

SENTIMENS

DE MONSEIGNEUR

JEAN JOSEPH LANGUET

EVE'QUE DE SOISSONS,

Et de quelques autres Savans & Pieux

Ecrivains de la

COMPAGNIE DE JESUS,

Sur le faux bonheur & la vanité des plaisirs
mondains, spécialement des

BALS

DES

COMEDIES

Et autres amusemens dangereux.

Nouvellement recueillis par JEAN BAPTISTE
VERMEERSCH, *Curé de S. Michel a Gand.*



A G A N D,
Chez MICHEL DE GOËSIN, 1738.
Avec des Approbations.



AVERTISSEMENT.

IL est difficile d'écrire au gré d'un chacun sur tout dans les matieres, dont le penchant, qu'ont les hommes pour les plaisirs, & divertissemens, ne s'accommode gueres. Le petit Traité que j'ai donné depuis quelques mois contre le Bal, & la Comedie en est une belle preuve; puisque il à été en proie à la critique, & au lieu d'une recolte de fruits d'une veritable repentance j'ai moissonné des ronces & des espines de contradiction. Je n'ai qu'effleuré la dessus ce qu'en disent les Saints Peres, & les Auteurs les plus doux, & les plus temperés en fait de Morale, & néanmoins plusieurs personnes trouvent que j'ai outré les choses.

De tout temps les Maitres de la Vie spirituelle ont trouvé les Bals & les Comedies fort dangereux pour un Chrétien qui veut serieusement travailler à son Salut; mais aujourd'hui des gens, qui se piquent d'esprit & de devotion même, trouvent mauvais qu'un Curé repete aux fideles, ce, que tous les Pasteurs, & Docteurs ont toujours soigneusement inculqué à leurs peuples.

On m'accuse d'indiscretion, & de peu de menagement contre les Gens de Rang. Ne m'est il point permis d'emprunter les paroles du Reverend Pere *Croisset*, dans son Livre *Des Mœurs de ce Siecle* §. 3. *il faut le jeu (dit-il) il faut des Bals, il faut des plaisirs, des Spectacles profanes, ces indignes amusemens sont aujourd'hui les plus*

A V E R T I S S E M E N T.

serieuses occupations de ceux, qui FIGURENT le plus dans le monde : les Femmes sur tout semblent croire aujourd'hui, que l'oïiveté, & la vie molle donnent du relief au RANG, au NOM, & à la QUALITE' ; & qu'elles sont une de plus inalienables prérogatives de leur NAISSANCE. Oseroit-on accuser d'indiscretion ce pieux Ecrivain, qui par ses Mœurs, & ses Ouvrages a embelli la Compagnie de Jesus ?

On me traite de fou ; titre, qui a fait le triomphe de Saint *Paul* : Dieu veuille qu'à son exemple je puisse porter ce nom glorieux a cause de **JESUS-CHRIST**, qu'un Prince mondain a traité d'une même façon.

Le cœur d'un veritable Pasteur, qui montre à son Peuple les Voyes du Seigneur, & les dangers de s'en egarer, doit être sans crainte lorsque le monde le menace, & sans espoir lorsqu'il le careffe. Les maledictions qu'il reçoit pour **JESUS-CHRIST** ne sauroient qu'augmenter son zele, l'excès de complaisance devant être banni, quand la Verité de l'Evangile est foulée aux pieds. Sa gloire doit être de se voir haï du monde a cause de son Maître, qui a dit Joan. 15. *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a hait avant vous : si vous etiez du monde, le monde aimeroit ce qui seroit à lui : mais parce que vous n'estes point du monde, & que je vous ai choisis du monde, c'est pour cela que le monde vous hait.*

Et son cher Disciple Saint *Paul* a dit que tous ceux qui veulent vivre dans la pieté, seront exposez à la persecution. 2. Tim. 3. Que si cela est vrai en general des simples fideles, il doit l'estre bien.

A V E R T I S S E M E N T.

davantage des Pasteurs, & de ceux, que Dieu envoie dans le monde pour y declarer la guerre au demon, & pour combatre les passions des hommes mondains, qui n'ont d'estime que pour les choses du monde, & qui ne goutent que les plaisirs de la terre.

C'est pourquoi quelques personnes pieuses saisies de fraieur, & de crainte pour la ruine d'un point si capital de la Morale Chrétienne, aiant appris que mon petit Traité avoit ouvert les yeux à bien des gens de merite & de distinction ont crû devoir tout employer pour m'engager a donner au public des preuves ulterieures & qui pussent convaincre les plus endurcis, j'ai crû ne pouvoir mieux faire que de donner quelques Extraits des Auteurs pieux les plus connus, & les plus modérés, qui se trouvent aujourd'hui a la main presque d'un chacun; ou l'on verra que je ne suis point encore allé si loin que ces Hommes savans, que le Public estime tant non sans justice & equité.

J'ai divisé ce present traité en trois parties. Dans la premiere l'on trouvera les Sentimens de quelques Ecrivains contre les Bals & Comedies tant en general qu'en particulier.

Mais comme il y a d'autres amusemens dangereux ou de leur propre nature, ou à cause de leurs excé j'ai ajouté une seconde partie, ou l'on en decouvre la vanité, & le peril : ce qui conduit insensiblement à une troisieme, qui traite du faux bonheur des Gens du monde, & du vrai bonheur de la vie Chrétienne.

J'espere par la grace du Seigneur que ceux qui ont meprisé mon petit Traité Flamand ne

AVERTISSEMENT.

traiteront pas ainsi ces Sages & Illustres Ecrivains, mais, que prenant egard aux sentimens de ces grands Hommes ils se soumettront a la verité.





SENTIMENS

DE QUELQUES ECRIVAINS

De la Compagnie de Jesus,
Touchant les Bals & Comedies.

PREMIERE PARTIE.

ENTRETIEN PREMIER.

*Sentiment du reverend Pere Bourdaloue
 de la Compagnie de Jesus, touchant les
 Bals & les Comedies en general.*



T*ertulien* fait une reflexion bien vraye dans le *Traité* qu'il a composé des Spectacles. Il dit que l'ignorance de l'esprit de l'homme n'est jamais plus presomptueuse, il ne pretend jamais mieux philosopher, & raisonner, que quand on lui veut interdire l'usage de quelques divertissemens, & de quelque plaisir, dont elle est en possession, & qu'elle se croit legitiment permis. Car c'est alors qu'elle se met en defense, qu'elle devient subtile, & ingenieuse, qu'elle

s'imaginer mille pretextes pour appuyer son droit, & que dans la crainte d'être privée de ce qui la flatte, elle vient enfin à bout de se persuader, que ce qu'elle desire est honnête & innocent, quoi qu'au fond il soit criminel, & contre la loi de Dieu. * *Mirum quippe quam sapiens sibi videtur ignorantia humana, cum aliquid de hujusmodi gaudiis ac fructibus veretur omittere.* Et en effet, c'est de ce principe que naissent tous les jours les relachemens dans la Morale chrétienne. Une chose est agreable, ou le paroît ; & parce qu'elle est agreable on l'aime, & parce qu'on l'aime, on se figure qu'elle est bonne, & à force de se le figurer, on s'en fait une espece de conviction, en vertu de la quelle on agit au prejudice de la conscience, & malgré les plus pures lumieres de la grace. Or appliquons cette maxime generale aux points particuliers, sur tout à celui que je traite. Je prétens qu'ils y a de divertissemens dans le monde qui passent pour legitimes, & que l'opinion commune des gens du siècle autorise ; mais que le Christianisme condamne, & qui ne peuvent s'accorder avec l'integrité, & la pureté des mœurs. Expliquons nous encore plus en détail ; car sans cela peut-être auriez vous de la peine à bien concevoir ma proposition, & peut-être dans la pratique, tout ce que je dirois ne produiroit-il aucun fruit. Raisonnons donc sur certains sujets plus ordinaires, plus connus, & qui sont à peu près les mêmes que ceux dont a parlé *Tertulien*. Ainsi, par exemple, ces representations profanes, ces spectacles ou assistent tant des mondains oisifs & voluptueux, ces

assemblées publiqués & de pur plaisir, ou sont
 reçus tous ceux qui amene, soit l'envie de pa-
 roître, soit l'envie de voir, en deux mots, pour
 me faire toujours mieux entendre, Comedies
 & Bals, sont-ce des Divertissemens permis ou
 défendus? Les uns éclairez de la veritable sa-
 gesse, qui est la sagesse de l'Évangile, les re-
 prouvent; les autres trompez par les fausses lu-
 mieres d'une prudence charnelle les justifient,
 ou s'efforcent de les justifier. Chacun pro-
 nonce selon ses vûës, & donne ses décisions.
 Pour moi, si je n'étois déjà d'une profession,
 qui par elle même m'interdit de pareils amuse-
 mens, & que j'eusse comme vous à prendre
 parti la-dessus, & à me résoudre, il me semble
 d'abord que pour m'y faire renoncer, il ne
 faudroit rien davantage que cette diversité de
 sentimens. Car pourquoi, dirois-je, mettre ma
 conscience au hazard dans une chose aussi vaine
 que cella-la, & dont je puis si aisement me
 passer? d'une part on m'assure que ces sortes de
 Divertissemens sont criminels: d'autre part on
 soutient qu'ils sont exemts de peché. Ce qui
 doit résulter delà, c'est qu'ils sont au moins
 suspects, & puisque ceux qui soutiennent, que
 l'innocence y est blessée sont du reste les plus
 réglés dans leur conduite, & plus attachés à
 leurs devoirs, les plus versez dans la science des
 voyes de Dieu, n'est-il pas plus sûr & plus sage,
 que je m'en raporte à eux, & que je ne risque
 pas si legerement mon salut? Voilà comment
 je concluerois; & ce seroit sans doute la con-
 clusion la plus raisonnable & la plus sensée.

Mais ce n'est pas la que je me voudrois ar

fêter, & il y a encore de plus fortes considerations qui me determineroient. Que ferois-je ? suivant le conseil du Saint Esprit, j'interrogerois ceux que Dieu m'a donnez pour Maîtres, ce sont les Peres de l'Eglise *Interroga Patrem tuum, & annuntiabit tibi, majores tuos, & dicent tibi* : & après les avoir consultez, il seroit difficile, s'il me prestoit quelque delicateffe de conscience, que je ne fusse pas absolument convaincu sur cette matiere. Car ils m'apprendroient des veritez capables non seulement de me determiner, mais de m'inspirer pour ces sortes de divertissemens une espece d'horreur.

Ils m'apprendroient que les païens mêmes les ont proscrits comme préjudiciables & contagieux : il n'y a qu'à lire ce que saint Augustin en a remarqué dans les livres de la Cité de Dieu, & les belles Ordonnances qu'il raporte à la confusion de ceux qui pretendroient maintenir dans le Christianisme ce que le paganisme a rejeté. Ils m'apprendroient que d'abandonner ces Spectacles & ces Assemblées dans les premiers siècles de l'Eglise, c'estoit une marque de religion, mais une marque authentique ; & qu'en particulier ils ne blamoient pas seulement le Theatre parce que de leur temps il servoit à l'idolatrie & à la superstition, mais parce que c'estoit une école d'impureté. Or, vous savez, s'il ne l'est pas encore aujourd'hui, & si la contagion de l'impureté n'y est pas autant plus à craindre, qu'elle y est plus deguisée, & plus raffinée. Il est vrai le langage en est plus pur, plus étudié, plus chatié ; mais vous savez si ce langage en ternit moins l'esprit, s'il en corrompt.

moins le cœur, & s'il peut-être il ne vaudroit pas mieux entendre les adultères d'un Jupiter, & des autres divinités, dont les excès exprimez ouvertement & sans réserve, blessant les oreilles feroient moins d'impression sur l'ame. Ils m'apprendroient que dans l'estime commune des fideles on ne croyoit pas pouvoir garder le serment & la promesse de son Baptême, tandis qu'on demeueroit attaché à ces frivoles passe-temps du siecle. Car c'est vous jouer de Dieu même, mon Frere, écrivoit saint Cyprien, d'avoir dit anathême au demon, comme vous l'avez fait en recevant sur les Sacrez fonts la grace de JESUS-CHRIST, & de rechercher maintenant les fausses joies qu'il vous presente dans une Assemblée ou dans un spectacle de vanité. Ils m'apprendroient que sur cela, l'Eglise usoit d'une severité extrême dans sa discipline, & que cette severité alla même à un tel point, que ce fut quelquefois un obstacle à la conversion des infideles. Jusques là, dit Tertulien, que l'on en voyoit presque plus s'éloigner de nôtre sainte Foi par la crainte d'être privez de ces divertissemens qu'elle condamnoit, que par la crainte du Martyre, & de la mort, dont les tyrans les menaçoient.

Voilà ce que m'apprendroient ces saints Docteurs, & ce qu'ils vous apprennent. Voilà leur morale; prenez garde, je ne dis que ç'a été la Morale d'un de ces grands Hommes, mais de tous: tellement que tous d'un consentement unanime sont convenus de ce point; qu'ils n'ont eu tous les mêmes expressions. Je ne dit pas que ç'a été leur Morale dans un tems, &

qu'elle a changé dans un autre: de siècle en siècle, ils se sont succédez; & dans tous les siècles, ils ont renouvelé les mêmes defenses, débité les mêmes maximes, prononcé les mêmes arrêts. Je ne dis pas que ç'a été la Morale des gens foibles & peu instruits, bornez dans leurs vuës, & timides ou précipitez dans leurs decisions: outre leur sainteté qui nous les rend venerables, nous savons que c'étoient les premiers genies du monde; nous avons en main leurs écrits, & nous y voyons la sublimité de leur sagesse, la penetration de leur esprit, la profondeur & l'étendüe de leur érudition. Je ne dis pas que ç'a été une Morale de perfection seulement & de pur conseil: il n'y a qu'à peser leurs termes & qu'à les prendre dans le sens le plus naturel & le plus commun: sur quel autre sujet se sont-ils expliqués avec plus de rigueur? De quoi nous ont-ils plus fait craindre les funestes consequences, & à quoi ont-ils plus attribué les suites fatales, & plus donné la force du precepte? Je ne dis pas que ç'a été une Morale fondé sur des raisons propres & particulieres: je vous l'ai déjà fait remarquer, & je le répète, ils n'employoient point d'autres raisons que nous, ils n'en avoient point d'autres; ce qu'ils disoient contre le Théâtre & contre ces Assemblées mondaines d'ou nous tachons à vous retirer, c'est ce que nous vous disons; & tout ce qu'ils disoient, c'est ce que nous avons le même droit qu'eux de vous dire. Enfin, je ne dis pas que ç'a été une Morale qu'ils n'ayent adressée qu'à certains états, qu'à certains caractères, & à certains esprits. Ils n'ont distingué ni quali-

téz, ni conditions, ni tempéramens, ni dispositions du cœur. Ils parloient à tous Chrétiens comme vous, & ils leur parloient à tous. Enfin tel ou tel leur répondoit ce qu'on nous répond encor tous les jours, & ce qu'a si bien remarqué Saint *Chrysofome* : tout ce que je vois, & tout ce que j'entend, me divertit & rien de plus ; du reste, je n'en ressens aucune impression, & je n'en suis nullement touché. Vaine excuse qu'ils traitoient, ou de déguisement & de mauvaise foi, ou d'erreur au moins & d'illusion : de déguisement & de mauvaise foi, parce qu'ils n'ignoroient pas que c'est un prétexte, dont veulent quelquefois se prevaloir les plus corrompus, cachant les desordres secrets de leur cœur, afin de justifier en apparence leur conduite, d'erreur au moins & d'illusion, parce qu'ils savoient combien on aime à s'aveugler soi-même, & combien la passion fait de progrès, qu'on n'aperçoit pas d'abord & qu'on ne veut pas apercevoir, mais qui ne deviennent ensuite que trop sensibles.

Que peuvent opposer à des témoignages si exprés, si avérés, si respectables, les partisans du monde ? Qui en croiront-ils, s'ils ne se rendent pas à des semblables autorités ? Et ne seroit-ce pas une temerité insoutenable, & ou nul Chrétien de bon sens ne tombera jamais, de prétendre que ces hommes de Dieu se soient tous égarez, qu'ils ayent tous porté trop loin les choses, & que dans le siècle ou nous vivons, nous soyons plus éclairés qu'ils ne l'étoient ? Cependant vous en verrez, qui, sans hésiter, appellent de tout cela à leur propre ju-

gement, & qui ne se feront pas le moindre scrupule de ce que tous les Peres de l'Eglise ont crû devoir hautement qualifier de peché. Car voilà jusqu'ou est allée la presumption de nôtre siecle. Comprenez la, s'il vous plait, toute entiere. Il s'agit de la conscience & du salut, & tout ce qu'il a eu jusqu'à present sur ces sortes de matieres, de juges competens, de juges reconnus, & autorisez, ont decidé: mais ce n'est point ainsi qu'en jugent quelques mondains, & ce n'est qu'à eux-mêmes qu'ils veulent s'en raporter. Observez bien ce que je dis, quelques mondains. Car du moins si c'étoient les Pasteurs des ames, si c'étoient les Maîtres de la Morale, si c'étoient les Ministres des Autels, les Directeurs, les Predicateurs de la Parole de Dieu, qui maintenant & parmi nous eussent sur la question, que je traite, des principes moins séveres que ceux de toute l'antiquité; & si ces principes étoient generalement & constamment suivi par la plus saine partie des Chrétiens peut-être seroit-il plus supportable alors d'examiner, de déliberer, de disputer. Mais vous le savez: Predicateurs dans la chaire, Directeurs dans le tribunal de la penitence, Docteurs dans les Ecoles, Pasteurs des Ames, Ministres des Autels tiennent tous encore le même langage, & se trouvent apuyez de tout ce que l'Eglise a de vrais Enfans, & de vrais Fidèles. Que reste-t'il donc? je l'ai dit (quelques mondains, c'est-a-dire, un certain nombre des gens libertins, amateurs d'eux-mêmes; & idolâtres de leurs plaisirs; de gens sans étude, sans connoissance, sans attention à leur Salut,

de femmes vaines, dont toute la science se réduit à une parure; dont tout le desir est de paroître, & de se faire remarquer, dont tout le soin est de charmer le tems, & de se tenir en garde contre l'ennemi qui les surprend, dès que l'amusement leur manque, & qu'elles sont hors de la bagatelle; mais ce qu'il y a souvent de plus déplorable, dont la passion cherche à se nourrir & à s'allumer, lorsqu'il faudroit tout mettre en œuvre pour l'amortir & pour l'éteindre. Voila les oracles qui veulent se faire écouter, & que l'on n'écoute en effet que trop; voila les Docteurs & les Maîtres, dont les lumieres effacent toutes les autres, & dont les resolutions sont absoluës & sans replique; voila les guides dont les voyes sont les plus droites, & les garants sur qui l'on peut se reposer de sa conscience, de son ame, de son éternité. Sermon. 9. pour le troisieme Dimanche après Pâques.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Les Sermons pour les Dimanches de l'Année prêchez par le R. P. Bourdaloue de la Compagnie de Jesus*, dans lesquelles je n'ai rien trouvé que de très conforme à la pureté de la Foi & de la Morale Chrétienne. A Paris ce 3. Avril 1716. **TOURNELY.**

PERMISSION DU R. P. PROVINCIAL.

J'E souffigné Provincial de la Compagnie de *Jesus*, dans la province de France, permet au Pere *François Bretonneau* de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a

revû, & qu'il a pour Titre *Sermons du Pere Bourdaloue de la Compagnie de Jesus, pour les Dimanches*, lequel Livre a été vû & approuvé par trois Theologiens de nôtre Compagnie, en foi de quoi j'ai signé la presente Permission. A Paris ce 16. Avril 1716.

ISAAC MARTINEAU.



ENTRETIEN SECOND

De la vanité des Bals & Comedies en general tiré des Sermons du R. Pere Claude la Colombiere de la Compagnie de Jesus.

IL est permis à tout le monde de se divertir, mais toutes sortes de divertissemens ne sient pas bien à toutes sortes de personnes. Un vieillard déjà venerable par son âge, ne peut avec bienveillance reprendre les jeux, qui ont servi d'amusement à ses premieres années, ni même se permettre certaines libertez, qu'on pardonnoit autrefois à sa jeunesse. Un grand Magistrat, lors même qu'il se relâche, est obligé de garder son Caractere, & de choisir des divertissemens, qui soient conformes au rang, qu'il tient parmi les hommes; ainsi Chrétiens, lors même que vous vous divertissez, vous devez le faire en Chrétien.

Que diroit-on d'un Prince, ou d'un grand Seigneur

Seigneur, qui n'auroit de commerce qu'avec la lie du Peuple, qu'on verroit aller de bouchon en bouchon, & chanter au milieu des ruës avec des porteurs de chaizes & de laquais ? Mais ne faut-il pas que cét homme là se divertisse ? Qu'il se divertisse à la bonne-heure, mais qu'il se divertisse en homme de qualité, qu'il se divertisse en Prince. Que diriez-vous, mais que ne dittes vous point tous les jours de ces Ecclesiastiques, qu'on a tant de peine à distinguer des personnes les plus prophanes, qui affectent une propreté si mondaine, des habits si vains, des ajustemens si ridicules, des manières si peu seantes à leur état ? mais quoi ? trouvez-vous mauvais qu'ils s'habillent, & qu'ils soient propres, qu'ils soient honnêtes, & qu'ils sachent vivre ? Nullement, vous ne seriez pas raisonnable de condamner en eux ce, qui est un effet de la necessité ? ou ce qui peut-être même une vertu. Qu'ils s'habillent doncques dittes-vous, qu'ils s'habillent même proprement, qu'ils voient les honnêtes gens, & qu'ils vivent honnêtement avec eux : Mais qu'ils s'habillent en gens d'Eglise, que leur propreté soit conforme à leur profession, & que leur vie fasse respecter leur caractère de tous ceux, qui seront témoins de leurs actions. Quel scandale, & quel est l'homme quelque libertin qu'il pût être, qui n'en auroit pas horreur ? Si quelcun de ces solitaires, qui se sont volontairement condannez à passer leur vie en jeûnes & en prières, venoit aujourd'hui se montrer dans vos assemblées, s'inviter lui-même à vos plus-celebres repas, vouloir être de toutes vos parties, & ce qu'on ne peut même pen-

fer sans fremir, marcher en masque par les ruës de vôtre Ville? Quel desordre, s'ecrieroit-on? Quelle indignité, Quelle abomination! Quel monstre dans une ville Chrétienne! Un Religieux paroître en une posture si extravagante, si scandaleuse! Mais si je vous disois que ce Religieux est homme aussi bien que vous, & qu'après une année entiere de Retraite & de Penitence, il est bien juste qu'il se divertisse durant quelques jours, pour se disposer à rentrer dans ses premiers exercices. Pourriez-vous seulement souffrir ce discours? Ne me traiteriez-vous pas moi-même d'extravagant & d'insensé? Sont-ce là des divertissemens de Religieux? Ne scauroit-il se divertir sans scandaliser toute la terre? s'il veut prendre part à nos plaisirs & à nos débauches, qu'il renonce à ses vœux, & à sa profession? Voilà Messieurs, quels sont vos sentimens sur la conduite des autres; mais d'ou vient que vous ne vous appliquez point des regles si justes & si raisonnables.

Hé quoi, Messieurs, le Christianisme n'est-il donc qu'un fantôme & une chimere? Le nom de JESUS-CHRIST, que nous portons, & qui lui à coûté tant de sang, est-ce un nom si vil & si méprisable, qu'il ne puisse être deshonoré par aucune action quelque folle & quelque indecente qu'elle puisse être? Est-il possible qu'il n'y ait nulle bien-seance à garder dans un état, qui nous élève jusqu'à la divinité, qui nous fait enfans de Dieu par adoption? Un Prince n'oseroit faire le Comedien, un simple Bourgeois croit qu'il y a des divertissemens indignes de sa condition, un Religieux se rendroit infame en

se divertissant comme la plus grande partie des Chrétiens ; & un Chrétien se persuade qu'il n'y a rien de mofeant à un fi grand Nom , il n'a point de honte de se divertir en Païen.

Quoi , mes Dames , mettre cinq ou fix heures de tems à se parer & à se peindre le visage , pour aller ensuite dans une assemblée tendre des pieges à la chasteté des hommes , & servir de flambeau au demon , pour allumer par tout le feu de l'impudicité , demeurer les nuits entieres exposées au yeux & à la cajollerie des jeunes fous , & de tout ce qu'il y a de libertins dans une ville , employer tout ce que l'art & la nature ont de plus dangereux pour attirer leurs regards , & pour leur renverser l'esprit , deguifer vos personnes & vôtre sexe , pour n'avoir plus honte de rien , & pour ôter à la grace ce petit secours , qu'elle trouve dans la pudeur , qui vous est si naturelle. Rouler de quartier en quartier sous un habit de teatre , & avec une impudence de Comediennes , pour être vûs de tous les yeux , & pour voir dans un jour tous les visages d'une ville. Joindre aux excez de luxe & de galanterie des excez de bouche & d'intemperance , ne se pas contenter des discours , qui nourrissent le prochain , se relâcher jusqu'à dire des paroles , qui le scandalisent ; En un mot ajoûter aux vices des femmes tous les vices & tous les desordres des hommes , en verité font-ce là des divertissemens de Chrétiennes ?

Depuis quand est-ce , que ces festins licentieux , que ces bals , que ces danses molles & lascives , que les premiers Chrétiens reprochoient aux Idolâtres comme des marques toutes visibles de

la corruption de leurs mœurs, de la fausseté même de leur religion? Depuis quand, dis-je, sont elles devenuës des divertissemens honnêtes, des divertissemens de Chrétien?

Je fais bien que vous me direz que c'est être trop rigoureux que de vouloir vous retrancher ces sortes de divertissemens, je l'ai crû long-tems aussi-bien que vous, je me suis reproché plus d'une fois à moi-même d'avoir sur ce point des sentimens trop severes, & je vous avouë que j'ai cherché des temperamens pour sauver le Christianisme sans troubler vos delices & vos plaisirs, mais enfin il m'a été impossible d'accorder ces vanitez & ces dissolutions, avec la qualité sainte & venerable de membre de **JESUS-CHRIST**. Des Chrétiens, qui doivent être le sel & la lumière du monde, qui doivent être revêtus de **JESUS-CHRIST**, & exprimer dans toute leur vie la vie de ce Chef humilié & chargé d'épines.

Les enfans de ces premiers enfans de l'Eglise, auxquels les Paiens n'avoient point d'autres reproches à faire, si ce n'est qu'ils ne paroissent point dans le Cirque, qu'ils fuissent le theatre & les spectacles publics, qu'on ne les voioit ni couronner des fleurs, ni vêtus de pourpre, qu'ils aimoient la pauvreté, & qu'ils avoient horreur des charges & des honneurs! Car enfin, c'étoient là les crimes, dont on les chargeoit & nous avons encore les eloquentes Apologies, qu'ils publioient pour répondre à ces glorieuses accusations. En verité avons-nous la même foi, osons-nous bien attendre le même Paradis que ces hommes dont Tertullien fait l'éloge dans

son Apologetique, lesquels se glorifient de ne savoir ce que c'est l'Amphitéatre, de ne prendre nulle part à ces profanes divertissemens, de ne oser en faire le sujet de leur entretien, de ne pas même endurer qu'on leur en parle. *Nihil est nobis dictu, visu, auditu.* Voiez s'il vous plait si ces mots ne disent pas tout ce, que je viens de dire en les expliquant. *Nihil est nobis dictu, visu, auditu cum insania circi, cum impudicitia Theatri, cum atrocitate Arenarum, Xisti vanitate.*

De tous ces eloges, que ces grands Saints donnoient à ces premiers imitateurs de JESUS-CHRIST; y en a-t-il un seul, qui convienne aux Chrétiens de nôtre tems, au contraire de tous les reproches, qu'ils faisoient aux infidelles, y en a-t-il quelcun qu'on ne ne nous puisse faire avec justice? Dites-moi, Chrétiens pouvons-nous aujourd'hui opposer nos divertissemens aux festes de Turcs & des Indiens, & après leur avoir reproché les excez de leurs tables & la legereté de leurs danfes, oferions-nous leur proposer pour modele nos bals, nos mascarades & nos festins? Que sert-il de le dissimuler? Il n'y a gueres moins difference entre ces premiers Chrétiens & ceux, qui portent aujourd'hui ce nom qu'il y en avoit alors entre ces mêmes Chrétiens & ces Idolatres de leur tems.

Aussi ceux-là ont attiré toute la terre à JESUS-CHRIST par l'odeur de leur sainteté, & ont fait avouër aux plus-opiniâtres d'entre les Gentils, qu'il n'y avoit point d'apparence, que l'erreur pût se trouver, où brilloit tant de vertu; au-lieu que nos dereglemens servent de pretexte aux heretiques pour se separer de l'Eglise, & persua-

dent aux ames simples & peu éclairées . que la verité ne se peut rencontrer , où regnent tant de desordres ?

Combien pensez-vous qu'il y ait en effect d'heretiques , lesquels , pour me servir des termes du même Pere , amassent des charbons de feu sur nôtre teste , c'est-à-dire , qui se fortifient tous les jours dans leurs erreurs à la vûe denos debauches , & qui par un aveuglement étrange , à la verité , mais que nous prenons plaisir de rendre tous les jours plus incurable , rendent peut-être grâces à Dieu de les avoir fait naître hors d'un Christianisme si corrompu ?

Et ne me dites pas ce que quelques libertins opposerent autrefois à saint Ciprien , que l'Evangile , que l'Ecriture Sainte ne defend nulle part ni les bals , ni les comedies , ni les mascarades . l'Ecriture (répond ce grand Saint) a plus dit en se taisant , que si elle s'étoit expliquée par des defenses expresses ; elle a eu honte de faire un precepte pour des choses , qui étoient si visiblement indignes du Chrétien , qu'elle formoit . Quel sentiment auroit-elle eû des fidelles , si elle avoit jugé necessaire de leur interdire positivement ces vanitez ? *Verecundiam passa plus interdixit , quia tacuit ; veritas si ad hæc usque descenderet , pessimè de fidelibus suis sensisset.* La raison nous parle au defaut de l'Ecriture , nous n'avons qu'à nous consulter nous-mêmes , & à faire un peu de reflexion sur nôtre état , pour nous éloigner de ces jeux , qui le deshonnorent . *Ratio loquitur , quæ scriptura conticuit : secum tantum unusquisque deliberet , & cum persona professionis suæ loquatur ; nihil unquam indecorum*

geret. Elle a condamné les dances & les spectacles en détruisant l'Idolatrie, qui les avoit enfanté, & qui a mis au jour tous ces monstres de vanité & de dissolution. *Omnia ista spectaculorum genera damnavit, quando Idololatriam sustulit, ludorum omnium Matrem: unde hæc vanitatis & levitatis monstra venerunt.*

Mal-heureuses Mères, Mères cruelles & parricides, qui parez vos filles comme on faisoit autrefois les victimes, qu'on destinoit à la mort; qui les parez, dis-je, avec tant de soin, pour les aller sacrifier de vôtre propre main à l'idole du monde & de l'impudicité. Je ne parle point du crime, que vous commettez en preparant ainsi le poison, que vous présentez ensuite a toute la terre, je ne parle point des pechez des autres, dont on doit néanmoins vous redemander un compte si rigoureux. Mais qu'el est vôtre desespoir de porter ainsi le poignard dans le sein de vos enfans? N'avez-vous souhaitté d'en avoir que pour les corrompre? Ne les avez-vous mis au monde que pour les danner? Je sai bien ce que vous avez à me répondre, pour colorer un si étrange dereglement. Qui penseroit à elles, dites-vous, si elles n'étoient vûës de personne, si elles ne tâchoient de paroître belles & agréables? Qui y penseroit, Chrétiens, Dieu en tout cas y penseroit au defaut des hommes? Mais est-il possible que les desseins, que le ciel a sur vôtre famille, ne se puissent executer que par des voies si abominables? Quoi si cette fille n'est vaine & ne voit ce monde, elle ne sauroit rencontrer ce, que Dieu lui a destiné avant tous les siecles, & les decrets éternels de sa Provi-

dence ne seront jamais accomplis en elle, si elle ne paroît à tout les bals & à toutes les fêtes d'une Ville: Prenez garde au contraire que le dessein, qu'il avoit de vous sauver avec elle, ne soit traversé par une conduite si peu Chrétienne. Je ne vous blâme pas du desir que vous avez de la rendre heureuse dès cette vie: mais vous êtes bien miserable, si vous pensez qu'il faille hazarder & son salut & le vôtre, & son éternité & la vôtre, pour une félicité si vaine si chimérique, pour une félicité qui ne doit durer qu'un moment.

On peut ajoûter à ce danger d'être seduits par le demon, le peril où nous vivons continuellement d'être surpris par la mort. Le Sauveur nous a averti plus d'une fois que la mort doit venir dans le tems, que nous y penserons le moins. *Quâ horâ non putatis.* Or, il est tout visible, qu'il n'est point de tems, où vous pensiez moins à mourir que lors-que vous oubliez même de vivre en Chrétiens, & par conséquent si JESUS-CHRIST ne nous a point donné un faux avis, s'il ne nous a point trompé lui-même, il n'est point de tems, où vous aiez plus de sujet de craindre la mort; *Quâ horâ non putatis, filius hominis veniet.* Seriez-vous le premier qu'on auroit trouvé mort sous un masque? Qui auroit expiré subitement le premier jour de Careme, après avoir dançé toute la nuit precedente, qu'on auroit emporté le Mardi Gras du festin dans le cercueil? O Dieu! quelle mort pour un Chrétien! finir ses jours par un excé d'intemperance? aller, s'il m'est permis de parler de la sorte, aller en dançant au Tribunal de JESUS-

CHRIST, & paroître en masque devant un Juge si redoutable.

A P P R O B A T I O N.

JE souffigné Prêtre Docteur en Theologie, Curé du Bourg de Guilloriere les Lion, & Promoteur General de l'Archevêché dudit Lion, ai lû avec plaisir de l'ordre de Monseigneur le Chancelier, *Les Sermons composez & prêchez par le R. P. CLAUDE DE COLOMBIERE de la Compagnie de JESUS*: non seulement parce que je n'y ai rien trouvé qui ne soit très conforme aux veritez Evangeliques, mais encor parce que tous les Sujets y sont traitéz d'une maniere solide & édifiante, & que l'on y remarque le caractere de la Pieté & du zele de leur Auteur, qui ne s'est pas moins rendu recommandable par la regularité de sa vie, que par les Travaux Apostoliques, dans lesquelles il n'a pas manqué au Martire si le Martire lui a manqué. En foy de quoi j'ai signé à Lyon ce 22. Decem.ber 1681.

VUILLEMOT.

PERMISSION DU R. P. PROVINCIAL.

JE souffigné Provincial de la Compagnie de *Jesus*, en la Province de Lion, suivant le Privilege, qui nous a été Oëtroyé par les Rois très-chrétiens, permets de faire imprimer & debiter les *Sermons composez & prêchez par le R. P. CLAUDE LA COLOMBIERE* Religieux de la même Compagnie. Le tout ayant été vû & approuvé par quatre Theologiens de nôtre Compagnie. Fait à Lion ce 15. May 1683.

GEORGE GALIEN.



ENTRETIEN TROISIEME

*Le danger des Bals & Comedies dé-
couvert par l'Auteur des Sermons sur
tous les sujets de la morale Chrétienne
de la Compagnie de JESUS.*

*Domine ut videam. Seigneur faites que je voye.
S. Luc. chap. 18.*

C'Est la demande qu'un pauvre Aveugle fait au Sauveur du monde dans l'Évangile; Fils de David, soit que vous soyez un Prophete, ou le Messie que nous attendons, soit que, comme un autre Moïse, vous ayez reçu la puissance de faire des prodiges, voicy un objet digne de vôtre compassion, accordez-moy par pitié, ce que la nature m'a refusé en me donnant la vie, & qui, par ce refus, m'a privé de toutes les joyes que l'on peut avoir en ce monde; ouvrez mes yeux qui ne sont ouverts qu'aux larmes, étant fermés à la lumiere du jour. Faites-moy voir, puisque vous avez la bonté de me demander ce que je souhaite que vous fassiez en ma faveur. Cette demande, étoit sans doute bien juste; & si rien ne nous est plus cher dans la vie, que nos yeux, je ne vois pas ce que cet homme, dans l'état où il étoit réduit, pouvoit demander qui lui fût plus nécessaire, *Domine ut videam.*

Mais après tout , pour grand que soit le bien que nous avons reçu de la nature , par la faculté de voir les objets qui frappent nos yeux ; je ne sçay si en ce tems les Chrétiens ne devroient point faire à Dieu une priere toute contraire , & dire avec le S. Roi Prophete , * *Averte oculos meos ne videant vanitatem* , détournes , Seigneur , mes yeux de ces spectacles , où la vanité , la pompe , la magnificence , & tout ce que le monde a de plus attrayant , se fait voir avec plus d'éclat. Car que voit on en ce tems autre chose , que des objets capables de nous seduire , & de nous inspirer l'amour de la vanité ? Que si les mondains s'appliquent particulièrement en ce tems , à satisfaire tous leurs sens , par les objets qui leurs sont propres , l'on peut dire qu'un de leur plus agreables divertissemens , celui qu'ils recherchent avec plus de passion , & qui les occupe le plus agreablement , est la Comedie , le Bal , les Danses , & les autres spectacles , qui sont souvent criminels , & toujours dangereux ; spectacles opposez à l'esprit du Christianisme , & à la profession que nous avons faite si solennellement de renoncer aux pompes & aux magnificences du monde , puisque c'est s'y r'engager publiquement , que de courir avec tant d'ardeur aux spectacles publics , jusque-là que c'étoit autrefois une marque d'apostasie de sa Foi , & de sa Religion , comme assure l'éloquent Salvien , *Est quedam in spectaculis apostasatio fidei*.

Je me donnerai de garde , de rien avancer dans le sujet que je traite , qui ne soit conforme à la plus saine doctrine , & à la plus exacte

verité : je suis trop convaincu , que toute exagération en matiere de Morale , soit en représentant l'énormité d'un crime , soit en exposant le danger qu'il y a de commettre , que toute exagération , dis-je , bien loin de remedier aux excez & aux abus , ne sert souvent qu'à les augmenter ; puisqu'on donne par-là le moyen de justifier , en quelque maniere , les desordres , par les responces qu'on donne lieu de faire aux censures outrées , & aux invectives excessives ; & après qu'on s'est efforcé de donner de l'horreur à d'un vice , ou de la crainte de le commettre ; tout le fruit que les Auditeurs en retirent , est de se persuader , qu'on les a voulu allarmer pour peu de chose , en faisant le mal , ou le danger plus grand qu'il n'est , de sorte que lorsqu'un Predicateur a excédé en quelque point , il ne fera plus crû quand il dira la verité toute pure dans une autre matiere , & qu'il s'efforcera de la mettre devant les yeux.

Je veux donc ici , sans cependant passer pour prévaricateur d'une si bonne cause , vous avouer de bonne foi , que ces spectacles , dont je pretends vous détourner , ne sont pas , à beaucoup près , si criminels que ceux des Anciens , contre lesquels presque tous les Peres de l'Eglise , & entre-autre Tertulien , S. Cyprien , & S. Augustin , se sont déchaînez avec juste raison , & ont employé toute la force de leur éloquence à les décrier ; pendant que l'Eglise les a condamnés par les Canons , & prononcé Anathême contre les Spectateurs. Ces spectacles dont il parloit , & contre lesquels ils invectivent avec tant de zele , étoient en partie sanguinaires

& cruels, & en partie infames & honteux ; en sorte que les personnes qui avoient quelque sentiment d'humanité, ou de pudeur, en avoient elles-mêmes de l'horreur. Car comme ils avoient tiré leur origine du Paganisme, ils en avoient retenu le genie. On voyoit dans les amphitheatres, des hommes combatre contre des Lions, des Ours, & des Taureaux, dont ils étoient souvent inhumainement déchirez, pendant que le peuple se recrioit aux tours d'adresse, que ces miserables victimes faisoient, pour se défendre des grifes, & des dens de ces animaux furieux : & l'un des plus ordinaires plaisirs de ce tems-là, étoit de voir des Gladiateurs à outrance, qui expoient leur vie, ou bien des Esclaves, qu'on sacrifioit à ce divertissement inhumain. D'autrefois c'étoient des tournois & des combats qui devenoient de veritables Tragedies, par les funestes catastrophes qui en faisoient l'issue. Le plus souvent c'étoit des jeux mêlez de sacrifices qui se faisoient aux Idoles, & ou la musique la plus molle, les habits les plus immodestes, les danfes les plus lascives, les postures les plus indécentes, & les representations les plus infames, ne pouvoient produire qu'un horrible scandale, & un desordre universel. Il ne faut donc pas s'étonner, si les Peres de l'Eglise ont rempli leurs écrits d'invectives les plus sanglantes, & d'expressions les plus fortes & les plus capables d'en donner de l'horreur aux Chrétiens, qui couroient alors aux Theatres avec une passion, qu'ils avoient bien de la peine à reprimer.

Je vous avouë donc, que les spectacles que

j'attaque aujourd'hui, ne sont pas, à beaucoup près, de ce caractère; la Religion Chrétienne, en détruisant l'idolâtrie, en a banni la cruauté, l'impudence, & l'impiété, qui en étoient alors comme inseparables, & le zèle des Magistrats ne souffriroit pas aujourd'hui ce scandale public. Je suis même d'accord qu'on a épuré le Théâtre de toutes les obscenitez, qui vont à corrompre les mœurs, que l'on a soin dans les bals & dans les danses, que l'immodestie, & les libertez scandaleuses en soient bannies; que les paroles, les gestes, les actions ne blessent point ouvertement la bienfaisance & la pudeur, quoique je ne tombe pas d'accord que toutes ces regles y soient toujours si exactement observées. C'est pourquoi je n'attaquerai point des vices imaginaires, & si je me sers des paroles & des expressions des Saints Peres, pour condamner les spectacles d'aujourd'hui, tels qu'ils sont, ce ne sera que dans ce qu'ils ont de commun avec ceux des Anciens. Mais après vous avoir avoué que ceux de nôtre tems sont moins criminels que les leurs, je n'avoüerai pas pour cela, qu'ils soient toujours innocens; & je veux vous faire voir, que quelque soin qu'on ait apporté à en ôter le scandale, & à les rendre moins suspects & plus honnêtes, ils sont encore assez criminels, pour animer le zèle des Predicateurs, & pour inferer que plusieurs n'y peuvent assister sans péché; nous le verrons dans mon premier point; & le second, qu'étant toujours dangereux à l'égard de tout le monde, il est rare & bien difficile d'en retourner aussi innocent que l'on y est venu; ce sera tout le

partage de ce discours. Un peu d'attention s'il vous plaît.

Je commence par ce qu'il y a de plus important, & de plus difficile à décider sur cette matière, savoir, si c'est un péché grief de se trouver au Bal, d'affister à la comédie, & aux autres spectacles publics, & enfin de se trouver dans ces Assemblées du beau monde, pour contribuer au divertissement les uns des autres. Comme la passion qu'on a pour ces sortes de choses est naturelle & violente, on s'efforce aussi de la justifier par toutes les raisons, que l'amour propre ne manque pas de suggerer, jusque-là qu'à moins de rendre absolument criminels tous les divertissemens, de quelque nature qu'ils puissent être, on croira toujours que ceux-cy doivent être comptez entre les plus innocens. C'est pourquoy l'on insiste ordinairement à demander, s'il y a péché mortel d'affister au Bal & à la Comédie, qui sont maintenant les deux sortes de spectacles qui sont le plus en usage, & où l'on fait le moins de scrupule de se trouver. L'on demande une réponse précise; mais comme j'ai apporté toute la precaution que j'ai jugée nécessaire pour ne pas exagerer le desordre qui s'y trouve, je n'en apporterai pas moins à vous répondre sur ce chapitre; car je dis qu'il n'en est pas de ces sortes de choses, comme des actions qui sont expressement contre la Loy de Dieu, où il est facile de prononcer définitivement; mais pour celles qui ne sont défendues qu'à de certaines personnes, & dans de certaines occasions, cela dépend des suites, & des circonstances, où elles sont plus ou moins cri-

minelles, ou dangereuses. Il en faut donc juger par l'Issuë, par l'expérience, par l'intention, & souvent par rapport à la conscience de ceux qui se trouvent dans ces Assemblées, ou dans ces divertissemens.

Je pretends donc satisfaire suffisamment à v^otre demande, en vous répondant que c'est peché, & même peché mortel à l'égard de plusieurs; & puisque c'est des circonstances que dépend la décision que vous me pressez de vous donner, sur une chose qui vous tient au cœur; je vous donne trois ou quatre regles, par lesquelles vous conclurez vous-même, a quels spectacles il vous est défendu de vous trouver, & quelles sont de personnes qui ne peuvent s'y trouver, sans commettre un grand peché. Premièrement la disposition de ceux qui y assistent, lorsque par leur foiblesse, ils sont susceptibles de toutes les impressions, que ces spectacles sont capables de faire sur leurs esprits; c'est ce qu'on appelle s'exposer à l'occasion du peché. Ensuite le mal que ceux qui y assistent, causent aux autres, en autorisant ces divertissemens dangereux par leur exemple, ce qui fait un peché de scandale, & qui les rend coupables de la perte des autres, & de tous les pechez qu'ils y commettent; & enfin les circonstances particulieres qui se trouvent en de certaines personnes, qui ne peuvent employer leur tems & leur argent à ces sortes de divertissemens, sans un notable prejudice de leurs affaires, ou de leurs devoirs plus importans. Appliquez-vous, je vous prie, à bien penetrer cecy, qui reglera la conduite & le party que vous devez prendre sur ce sujet.

Je dis premièrement, pour la résolution de cette question si delicate, & qui n'est pas sans difficulté qu'il faut consulter la situation de vôtre cœur, & que c'est mal raisonner de la grandeur du peril où l'on s'expose, que d'en juger par la nature, ou par l'institution de ces spectacles, ou par la fin qu'ont eû ceux qui les ont inventez les premiers; au lieu de les considerer dans l'usage qu'on en fait, ou dans la maniere ordinaire qu'ils se passent; & j'adjoûte que le peu de soin que la plûpart des gens du monde apportent à éviter l'occasion du peché, me donne un juste sujet de craindre que le peché mortel ne soit pas capable d'arrêter leur curiosité, ni la passion qu'ils ont pour une chose, où il est facile d'y tomber. Quand les saints Peres vouloient détourner les premiers Chrétiens de ces spectacles, la plus forte raison qu'ils leur en apportoient, étoit, que cela étoit contraire à leur profession, & qu'ils devoient se souvenir qu'ils étoient Chrétiens; ils ne s'amusoient pas à leur prouver si c'étoit un peché mortel, ni à leur expliquer ce qu'ils pouvoient faire en sûreté de conscience, ou ce qu'ils ne pouvoient pas; c'étoit assez de leur faire entendre, que le nom & la qualité de Chrétiens, qui les obligeoit à mener une vie retirée, & éloignée de ces divertissemens mondains, y étoient interessez; ils s'en tenoient là, sans disputer avec leurs Directeurs sur la qualité du peché, au lieu qu'aujourd'hui s'il n'y va du salut, & si le peché qu'ils commettent n'est d'une nature à leur attirer la damnation éternelle, rien ne peut être un motif suffisant pour reprimer cette ardente passion.

Je vous diray donc, encore une fois, que quoyque ces spectacles, dont on est si passionné, ne soient plus cruels, ni si infâmes qu'ils l'étoient en ces premiers tems, ils ne sont pourtant guere moins dangereux, & qu'eu égard à la disposition de plusieurs, c'est à dire de ceux qui connoissent leur foiblesse, & qui n'en ont déjà que trop d'expérience sur ce point, c'est sans contredit un peché mortel; quoyqu'il ne leur soit pas évident qu'ils donneront consentement à toutes les pensées, & à tous les desirs criminels que ces objets pourront faire naître. En voulez-vous savoir la raison? Elle se prend de maximes incontestables, & de cette décision reçüe de tous les Docteurs, que c'est déjà un peché grief, que de s'exposer volontairement & de gayeté de cœur, à commettre un peché. Je ne m'arrêteray pas même à vous convaincre de la verité de ce principe, que personne ne peut contester, après l'Oracle du Saint Esprit, que quiconque cherche le peril, y perira inmanquablement, & après le sentiment de tous les Docteurs, que de rechercher une occasion, où l'on commet ordinairement le crime, c'est être dans le dessein de le commettre. Or ces spectacles auxquels vous courez, sont de cette nature, eu égard à vôtre âge, & à vôtre naturel susceptibles des passions les plus dangereuses; vous commettez donc un peché mortel. Prenez bien, je vous prie, ma pensée; car je ne parle point des dangers imprévüs, involontaires, & où le hazard nous a jettés; je parle de ceux que l'on recherche, où l'on s'expose, & que l'on connoît. C'est pourquoy j'ay ajouté, eu égard à nôtre foi-

blesse & à nôtre experience; parce que quoy que la corruption du cœur soit commune à tous les hommes, & que le panchant soit une des suites du peché avec lequel nous naissons tous; ce panchant néanmoins n'est pas également violent dans tous les hommes, & cette foiblesse n'est pas également à craindre dans tout âge, dans tout sexe, & dans toutes sortes d'états; ainsi ceux à qui une funeste experience n'a que trop appris, qu'ils ne se trouvent jamais dans ces assemblées libres & enjouées, à ces bals, qui ne sont faits que pour entretenir la galanterie, à ces balets & à ces danses, où l'on ne s'étudie qu'à exprimer par geste, la passion dont on est possédé, ceux qui écoutent avec un singulier plaisir ces airs languissans & passionnez, ces concerts de voix & d'instrumens, où tout ce que la musique a de plus animé, porte jusqu'au cœur les sentimens les plus tendres; ceux qui sont charmez de ces comedies, où des hommes & des femmes paroissent sur un Theatre, pour exprimer les plus naturellement & le plus vivement qu'il leur est possible, la plus dangereuse de toutes les passions; ces personnes, dis-je, me demandent, s'il y a peché grief de voir & d'entendre ce qui excite, & ce qui allume cette passion, à quoy elles n'ont que trop de panchant; n'est-ce pas demander s'il y a du peché à chercher l'occasion du peché, & à s'exposer au danger de le commettre? ou bien, n'est-ce pas mettre en question, si les pensées volontaires, & les desirs que ces objets font naître, & que l'on entretient ensuite, sont défendus par la Loy Chrétienne, qui pour nous obliger à la pureté, se

fert des termes les plus forts , & qui tiennent davantage de l'exaggeration , favoir , de nous arracher les yeûx , s'il nous font une occasion de scandale , & où l'Autheur de cette Loy met au rang des crimes le plus énormes , les regards que l'on jette sur une femme à mauvais dessein : *Qui viderit mulierem ad concupiscendum eam , jam moechatus est eam in corde suo.* Quoy ! vous portez dans vous-mêmes un feu que vous avez tant de peine à éteindre , & vous demandez , si l'on peut chercher de quoy l'embrafer ? Vous avez un Ennemy domestique , dont vous ne pouvez , sans le secours d'une grace particuliere , soutenir les attaques , & vous le fortifiez contre vous-même ? Vous l'allez chercher là où il a tout l'avantage possible sur vous , & tous les moyens de vous vaincre. Qu'appellez-vous s'exposer à l'occasion du peché , si ce n'est la rechercher , & se precipiter dans le danger ?

Non , me direz-vous , car la précaution que vous avez prise , vous ôte tout sujet de croire , que ce soit une occasion prochaine , ou bien un danger évident ; puisqee ces spectacles sont tout autres que ceux des Anciens ; qu'on ne peut souffrir qu'on y represente le vice avec cette impudence , qui faisoit rougir alors les personnes qui avoient quelque reste de pudeur ; que dans les comedies mêmes les plus bouffones , ou les plus enjouées , on n'y peut supporter les paroles libres & équivoques ; que l'effronterie & l'immodestie ne se souffrent pas dans les bals & dans les assemblées , & quoyque ces assemblées soient composées de personnes de different sexe , il est rare qu'on y voye rien qui soit ouvertement con-

tre la bienfiance ; & pour ce qui est des comedies, contre lesquelles les personnes zelées se déclarent le plus hautement, ne donne-t-on pas cette loüange à nôtre siecle, d'avoir purgé le Theatre, de tout ce qui pourroit souïller l'imagination, soit dans les paroles, soit dans les actions, soit même dans les sujets que l'on accommode au goût & aux mœurs de ce tems ? C'est, Messieurs, un pretexte, je l'avoüe, dont on flatte la passion que l'on a pour ces sortes de spectacles ; mais cela n'excuse pas de peché, ceux qui, dans l'experience qu'ils ont de leur foiblesse, ne peuvent ignorer le danger où ils s'exposent : car si ces spectacles, tels qu'ils sont aujourd'huy, leur sont une occasion de scandale, c'est à dire, s'ils sont capables de les porter au mal, c'est une occasion de peché, qu'ils sont obligez d'éviter, sous peine de se rendre coupables du peché même.

Nous sommes, à la verité, dans un siecle, où l'on garde des mesures de bienfiance plus que jamais ; jamais les dehors ni les apparences de la vertu & de la probité n'ont été menagez avec plus de soin ; & comme l'on apporte toutes les précautions que l'on peut, pour conserver sa reputation, on témoigne de l'indignation contre les vices grossiers, & contre tout ce qui choque l'honnêteté ; mais comme les mœurs sont aussi corrompuës qu'elles l'ont jamais été, cette horreur que l'on marque pour tout ce qui blesse la pudeur, ou qui enseigne ouvertement le crime, est plutôt un effet de la politesse du siecle, que de sa probité ; de maniere que les spectacles de ce tems sont d'autant plus dangereux, que le

mal y est plus caché, & plus subtilement déguisé. Le poison pour être préparé avec plus d'artifice, n'en est pas moins présent & mortel, & l'art qu'on y apporte, fait seulement qu'on s'en défie moins, & qu'il s'infinuë plus facilement. Je veux dire que ces spectacles épurez de ce qu'ils avoient de plus scandaleux autrefois, ne laissent pas de faire la même impression sur un esprit déjà disposé, & d'y causer les mêmes desordres, qu'on ne peut excuser de peché mortel. En effet, que voit-on autre chose dans un bal, que des personnes qui cherchent à plaire en dansant de bonne grace, & parées de tous les ajustemens, dont l'art peut enrichir la nature, pour en augmenter la beauté? les cajoleries, les complimens, les têtes à têtes, & tout ce que la galanterie a de plus fin, n'y est-il pas mis en usage? Dans les concerts qui entrent souvent dans ces divertissemens, si ce que l'on chante n'est passionné, & n'amollit le cœur, peut-on seulement les écouter? ne sont-ce pas les personnes dont l'âge est le plus susceptible de vice, qui composent ces assemblées? La modestie qu'on pretend ménager dans tout le reste, s'observe-t-elle toujours dans les habits? En un mot, ce que l'on voit, & tout ce qu'on entend dans ces cercles si galants & si enjouez, n'est-il pas capable d'inspirer une passion, que l'on cache avec tant de soin, & que l'on déguise sous des noms specieux, pour en cacher la honte?

Et pour nous arrêter à la Comedie, qu'on prétend être la plus honnête, après qu'on en a banni tout ce qui l'a tant décriée dans les siècles passez; je maintiens qu'elle est encore un piège,

& une occasion prochaine de peché pour ceux qui ont quelque disposition à recevoir le poison qui est si bien déguisé. Car comme il n'y a guere de divertissement, ni de spectacle plus agreable aux gens du monde, quelque soin qu'on ait prit de la rendre plus honnête, n'y voit-on pas encore le plaisir le plus criminel paré de tous ses attraits? Ce qui en fait le sujet, n'est-ce pas toujours une passion d'amour, conduite par une intrigue ingenieuse, qui tient l'esprit attentif par divers incidens, dont le dénouëment se termine par la conquête & la possession de l'objet, que l'on a poursuivi avec tant d'ardeur, & tout risqué pour l'obtenir? Ne faut-il pas que ceux qui la representent, s'ils veulent plaire & être écoulez avec applaudissement, expriment cette passion vivement? & pour cela, qu'ils l'impriment eux-mêmes dans leur cœur, afin de l'exprimer par leurs gestes, & par leurs paroles? Ce qui fait que l'employ de ceux qui les representent, a toujours été flétri de quelque marque d'infamie par toutes les loys, comme n'étant propre qu'à corrompre les mœurs. Si donc, ceux qui ne ressentent déjà que trop les atteintes de cette passion, cherchent encore à l'exciter par les yeux & par les oreilles, si au lieu de fuir les objets, qui peuvent rallumer un feu qui n'a jamais été bien amorti, ils les recherchent, & passent les deux ou trois heures, à voir & à entendre ce qu'il y a de plus capable de l'enflamer; qui peut douter que ces personnes ne soient dans l'occasion prochaine du peché, & par consequent ne pechent effectivement de la rechercher?

Mais à la bonne heure, me direz-vous, que ceux qui connoissent leur foible, s'en éloignent, en cherchant dans une vie retirée, un asile à leur innocence, & qu'ils ne chargent point les autres du soin de leur salut; mais ceux qui n'ont rien à craindre de ce côté là, ne peuvent-ils pas y assister sans s'en faire un point de conscience? Non, Messieurs, car je dis en second lieu, que les personnes les plus régulières, qui sont dans une réputation de probité la mieux établie, ou qui a raison du rang qu'elles tiennent, sont obligées de donner exemple aux autres, pechent grièvement lorsqu'elles autorisent ces sortes de spectacles par leur présence, & quelles y portent les autres, qui se reglent sur leur conduite; car c'est proprement donner occasion de scandale, dont on ne peut être cause dans une chose même indifferente, & assez innocente d'elle-même, sans commettre un grand péché; parce que c'est contribuer au péché; & à la perte des autres, dont nous sommes responsables devant Dieu; ce que l'on peut inferer du précepte & de l'exemple de saint Paul, dans une question qui étoit agitée de son tems, savoir si l'on pouvoit manger des viandes, qui avoient été offer-tes & immolées aux Idoles, parce qu'il sembloit que c'étoit par-là se souiller du crime de l'idolâtrie. Voicy la décision de ce grand Apôtre Manger des viandes, quoyqu'elles ayent été sacrifiées aux fausses divinités, est du nombre de ces choses qu'on appelle indifferentes, & je ne vous conseille pas de vous informer scrupuleusement, si celles que vous achetez pour vôtre usage, sont souillées par cette profanation, ni de vous en abstenir pour cela; cependant si cela est capable de scandaliser vôtre frere, qui est plus

foible que vous , s'il prend occasion de-là , de retourner à son ancienne idolâtrie , il faut absolument vous en abstenir ; parce que cette circonstance en rend l'usage criminel , & il n'est pas juste de perdre l'ame de vôtre frere , que le Sauveur a rachetée au prix de son Sang , pour la nourriture de vôtre corps , ou pour vôtre plaisir.

Cette décision de S. Paul , peut servir de résolution au cas de conscience que vous me proposez ; car je veux que le bal , la comédie , & les autres spectacles de cette nature , soient comptés entre les choses indifferentes , ou qu'ils passent pour tels à l'égard de ceux qui ne courent aucun hazard d'y commettre le peché ; si néanmoins par-là l'on donne occasion aux autres , qui n'ont pas la même force , ni une vertu à l'épreuve , de s'exposer au danger d'en commettre , ne devenez-vous pas coupable du scandale que vous leur donnez , & n'êtes-vous pas responsables des pechez qu'ils y feront ? Or , qui sont ceux qui causent le scandale ? il est évident que ce sont ceux , qui à raison de leur dignité , & du rang qu'ils tiennent parmi les autres , sont obligez de leur donner exemple , & qui doivent prudemment juger , que leur présence autorisera ces divertissemens , dont on a tout sujet de se défier , & qui par-là , leveront tout scrupule à ceux qui ne sont pas obligez d'avoir les mêmes ménagemens , parce que leur exemple ne fait point de consequence ; ainsi un Ecclesiastique , un Magistrat , une personne considerable pour sa Charge , pour son Employ , ou pour l'opinion qu'on a conçue de sa probité ; qu'une personne , dis-je , de ce caractere distingué , se permette ces divertissemens , & contribué à y porter les autres , & à les faire passer pour des choses absolument permises & indifferentes , c'est un

scandale, & plus ces personnes sont réglées dans toutes leurs autres actions, plus ils donnent de hardiesse de les imiter en celle-cy. Car pourquoy, dira-t-on, se feroit-on un point de conscience d'assister à ces spectacles, puisque les gens d'une vertu plus régulière, & d'une probité plus reconnüe, ne font point de scrupule de s'y trouver? de manière, que si l'on n'y fait point de mal, par soy-même, l'on contribue au mal que les autres y font. Les personnes mondaines, sur qui l'on ne prend point exemple, ne sont coupables que de leurs propres pechez; mais ceux qui ont quelque réputation de vertu, ou qui ont quelque rang, & quelque autorité, servent par leur exemple de prétexte aux autres, qui pechent sur leur compte, en s'autorisant de leur nom.

Et bien, me direz-vous, il est à propos que ces personnes sacrifient leur plaisir & leur divertissement à l'intérêt public, & au salut de leurs frères. Mais que feront tant d'autres gens, qui n'ont ni la foiblesse des premiers, ni l'obligation des seconds, & qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes? Je dis, Messieurs, que parmi ceux-là, il y en a encore un grand nombre, qui ne peuvent, sans grand péché, fréquenter ces spectacles, à cause de la perte du tems & de l'argent qu'ils y employent, comme ceux qui pour ces divertissemens frivoles & mondains, négligent leurs affaires les plus importantes, & leurs devoirs le plus essentiels, ou bien qui y dépensent ce qui seroit nécessaire à l'entretien de leur famille. Car, qui peut douter qu'on ne peche en abandonnant le soin de ses affaires, & les obli-

gations de sa Charge, pour donner son tems à ces amusemens? Si l'oïfivité est condamnée dans l'Evangile, & si ce fut un suffisant motif, pour obliger le Fils de Dieu à faire le procès à un serviteur inutile; que doit-on penser de tant de personnes de l'un & de l'autre sexe, qui passent les nuits dans une sale de bal, & la plus grande partie du jour dans les assemblées du beau monde, qui se trouvent à toutes les comedies, à tous les jeux publics, & à tous les spectacles, & qui ne seroient pas contens d'eux-mêmes, s'ils n'avoient part à toutes ces sortes de divertissemens? Qui peut excuser d'un grand peché ceux qui se font une occupation de ces folies, ou bien qui y donnent le tems qui seroit nécessaire à leurs affaires, & au soin de leur domestique? De plus, comme ces spectacles ne se font pas sans grands frais, & qu'on n'en jouit point sans quelque dépense, peut-on seulement revoquer en doute, que l'argent considerable qu'on y employe, pendant qu'on neglige le precepte de l'aumône, qu'on manque de quoy fournir à l'entretien de sa famille, qu'on differe ou qu'on se dispense de payer ses dettes, & qu'on viole les premiers devoirs de la justice; que cet argent, dis-je, si mal employé, est un peché?

De tout cela, Messieurs, je conclus, qu'il y a bien des gens, qui ne peuvent sans peché frequenter ces spectacles, quelque innocens qu'on les fasse; puisqu'ils sont pour quelques-uns une occasion prochaine d'y tomber, pour les autres un juste sujet de scandale qu'ils donnent au prochain, & pour les autres enfin, une perte de tems & d'argent qu'ils sont obligez d'employer

à des choses plus nécessaires & plus importantes. Mais enfin , il me semble que j'entend quelqu'un qui me dit , que toutes ces raisons ne le regardent point , qu'il se connoît assez pour ne point appréhender les mauvaises impressions que cela peut faire , qu'il luy reste encore assez de tems après avoir vaqué à ses devoirs & à ses affaires , pour le donner à quelque divertissement , & qu'il n'est pas d'un rang si distingué , que son exemple puisse autoriser les desordres que les autres y peuvent commettre ; & pourquoy donc , dira-t-il , m'interdire un divertissement que nous ne voyons pas défendu par les Lois ni divines , ni humaines ? C'est la seconde demande , Messieurs , à quoy j'ay dessein de satisfaire en ma seconde partie , où j'ay à vous faire voir , que ces spectacles qui sont criminels à l'égard de plusieurs , sont encore dangereux à l'égard de tout le monde. Renouvellez , s'il vous plaît , vôtre attention.

Si l'on ne peut dire absolument , que les spectacles dont nous avons parlé , soient criminels , mais seulement par rapport aux personnes & aux circonstances , qui font que bien des gens ne peuvent les frequenter sans peché ; je n'useray pas , Messieurs , de tant de restrictions , pour vous convaincre qu'ils sont du moins dangereux , & à l'égard de toutes sortes de personnes. Je vous avertiray seulement , que je ne comprends point entre ces spectacles dangereux & préjudiciables à l'innocence des spectateurs , ces réjouissances publiques qui se font aux Entrées des Souverains , ou par l'ordre des Magi-

gistrats, pour les heureux succez de l'Etat, n^o les marques de magnificences, que les Princes donnent quelquefois au public; telles que sont les courses de Bague, Carroufels, representations de combats, feux d'artifice, triomphes, ni tous les autres dont la vûë n'a rien qui puisse porter au crime, & dont même les personnes de pieté ont pris occasion d'élever leur esprit à Dieu, & de penser aux joyes que Dieu leur avoit préparées dans le Ciel, *Si talis est Roma terrestris, quid erit Jerusalem cœlestis?* comme disoit un grand Saint. Je continuë donc de parler de ceux que la seule passion du plaisir a inventez, qui sont les mêmes qui deviennent criminels à l'égard de certaines personnes, & qui ne sont jamais sans danger à l'égard des autres, tels que sont les bals, comedies, balets, & les autres de cette nature, qui sont en usage dans ce siecle, & qui sont presque l'unique occupation des gens de qualité en ce tems de divertissement; & je soutiens encore une fois, qu'ils sont dangereux à l'égard de tout le monde; c'est-à-dire que s'ils ne sont pas une occupation prochaine de peché à l'égard de tous, le danger est toujours assez grand, pour porter tous ceux qui craignoit l'offense de Dieu, à les fuir; vû que d'ailleurs il est bien rare que la bienséance, ou leur devoir leur impose une espede d'obligation d'y assister. Je fonde, Messieurs, ce danger sur ce que ces spectacles nous mettant devant les yeux tout ce que le monde a de plus contagieux, il est toujours à craindre que ceux qui y trouvent tant de plaisir, ne se conforment enfin à cet esprit du siecle & du monde, que Saint Paul

juge si pernicieux aux Chrétiens, qui y ont si
 solennellement renoncé: *Nolite conformari huic
 saeculo.* Or cet esprit consiste dans l'estime que
 l'on fait de ses pompes & de ses vanitez, ensuite
 dans les sentimens que l'on y prend, & qui sont
 opposez a la Morale Chrétienne, & enfin dans
 un refroidissement de la pieté, & dans l'éloigne-
 ment de tous les exercices qui l'entretiennent.
 Je ne fais que parcourir cecy, qui suffira pour
 vous faire concevoir, que ces spectacles tels
 qu'ils sont aujourd'huy, & avec toute la mode-
 ration qu'on a tâché d'y apporter, pour les ren-
 dre plus honnêtes & moins odieux, ne sont pas
 si innocens que se le persuadent ceux qui pré-
 tendent les justifier.

Car premierement, quelque apparence d'hon-
 nêteté qu'on leur donne, & quelque retranche-
 ment qu'on y ait fait de ce qu'il y avoit autre-
 fois de plus scandaleux, l'on n'en a point re-
 tranché la pompe, l'appareil, & l'éclat qui fait
 l'esprit & la vanité du monde, puisque c'est par-
 là qu'ils plaisent, & qu'ils attirent, & pour cela
 qu'on les recherche avec ardeur. Or, comment
 les aimer, s'y plaire, les rechercher avec passion,
 sans reprendre ce qu'on a quitté, & à quoy l'on
 s'est engagé de renoncer pour jamais? *Quid tibi
 cum pompis diaboli, adversus quas in signaculo fidei
 jurasti?* dit Tertullien. Comment cherchez-
 vous la pompe, vous qui y avez si publique-
 ment renoncé, & par une promesse si authentique?
 Or dites-moy, où est-ce que le monde brille
 davantage, & donne plus dans les yeux? Où
 est-ce qu'il étale davantage tout ce qu'il a de
 vanité? Où est-ce qu'il a plus de charmes, &

plus capables de séduire , que dans ces assemblées , dans ces cercles , dans ces spectacles , qui ne sont faits que pour plaire ; & où le monde se fait voir par l'endroit qu'il est le plus riant , parce qu'il a de plus agreable & de plus divertissant. Si donc c'est un crime & une espece d'Apostasie , comme nous avons déjà dit , d'aimer & de rechercher les vanitez de ce monde , n'est-ce pas un sujet de craindre qu'on ne les aime , & qu'on ne s'y attache , que de s'y plaire , d'y courir avec ardeur , & d'en faire son plus grand divertissement ? Vous me direz qu'au Baptême on n'a renoncé qu'à l'affection & à l'attachement qu'on pourroit avoir aux pompes & aux vanitez du monde ; parce que s'en separer absolument , c'est un état de perfection à quoy Dieu n'oblige pas toutes sortes de personnes : cela est vray ; mais c'est un précepte de s'en separer du moins de cœur & de volonté , d'estime & de desir ; or dites moy , si vous ne voyez point de danger d'y attacher vôtre affection , en y assistant si volontiers , & en y prenant tant de plaisir ? N'est-ce pas plutôt déjà une marque qu'on y est fortement attaché , que d'y demeurer avec plaisir , d'y courir avec empressement , d'y passer les jours & les nuits , & de n'avoir point de plus grand divertissement ? Car enfin , qu'est-ce qu'aimer le monde ? (ce qu'on ne peut douter qui ne soit en état de damnation , après l'oracle de la verité même qui nous en assure ,) sinon aimer les joyes du monde , l'éclat , la pompe , la vanité , & les divertissemens mondains ? que S. Paul appelle la figure , & le dehors éclatant du monde , qui ne paroît jamais avec plus de char-

mes, que dans ces spectacles dont nous parlons. Que si l'on regarde la condition des Grands de la terre comme dangereuse au salut, parce qu'ils sont nez dans l'éclat, que le monde se presente à leurs yeux avec tout ce qu'il a de plus engageant, & qu'il leur faut faire de continuels efforts sur eux-mêmes, pour en détacher leur cœur; que doit-on croire, ou penser de ceux qui le recherchent au lieu de le fuir? Peut-on se figurer que leur cœur en soit fort dégagé, lorsqu'il marque y avoir tant de passion? ou du moins n'y a-t-il point de danger que leur cœur ne s'y corrompe par le plaisir même qu'ils ont à le voir?

Que si ces spectacles nous mettent ainsi en danger de prendre l'esprit du monde, il n'y a pas moins de sujet de craindre qu'il ne nous en imprime les sentimens, & les maximes, sur lesquelles ensuite l'on règle sa vie & sa conduite; puisque ces spectacles sont comme une école, où l'on enseigne une Morale toute contraire à l'Évangile, & à la Religion. Cela n'est point outré, Messieurs, & je vous tiendray ma parole de ne rien avancer de trop fort. Car je veux que les comedies, auxquelles je m'arrête plus particulièrement, en parlant des spectacles, que les comedies, dis-je, de ce tems, soient plus honnêtes qu'elles n'ont jamais été; cependant, ceux qui examinent les choses de plus près, & à qui les autres vertus chrétiennes ne sont pas moins chères que l'honnêteté, trouvent étrange qu'on les appelle innocentes, vu que le plus honnêtes ne contiennent autre chose que des passions d'ambition, de jalousie, de ven-

vengeance, de fausse generosité, & des autres vices, qui étant colorez d'une idée de grandeur d'ame, entrent facilement dans l'esprit, & ruinent tous les principes du Christianisme. En dis-je trop? non, encore une fois; car comme la plupart des veritables vertus, qui sont celles de l'Evangile, n'y peuvent trouver de place, & que ce seroit un Heros d'un caractere bien nouveau, d'y représenter un homme patient, humble, insensible aux injures, & en un mot, un veritable Chrétien; on a substitué de fausses vertus, pour exprimer, & pour exciter ces sentimens que le monde appelle nobles & genereux; le point d'honneur, pour lequel on expose sa vie dans un combat singulier, la passion de dominer, & de s'élever par toutes sortes de voyes, des fourberies, des trahisons, des perfidies, des amitez qui engagent dans le crime pour servir un amy; on y voit enfin couronner le vice, authoriser l'injustice par d'illustres exemples, & les maximes les plus contraires à la Religion, passer pour de grandes vertus, & pour des exploits signalez, sans quoy le Theatre languiroit; il faut donc pour l'animer, y représenter des choses conformes au goût & aux inclinations des spectateurs.

Que si l'on s'est quelquefois avisé de faire paroître sur la scene des Martyrs; au lieu de leur donner des sentimens Chrétiens, on les a rendus profanes, en y mêlant tant d'intrigues d'amour, tant de sentiment d'ambition, tant de fierté & d'orgueil, qu'on pourroit dire que ce sont des Martyrs qui parlent en Payens. Ainsi comme l'on tient un livre pour dangereux, lorsqu'à la

faveur de quelques sentimens Orthodoxes, qui y font bien touchez & répandus çà & là, on en fait couler d'autres qui sont impies ou suspects; parce qu'on juge avec raison, que c'est un serpent caché sous des fleurs, & que le venin, sans cet artifice, en seroit sans effet; pourquoy n'en diroit on pas le même de ces Tragedies, où le profane est confondu avec le sacré, & où les maximes les plus opposées au Christianisme sont mises en la bouche de ces Chrétiens de Théâtre, qui soutiennent si mal le personnage qu'ils representent? Or, s'il y a du danger de s'accoutumer à entendre des sentimens & des maximes contraires à la Religion que nous professons, si l'Eglise même employe son autorité, pour défendre la lecture des livres suspects, si la compagnie des personnes qui ont toujours ces maximes à la bouche, ou qui reglent leur vie selon ces sentimens; est dangereuse, parce qu'ils les inspirent à ceux qui les frequentent; y a-t-il moins de danger à les voir exprimer, représenter, approuver, écouter les applaudissemens que l'on donne à ceux qui les font le mieux sentir, & qui les font entendre dans l'esprit par la beauté des vers, & des pensées si noblement exprimées? Certes si vous en jugez autrement, c'est la passion que vous avez pour ces sortes de spectacles, qui vous fait fermer les yeux au danger present; & je ne doute point que vous n'en portassiez tout un autre sentiment, si je pouvois vous découvrir un autre spectacle, plus triste, & plus lugubre, qui est ce qui se passe dans le cœur de ceux qui sortent de ces assemblées, l'esprit rempli de ce qu'ils ont vû & entendu,

qui approuvent la vengeance, qu'on leur a fait paroître si juste, qui entrent dans les sentimens d'orgueil & d'ambition, qu'on leur a fait passer pour une grandeur d'ame, & sur tout, qui sont touchez des disgraces d'un Amant maltraité d'une personne fiere, qui n'a pas répondu aux vœux ni aux soins de celui qui luy a marqué une fidelité, & un attachement si inviolable, ainsi que Saint Augustin le témoigne de luy-même ; on donne des larmes à son infortune, & une feinte passion vivement représentée, ne manque guere d'en inspirer une veritable.

Ne me dites point, que vôtre âge, vôtre profession & vôtre état vous mettent à couvert de ce danger ; car cela même est le plus dangereux ecueil où vous puissiez donner, de croire contre le sentiment de tous les Saints, & contre l'experience de tous les hommes, que vous n'avez rien à craindre des surprises d'une passion, que les Solitaires mêmes, après avoir blanchi dans les austeritez de la penitence, ont crû si redoutable, & qui n'ont pû trouver d'autre moyen de s'en défendre, que la fuite des occasions, & des objets capables de l'exciter. Il n'est pas moins inutile d'ajouter, que quoyque l'on ne voye guere de pieces de Theatre sans amour, & que pour l'y faire entrer, on n'a pas même égard à la verité de l'Histoire, pourvû qu'on ne sorte point de la vray-semblance ; neanmoins on n'y represente que des passions legitimes, qui ont pour fin le Mariage, que Dieu même a authorisé, & institué le premier ; parce que l'esprit de ceux qui les voyent presenter, ne s'attache qu'à ce qui lui plaît, & fait abstraction des cir-

constances qui les peuvent justifier ; car ce n'est pas une chose que les Acteurs puissent regler dans ceux qui écoutent, ni arrêter dans les limites qui sont permises, comme fait le Poëte dans ses Vers ; au contraire les spectateurs n'en reçoivent souvent que ce qu'elles ont de criminel ; & elles agissent ensuite selon la difference des dispositions qu'elles rencontrent ; & l'on peut dire, que souvent la representation d'une passion couverte de ce voile d'honnêteté , a plus infailiblement son effet, que les autres les plus illegitimes, parce qu'on est moins sur ses gardes, qu'on s'en défie, & qu'on s'en défend le moins ; aussi agit-elle plus à coup sûr, & sans qu'on se précautionne des remedes qui pourroient en empêcher l'impression : d'où il s'ensuit que ces spectacles sont toujours dangereux pour tout le monde, & qu'un Chrétien ne doit jamais se fier à sa propre vertu.

Enfin, Messieurs, ces sortes de spectacles sont d'eux-mêmes contraires à l'esprit du Christianisme, & ensuite dangereux pour toutes sortes de personnes ; parce que ce sont des obstacles aux devoirs les plus essentiels d'un Chrétien, comme sont la priere, la vigilance, & l'application qu'il doit apporter aux choses de son salut ; puisqu'il est évident que ces divertissemens nous détournent de nos plus pressantes obligations, & qu'étant tout à fait mondains, ils sont incompatibles, avec la pieté, la dévotion, & les bonnes œuvres auxquelles un véritable Chrétien doit s'appliquer. Or c'est ce que nos spectacles, tout innocens qu'on les croit, ont de commun avec ceux des premiers tems, contre lesquels les saints Peres

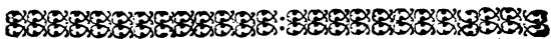
se font récriez avec tant de force; aussi pressoient-ils cette raison, quand on leur alleguoit que tous les spectacles n'étoient pas criminels, qu'il y avoit des yeux, des combats de Lions contre d'autres bêtes feroces, des courses de chevaux, & des Tournois qui étoient plus innocens que nos bals & nos comedies: ces Peres répondoient, qu'ils étoient toûjours dangereux à un Chrétien, qui y reprenoit insensiblement l'esprit du siecle, qu'on ne revenoit pas si facilement de la dissipation d'esprit où l'on s'étoit jeté, en se prmettant ces divertissemens trop mondains, & que les personnes de pieté devoient s'en éloigner comme d'un écueil funeste à la devotion. Ce qui fait que le saint Roy Prophete demandoit instamment à Dieu, qu'il luy fit la grace de détourner ses yeux, pour ne pas s'arrêter à considerer les vanitez du monde: *Averte oculos meos ne videant vanitatem.* Il sçavoit bien que pour s'attacher fortement au service de Dieu, il falloit mépriser les choses de la terre; & que rien ne nous détourne davantage de penser aux biens solides & éternels, que de s'occuper de ces sortes d'amusemens, qui ne nous laissent qu'un dégoût étrange des veritez chrétiennes, & de toutes les choses de l'autre vie. En effet, quelle priere peut faire à Dieu une ame remplie des folies, & des vanitez du siecle? Les images qu'elle en a si souvent devant les yeux, ne representent-elles pas à son esprit, à la moindre application qu'elle voudra faire aux choses de son salut? Une personne ne devient-elle pas même incapable des occupations les plus serieuses, par l'habitude qu'elle a prise à ces di-

vertiffemens ? & comme parle S. Augustin, étant si souvent hors d'elle-même, il luy sera difficile d'y rentrer, lorsqu'il en sera absolument nécessaire. Quand donc ces spectacles ne causeroient point d'autre mal, que de dissiper l'esprit, ne seroient-ils pas toujours criminels ?

Ce qui fait conclure avec le même Prophete Royal, *Beatus homo qui non respexit in vanitates, & insanias falsas* ! Heureux celuy qui n'a point ouvert les yeux pour s'arrêter à voir les vanitez & les folies du monde ! Car c'est le nom que le Saint-Esprit donne à tous ces spectacles, & à tous ces divertiffemens ; puisque le moins qu'on en puisse dire, est, qu'ils nous exposent toujours au danger du peché : *Beatus homo qui non respexit* ; heureux celuy qui ne les regarde pas, parce que plus il s'en éloigne, plus il s'éloigne de l'occasion du crime, laquelle après le crime même, doit être regardée comme le plus grand de tous les maux ; car je veux que cette occasion qui est prochaine à l'égard de quelques-uns, comme nous avons dit, ne soit qu'éloignée pour les autres ; cela doit suffire, pour être convaincu, qu'ils sont dangereux pour tout le monde ; parce que personne ne se doit fier sur sa vertu, dans les rencontres où les objets sont capables d'en porter d'autres au peché. Qui ne sçait qu'il y a des rencontres, que l'on n'a pas même prévues, où les plus fermes & les plus constans sont ébranlez ? qu'il y a des objets qui peuvent frapper si vivement nos sens, & faire telle impression sur nôtre esprit, qu'on a besoin des plus puissans secours de la grace pour s'en défendre ? & ce n'est pas le moyen de les attirer, que de rechercher

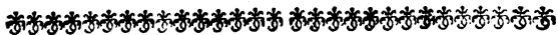
ces occasions, & de s'y exposer volontairement, & sans nécessité? Et ne me dites point que vôtre conscience ne vous reproche rien sur ce chapitre, & que vôtre expérience ne vous a point encore fait connoître qu'il y eût du danger pour vous, & qu'ainsi vous ne regardez pas ces spectacles comme des occasions de peché, mais comme des divertissemens honnêtes & innocens: car ne sçavez-vous pas que comme il y a des poisons lents, qui n'ont leur effet qu'après un long tems, de même que peut-être vôtre esprit occupé presentement d'autres soins, ces passions dangereuses ne se font point sentir, ou que vous êtes comme Samson, qui croyoit qu'il se déferoit de ses liens, quand il voudroit; mais il s'y trouva pris & arrêté, lorsqu'il s'y attendoit le moins. Qui vous répondra que le poison que vous avez pris sans y penser, ne vous donnera point un jour la mort? Que sçavez-vous si ces objets, qui ne font point maintenant d'impression sur vôtre esprit, n'y laisseront point des traces, qui s'y renouvelleront un jour, & qui exciteront ces fortes passions que vous apprehendez si peu? Heureux donc encore une fois, celui qui n'ouvre point les yeux à ces spectacles & à ces vanitez: *Beatus qui non respexit in vanitates & insanias falsas!* parce qu'en évitant l'occasion du peché, il marque par-là qu'il en a horreur, & qu'il le deteste, & ainsi en meritant une protection toute particuliere du ciel pour l'éviter, il s'assûre l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite.





*Approbation de Monsieur l'Abbé Dumas,
Docteur de la Maison & Societé
de Sorbonne.*

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur
le Chancelier, *les Sermons du R. P.
** de la Compagnie de Jesus, sur les
sujets particuliers.* **DUMAS.**



Permission du R. P. Provincial.

JE souffigné Provincial de la Com-
pagnie de Jesus, en la Province de
France, suivant le pouvoir que j'ay re-
çû de notre R. P. General, permets,
au Pere ** de faire imprimer un livre
intitulé, *Sermons sur tous les sujets de la
Morale Cbrétienne, cinquième partie con-
tenant les Sujets particuliers, tome second,
les principaux desordres du Siecle*, qui a
esté vû & approuvé par trois Theolo-
giens de nôtre Compagnie. En foy de
quoy j'ay signé la présente. Fait à
Paris ce 20. Septembre 1700.

J. D E Z.



ENTRETIEN QUATRIEME

Sur la vanité & le danger des Bals, & des Danses en particulier,

Tiré de la Bibliotheque des Predicateurs,
composé par le Reverend Pere *Vincent*
Houdry de la Compagnie de *Jesus*.

LEs Motifs, qui portent les Personnes du Monde a aller au Bal, a la Comedie, & a se trouver a des semblables divertissemens sont ordinairement mauvais; c'est pour satisfaire leur curiosité, leur vanité; c'est pour y voir, & pour être vû, & nul bon Motif ne peut justifier la coûtume, que l'on prend d'y assister. Ce qu'on y voit, & ce qu'on y attend porte au mal. Ce qu'on en rapporte est la perte de l'innocence, une mauvaise impression, que les passions, qu'on a naïvement representées, & les personnes, qu'on a vûes peuvent faire.

On croit que le Bal en particulier est un divertissement innocent dans la speculation, mais a le considerer dans la pratique. 1. Voyez les pechez qui se commettent avant que d'y aller, & seulement pour se disposer à paroître dans ces Assemblées. La vanité dans le desir de se montrer, de paroître, & de se faire remarquer par son adresse, par sa bonne mine, ou par quelque autre qualité. 2. Dans le Bal, quand

on est dans l'Assemblée, les libertez messéantes, les caresses, les cajoleries, les têtes-a-têtes &c. 3. Après le Bal, un esprit mondain, mille pensées des objets, qui ont frappé les yeux, des attachemens le plus souvent criminels

Le Bal & les Danfes, tels qu'ils se pratiquent en ce tems sont criminels, parce qu'ils sont contraires à la profession du christianisme étant défendus par les Conciles, & par la Doctrine de l'Eglise, & une occasion de plusieurs pechez, & qu'il est rare, qu'on s'en retourne aussi pur, & aussi innocent qu'on y est allé

On ne peut nier que les Saints de l'ancien Testament, n'ayent quelque-fois témoigné leur joye par une espece de danse, mais c'estoit pour rendre graces à Dieu de quelque heureux succès, ou de quelque signalée faveur, qu'ils en avoient reçue, & ces marques de rejoüissance étoient accompagnées d'un culte religieux, qu'ils rendoient au Seigneur. Ainsi *Marie* Sœur de *Moïse* commença la Danse, ou plutôt le Triumphe de la délivrance de la servitude de l'Egypte, & de *Pbaron* submergé dans les flots de la mer.

David en fit autant devant l'Arche, lors qu'elle fut recouverte des mains des Philistins; mais ces danfes, ces chants se faisoient, par des motifs, & pour des sujets bien differens de ceux des mondains, que l'Eglise a souvent condamnez avec juste raison: c'estoit alors chanter les Victoires que Dieu remportoit sur les ennemis; c'estoit pour marquer la joye qu'ils avoient de voir le Seigneur exalté, & glorifié, au lieu que les mondains y cherchent leur plaisir, & leur

divertissement, & que la vanité, l'immodestie, la licence, & l'impureté sont presque inseparables des bals, des danses, & des cercles de compagnies enjouées. C'est pour pourquoy on ne peut authoriser, ni justifier les danses profanes de ce tems par l'exemple de celles que rapporte l'Ecriture

Nous voyons dans l'Evangile de Saint Matthieu chap. 14. que la danse a fait perdre la vie au saint Précurseur du Fils de Dieu, & que la fête de saint Jean-Baptiste, qui pouvoit, dit saint Chrysostome, convertir tout le monde, a été le prix d'une baladine. Le demon ne trouve point de moyen plus puissant pour obtenir d'Herode la mort de ce grand Homme, qui faisoit l'admiration de la Judée, que de faire danser devant le Roi une fille mondaine, bien parée, & fort adroite à cet exercice. Seroit-il possible qu'on n'eut pas en execration une chose qui a causé un tel malheur, & un si grand crime, quand il n'y auroit autre chose à objecter contre la danse?

Le Fils de Dieu s'est assez ouvertement déclaré contre les jeux, & les danses dans le Miracle, dont il est parlé dans l'Evangile, en resuscitant la fille du Prince de la Synagogue; Miracle, qu'il ne voulut pas operer tandis que les danseurs, & les joueurs d'instrumens seroient dans la maison; c'est pourquoy il les fit chasser avant que d'y entrer

Saint Jerome parlant des Danseurs, dit, que c'est le demon qui danse dans leurs personnes, & qu'il se sert de ses laches Ministres pour seduire, & tromper les hommes.... En effet tout ce

que la volupté, est capable d'employer d'artifice est attaché au bal, à la danse, & à la comédie. Si je demande à une Dame du monde quel dessein avez vous, quand vous vous préparez au bal? vous faites tout ce que vous pouvez pour vous parer, vous employez tous les artifices imaginables, vous ajoutez autant que vous pouvez à la beauté, que la nature vous a donnée, mais quel est votre dessein? c'est pour vous faire voir, c'est pour vous rendre agreable. Et qu'est-ce qu'il en arrive? une fille chrétienne, qui aura vecu dans la modestie, croyant qu'il lui est permi de prendre quelque chose extraordinaire se met au hazard de se perdre. Voilà le premier pas du démon, c'est par l'ornement que vous apportez au bal, qu'il commence à vous gagner, & qu'il debauché votre cœur. Mais quand vous y êtes, qu'y faites vous? tout ce qu'il vous est possible pour paroître agreable, charmante, & pour être du nombre de celles, a qui on vient rendre des hommages, comme à des divinitez visibles, & n'est-ce pas la donner une étrange atteinte à la pudeur?

Qui sont ceux qui sont avides de ces plaisirs, qui y courent avec fureur? ne sont-ce pas les jeunes personnes? circonstance qui prouve ce que j'ai avancé : car outre qu'à cet âge l'imagination est vive, l'esprit dissipé, le cœur volage, les sens ouverts & subtils, dispositions fatales, & propres à donner entrée au peché, c'est qu'on est sans experience, sans crainte, sans défiance, sans preservatifs; faute d'experience tout plaît, tout touche, toute attache: faute de crainte on ne sçait ce que c'est que de se menager,

que de s'arrêter a propos, que de reculer ; on envisage avec joye le precipice , où l'on va se perdre, on cherche même a se perdre : faute de défiance loin de tenir sur ses gardes, & de se mettre en disposition de repousser l'ennemi du salut, on se dépouille (si j'ose parler de la sorte) de ses armes, & sent-on la tentation, on est hors d'état de se defendre. Ce n'est que foiblesse, que misere, que lâcheté, qu'épaisses tenebres, qu'irresolutions, l'on n'est point fortifié par ces secours extraordinaires, par ces graces singulieres, & favorites, que l'on obtient du ciel, quand on s'en rend dignes. Que conclure de la, sinon que leur chute est inevitable dans ses sortes d'assemblées, & de divertissemens ?

Mon âge, me répondez vous, mon rang, ma dignité m'obligent d'avoir une retenue, & une gravité qui me met à couvert de ces defauts ; oui, mais le cœur est-il immobile, & insensible, & l'esprit est-il dans sa situation ordinaire ? quoi, vous avez trouvé le secret d'imposer silence à vos passions, & de jouir d'une paix profonde, lors même que vous êtes environné de ce qui peut le plus les irriter ?

La danse, dit Petrarque, est une action indigne d'un honnête homme, & de laquelle on ne peut remporter que de la honte. c'est en effet un spectacle aussi honteux qu'inutile ; c'est une assemblée d'intemperance ; ces branlemens des mains, & des pieds, cette évagation, & cette impudence des yeux ; tous ces gestes aussi indecens que risibles, montrent qu'il y a quelque chose dans l'interieur, qui répond au dereglement exterior. Veritablement, si l'extrava-

gance ne s'étoit naturalisée dans nos mœurs, nous nommerions folie ce qu'on appelle gentillesse. On a raison d'appeler des joueurs dans ces assemblées, afin que l'ame étant occupée par l'oreille, les yeux ne s'offensent pas de tant de mouvement irreguliers : cela veut dire, qu'une folie en couvre une autre. Mais ouvrez un peu les yeux, & ne regardez pas les choses selon la coutume, mais selon qu'elles sont en elles-mêmes. N'est-ce pas une folie, mais une folie du premier ordre, de sauter, de remuer le corps par bond, de se tourner, d'aller, de venir de côté, & d'autre ? en bonne foi, si vous n'aviez jamais vû cela, que diriez-vous la premiere fois que vous le verriez, ne diriez-vous pas, que ces personnes ont perdu l'esprit où n'en ont jamais eu ?

Si c'est une chose si dangereuse que la danse, vous pouvez facilement inferer en qu'elle conscience sont ceux, qui donnent le bal, & ceux qui prêtent leur maison à un usage si pernicieux : & ainsi, comme vous voyez un même peché sera imputé à plusieurs, qui en repondront tous. Par exemple, un desir criminel conçu dans le bal, sera imputé à celui, qu'il a formé, à celle qui par son peu de modestie y aura donné occasion, au pere, & à la mere de cette fille, qui lui ont permis d'aller au bal ; à celui qui donne le bal, & qui est responsable de tous les pechez, qui s'y commettent O mon Dieu, s'écrie saint Ambroise combien un seul peché fait-il des coupables !

Si je demande à une personne du monde, qui n'a pas encore étouffé tous les sentimens de

piété, & de crainte des jugemens de Dieu, mais qui a peine a souffrir qu'on lui dise qu'il y a peché d'aller au bal, ou de se trouver dans ces assemblées de danses; n'est-il pas vrai, que vous sentez un reproche interieur quand vous rentrez dans vous même, qui vous dit, que vous ne faites pas bien, que vous vous exposez au peché, & qu'il-y a à craindre, que cela ne soit la cause de vôtre perte?

Et pour vous en convaincre encore davantage, n'est-il pas vrai que vous ne voudriez pas mourir au sortir du Bal, quand vous seriez assuré de n'avoir point d'autre peché, que celui d'y avoir assisté? vous trouverez ce même reproche dans toutes les ames un peu timorées: & si vous voulez le demander à toutes celles, qui ont autrefois été dans le monde, & qui s'en sont retirées ou d'effet, ou d'affection seulement, elles vous diront, que dans les confessions generales, qu'elles ont faites, elles se sont accusées, & repenties d'avoir été autrefois au bal: demandez à ces danseurs, quand ils sont à l'article de la mort, où l'on voit alors clairement toutes choses, & non plus par le faux jour de nos passions, s'il ne se repentent pas, & s'il ne craignent pas d'en rendre compte au jugement de Dieu; vous-mêmes ne vous en accusez vous pas au tribunal de penitence, ne pouvant étouffer le reproche de vôtre conscience, qui vous en reprend? Vous voyez donc clairement par vous-mêmes, pourvû que vous vouliez ouvrir les yeux, que ce n'est pas une chose indifferente d'aller au bal, puisqu'on ne se confesse pas d'une chose indifferente, & qui l'on

ne craint pas de paroître au jugement de Dieu après une action, qui n'est pas mauvaise, & que nous jugeons absolument n'être point contre la loi de Dieu. Nôtre conscience est donc nôtre juge en cette matiere, & nous ne pouvons recuser ce juge incorruptible, & ce fideletémoin, lorsqu'il y va de nôtre salut : ceux qui aiment le jeux, le bal, la comedie, les spectacles, & qui suivent le luxe, & la vanité du siecle, ne veulent point eutendre chrétiennement ces matieres, afin de pecher plus librement, & sans inquietude. On a beau leur dire, qu'il y a des jeux defendus, des spectacles, & des assemblées; ils s'en moquent, ferment les jeux, & se bouchent les oreilles pour ne point voir, ni entendre toutes ces choses, qui leur déplaisent. Je scai avec saint Gregoire, qu'il y a des divertissemens permis, & que l'on peut prendre comme on prend une medicine pour purger le corps de ses mauvaises humeurs, & le rendre plus propre au travail. Mais nous entendons parler ici des divertissemens defendus, comme sont les bals, les comedies, & autres spectacles de cette nature, qui sont dangereux, & corrompent les bonnes mœurs.

La danse chez les Romains n'étoit pas permise aux honnêtes gens : ce qui a fait dire au plus éloquent de leurs Orateurs, que c'étoit une espece d'yvresse defendûe aux personnes, qui font profession de vertu, & c'est peut-être dans cette pensée, qu'un savant Ecrivain de nôtre siècle l'appelle une folie, qui passe de la tête jusqu'au pied. Neanmoins on peut dire à la honte de plusieurs Meres chrétiennes, que leurs filles sçavent

ſçavent plutôt un pas de danſe, que les principes de leur religion, tant elles ont ſoin de les rendre agréables au monde. Qu'eſt-ce que les perſonnes du monde voyent dans le bal ? une aſſemblée de perſonnes agréables, bien parées, qui ne ſongent qu'à ſe divertir à prendre leurs plaiſirs ; ils y voyent des femmes, & des filles, qui font tout ce qui peuvent pour ſe faire admirer & pour plaire ; & des hommes, qui font tout ce qu'ils peuvent pour leur temoigner qu'ils les admirent, & qu'ils les aiment. Ils voyent un ſpectacle, qui flate les ſens, qui remplit leur eſprit de vanité, qui amollit leur cœur par le ſon des inſtrumens. Ainſi l'amour du monde, & des creatures ſe gliffe imperceptiblement dans le cœur de ceux qui ſe trouvent à un bal. Dites aux perſonnes mondaines, que le bal eſt défendu, parce qu'il eſt preſque toujours l'écueil de l'innocence, le tombeau de la pudeur, le theatre de toutes les vanitez mondaines, & le triomphe de toutes les paſſions : que c'eſt un aſſemblage de tous les dangers du ſalut : que tout y eſt écueil, que tout y eſt poiſon : danſes, inſtrumens, objets, entretiens, aſſemblées ; que tout y concourt à étouffer les ſentimens de pieté, à ſeducire & l'eſprit, & le cœur : que rien n'eſt plus oppoſé que le bal à l'eſprit du chriſtianisme : avec quel mépris ſerez-vous écouté ? que de fades plaiſanteries ſur le prétendu reformateur ? que des gloſes ſur la morale outrée ? le tems viendra, que ces jeunes perſonnes, ces libertins, ces gens du monde condamneront avec indignation contre eux-mêmes avec une eſpece d'horreur de tous ces profanes divertiffemens, mais en ſera-t'il tems ?

Ainsi je crois, que les directeurs feroient leur devoir, s'ils exigeoient de ceux, dont il gouvernent les consciences, qu'ils n'y allassent jamais.

P E R M I S S I O N.

JE souffigné Provincial de la Compagnie de *Jesus* dans la Province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçu de nôtre Reverend Pere General, permets au Pere *Vincent Houdry*, de la même Compagnie, de faire imprimer l'ouvrage qu'il a composé, qui a pour Tître, *la Bibliothèque des Predicateurs*, lequel a été revü par trois Theologiens de nôtre Compagnie, en foi de quoi j'ai signé la presente Permission. A Paris le premier jour de l'an 1709.

MICHEL DE TELLIER.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour Tître *La Bibliothèque des Predicateurs par le P. Vincent Houdry*; les Personnes qui s'appliquent au Sacré Ministère de la parole y trouveront ce tresor du Pere de famille, dont il est parlé dans l'Evangile, d'ou ils pourront tirer des richesses anciennes & nouvelles pour les repandre avec abondance, & avec fruits sur les fideles, en les instruisant pleinement des veritez du salut, & en les portant efficacement à la pratique des vertus necessaires pour acquerir les veritables biens de l'éternité. A Paris le 28. Janvier 1711.

REGERY.



ENTRETIEN CINQUIEME.

*Le danger de la Comedie en particulier ,
decouvert par le R. P. F. Guilloré
de la Compagnie de Jesus.*

LE grand usage de ce divertissement qui est si agreable à la veuë, & à l'esprit, fera peut-être, qu'il ne me sera pas facile de desabuser les personnes, qui se voyent autorisées de l'exemple de tant de gens, & favorisées de l'inclination de la nature corrompuë: Mais peut-être aussi, quand j'auray ôté le bandeau de dessus leurs yeux, ne verront-elles pas moins le danger du Theatre, qu'elles en ont trouvé jusques icy les spectacles charmans.

Il y a tant de choses, lesquelles condamnent l'usage, qui s'en fait, que, de quelque côté que l'on se tourne, l'on n'entend que des voix, qui crient contre ce divertissement, autant préjudiciable à l'ame, qu'il est agreable aux sens.

L'Eglise, la conscience, & les frequens naufrages de l'innocence, sont ces voix, qui disent, que de tous les moyens, qu'à le Demon pour perdre bien des ames, la comedie en est le plus doux, le plus fort, & le plus caché.

Il ne faut donc que les entendre, pour sortir de l'aveuglement, pourveu qu'on les entende sans préoccupation, & sans apporter un esprit rebelle contre des veritez, aussi claires, que celles, que je va mettre en avant.

Premierement, c'est une chose très-constante, que tous les Peres de l'Eglise ont declamé contre la comedie, qui se faisoit de leur tems, comme contre un spectacle, qui alloit de lui-même à la grande corruption des mœurs : Il ne faut qu'en lire les invectives, pour voir de quel zele ils estoient portez contre un divertissement, qui en deshonorant le Christianisme, en corrompoit aussi les maximes, & la pureté.

Après les Apôtres, faut-il jamais des personnes, que l'on puisse dire avoir été inspirées, comme eux, du S. Esprit? Ils en ont été les organes, & les interprètes, pour dire plus clairement à tous les Chrétiens, ce que les saintes Ecritures n'ont dit souvent, que sous des ombres; c'est donc eux, qu'il faut écouter, quand il est question de bien faire le discernement des choses douteuses; Et c'est eux après l'Evangile, que Dieu nous a donnez, pour être la juste regle de nos actions.

Si cela ne peut être contredit, n'est-on pas obligé de condamner, ce qu'ils condamnent? N'est-on pas donc obligé de regarder au moins la comedie, comme un divertissement dangereux, puis qu'ils ont parlé de cette sorte de spectacle, comme d'une chose, capable de corrompre les mœurs les plus innocentes? Et des Dames Chrétiennes peuvent-elles y assister, après ce qu'ils en ont dit, sans montrer, ou que l'on fait peu d'estime de leur autorité, ou que l'on croit, que Dieu ne les a pas établis dans son Eglise, pour être les oracles des peuples?

C'est à vous de voir si en bonne conscience l'on peut faire contre les sentimens & les déci-

sions de ceux , que Dieu a donné à l'Eglise , pour ses Docteurs,

Il suffiroit de dire, que, suivant simplement les pensées de ces grands hommes, le divertissement de la comédie n'est pas tout-à-fait innocent ; néanmoins, sans faire le Casuite, pour conclure, si la comédie prise en elle-même est péché, je maintiens, qu'on n'y peut gueres aller sans pecher, & je n'ay pour cet effet à alléguer, que des raisons plausibles, conformes au bon sens, & convaincantes.

Je le prens d'un concours de diverses choses, qui toutes favorisent la concupiscence, & qui, non pas nécessairement, mais presque infailliblement font tomber dans quelque déreglement.

Les matieres, qui s'y traitent, ne sont ordinairement, que d'amour, & de ses intrigues, car le theatre ne plairoit plus, si cette passion n'en faisoit l'ame : L'expression, qu'on en fait, est par la declamation la plus douce, la plus animée, & la plus transportée : L'ajustement d'une Comedienne n'a rien, qui ne respire je ne sçay quoy d'impur, par la nudité de sa gorge, par son geste mol, & affecté, & par son action effeminée.

Tout cela, ne font-ce pas autant de fortes attaques, données par les yeux, & par les oreilles, au cœur des personnes, qui écoutent ce qui se declame, & qui voyent le spectacle d'une comédie, pour y porter des impressions d'amour, en leur amolissant la volonté ; en leur gravant dans l'imagination des images, & des représentations moins honnêtes ; & en leur laissant dans la memoire des idées, qui ont toujours quelque chose de sensuel ?

Ajoutez la disposition ordinaire, qu'on apporte à la comédie, où l'on ne va, que pour recevoir avec plaisir & douceur tous les charmes du theatre.

Je demande si cette disposition de l'esprit, & du cœur secondant elle-même les sollicitations molles & douces de ces objets, il est possible, qu'on s'en defende, sans s'y laisser aller fort sensuellement ? La vertu la plus severe ne s'en pourroit presque pas garantir, & vous voulez, que des gens, qui ne respirent que les plaisirs des sens, puissent être avec innocence parmi tant de dangereux apas, où ils se jettent encore, & se plaisent ?

Ce seroit, ou ne pas sçavoir la force de ces objets, ou ignorer la foiblesse de nôtre nature, ou se faire une vertu chimerique, ou, par une vaine présomption, vouloir trouver sa seureté au milieu des écueils.

C'est une principe universellement receu de l'Ecole, que, quand quelque chose de sa nature porte au peché, l'on ne peut pas en user librement, sans pecher ; cela parle de foy, sans autre preuve, à un esprit, qui a seulement un petit rayon d'intelligence : Remontez maintenant à ce que je viens de dire de la comédie, dont toutes les circonstances n'ont rien, qui de foy-même ne donne quelque penchant au peché.

Si ce principe donc, que j'ay avancé, est recevable, l'application en étant faite à la comédie, je vous laisse le jugement du peché, qui se peut commettre en y allant, l'effet, qui part d'un principe, tenant toujours de la nature de son principe.

Mais la preuve de ce que je dis se fortifie beaucoup, par la nature de plusieurs piéces de theatre, qui font aujourd'huy le plus agreable divertissement des auditeurs ; car souvent, où elles font toutes bouffonnes, ou elles peuvent passer pour impies, étant une chose trop connue, qu'on en a vû, qui tournoient toute la devotion, & la pieté en ridicule.

Quoy ? cela seul ne suffit-il pas, pour fuir le theatre, où l'on apprend tant de leçons de railleries, & d'impieté ? Mais aujourd'huy, comme je vous l'ay marqué tout au long dans l'Entretien du cercle, presque tout le monde aime à railler, & à rire, aux dépens des bonnes mœurs, de la pureté, & de la Religion ; c'est l'esprit empoisonné du temps, qui se répand, & se glisse par tout ; on l'aime en soy, on l'aime dans les autres, & ceux qui savent mieux s'en acquitter, sont les plus applaudis.

C'est aussi pour cela, que l'on court volontiers au theatre, où l'on voit si bien faire ce personnage, & d'où l'on tire de si belles leçons : Theatre mal-heureux, sur lequel on a vû naître de nos jours, quelque chose de pis, que ce qu'avoit celuy des Romains, où la pieté n'étoit pas tant décriée par les infidèles qui l'ignoroient, qu'on la veuë l'être aujourd'huy par des Chrétiens, qui la connoissant, en ont fait leur fable & leur divertissement !

Et puis, Madame, vous penserez après cela, que le theatre peut-être bien innocent ?

Mais comme vous pourriez vous retrancher, en me disant deux choses, & que ces piéces ne se jouent pas tous les jours, pour souïller tou-

jours le theatre, & que toutes les personnes qui ont plus de Christianisme, ont coutume de s'en abstenir; je vous l'accorde, quoy que cela se pourroit assez disputer.

Laissons donc ce theatre infame & libertin, pour vous mettre hors de combat: Mais revenons aussi à ce theatre, dont j'ay tantôt parlé, qui ne respire que l'air de l'amour, qui en enseigne si delicatement tous les leçons, & que vous voudriez bien justifier, disant que des bouffonneries impies ne s'y voyent point; or sachez, que celuy-cy n'est gueres moins dangereux que l'autre.

Car n'est-ce pas là, que trop souvent la jeunesse fait les premiers naufrages de son innocence? Elle, qui sans cela peut-être n'auroit jamais sçeu ce que c'est que du mal, & qui n'en avoit, ny la pensée, ny les idées, le voyant alors si bien dépeint sur le theatre avec toutes les couleurs, de la parole, d'une expression douce, & de la declamation; Elle, dis-je, commence à sortir de la sainte ignorance, où elle étoit, & ce que la nature ne luy avoit pas encore appris, des Comediens, & des Comediennes le luy apprennent, comme les nouveaux maîtres de son premier mal-heur.

Ce métier, appris à une si mechante école, étant secondé par les inclinations naturelles, & ne laissant que les idées d'une douceur effeminée, ce jeune homme & cette jeune fille, commencent à mettre en pratique, ce qu'on leur a si bien enseigné sur le theatre: L'innocence est attaquée, l'on aime sa foiblesse dans l'attaque, & ensuite arrivent les grandes chûtes, à qui la Comedie a donné les commencemens.

Elle n'est pas seulement à la jeunesse l'occasion de la perte de son ame ; mais il se peut dire, qu'elle est à presque tout le monde l'écueil le plus dangereux de la chasteté : il en est comme d'un vaisseau, qui étant déjà tout fracassé, par la tempête, est rejeté encore parmi les bancs, & les rochers, pour achever davantage de se briser, en achevant son naufrage.

C'est ainsi que la chasteté étant d'ailleurs tant intéressée en toute maniere, par de frequens débris, trouve à la comédie, comme son dernier écueil, où elle acheve de corrompre & de perdre, ce qui pouvoit encore n'être pas corrompu entierement, & où elle assure & confirme dans sa corruption ce qui l'estoit déjà depuis longtemps.

Car de penser que parmi tant de charmes pour les yeux, & pour les oreilles, que presente le theatre, l'on puisse y être avec un cœur invulnérable, & une pureté toujours exacte & delicate, c'est une idée, & tout ensemble une temerité, qui merite que l'on perde ce que l'on pretend conserver.

Et quoy que je vous accordasse, que tous les inconveniens que j'ay alleguez jusques icy, se pourroient contredire, en voicy néanmoins deux tres-considerables, qui de vôtre aveu ne pourront pas assurement se disputer.

Le premier est, que toutes les personnes qui frequentent ces sortes de spectacles, ne peuvent avoir d'ordinaire aucun sentiment de pieté ; car ces bons sentimens, dont une ame peut être touchée ne viennent, que des saintes pensées, dont auparavant elle a été remplie ; & encore le cœur

a-t'il bien de la peine à goûter les choses divines, quelque plénitude de connoissance, qui ait pu précéder; c'est sa dureté naturelle, c'est son fond de corruption, c'est son opposition à la piété qui fait tout cela.

Comment donc une personne qui fréquente le theatre, sera-t'elle capable d'aucun sentiment Chrétien, ne rapportant de-là, qu'une tête pleine d'idées douces & charmantes, & de toutes les passions folles & imaginaires, que la declamation d'une Comedien luy a pu presenter.

Toutes ces choses au contraire desseichent infiniment le cœur, & le rendent incapable de tous les mouvemens que la grace y pourroit insinuer: Vous n'en pouvez pas douter, Madame, si jamais vous avez aimé la comedie, comme votre ame alors a été éloignée de la devotion, pour laquelle vous n'aviez qu'un extrême dégoût, parce que vous essiez toute penetrée du dégoût de la comedie.

Or n'y eût-il que ce seul mal, n'est-il pas assez grand pour renoncer au theatre, de ce voir comme rejetée de Dieu, par une insensibilité à tous les mouvemens d'une dévotion Chrétienne?

Mais le second inconvenient, qui ne souffre non plus de difficulté, est bien plus grand; je vous prie d'y faire attention.

Je ne diray pas, que c'est pecher mortellement, d'aller à la comedie: mais je diray qu'à plusieurs c'est peché mortel, d'y aller: La verité de cette proposition ne se prend pas simplement du spectacle, mais encore des dispositions particulieres de la personne.

Elle est , par exemple , d'un temperament doux & tres-sensible ; elle a un cœur , qui prend aussi-tôt feu ; l'imagination en est vive & forte , pour conserver la molesse , & l'impureté des images ; la volonté en est naturellement foible , & facile , pour se laisser aller à toutes ces representations ; elle a l'experience de ces desordres secrets , qu'elle a plutôt aimez , qu'elle n'a combatus.

Je dis là-dessus , qu'avec un tel fond de disposition , il est difficile , que cette personne aille à la comedie , sans pecher mortellement : Et combien en est-il de celles , qu'on y voit , qui n'ayent une disposition semblable , ou naturelle , ou acquise ? Et ainsi , combien en est-il , à qui il est difficile d'aller à la comedie , qu'elles ne fassent des pechez mortels ? Les temperamens gâtez , par la corruption du libertinage , prouvent assez , que cette disposition ne peut être que trop commune.

Jugez sur ce pied , Madame , où vous en pourrez venir , si vous aimez le divertissement de la comedie.

Et après tout cela , n'est-il pas étonnant , que pour se jeter dans le danger de son salut , que pour perdre souvent son innocence , que pour pecher souvent mortellement , l'on aille à la comedie avec autant de chaleur & de passion , qu'aux plus fameux Predicateurs ; qu'on y trouve même plus de goût , & que l'on coure comme au feu , à la nouveauté de quelque piece ?

Ne se peut-il pas dire , que c'est le deshonneur de nôtre Religion , de voir , que tres-souvent le theatre de la comedie soit plus suivi , que la

chaire de verité ? Que tandis que ces Predicateurs de l'Evangile seront abandonnez , les Comediens cependant ne manquent pas d'auditeurs, qui y vont en foule ? Et que la folie , & le mensonge soient plus écoulez , que la parole éternelle ? Estes-vous de ces aveugles Madame ?

Ce qui fait mieux voir encore l'indignité de ce grand desordre, c'est que l'on donnera plus d'argent une seule fois, pour une place, & pour une loge à la comédie, qu'on n'en donnera toute une année, pour avoir place au Sermon.

: Cela est-il Chrétien ? Se souvient-on de son caractère ? N'est-ce pas montrer le peu d'estime, qu'on fait de la parole de Dieu, en comparaison d'un theatre profane ? N'est-ce pas en quelque maniere donner l'avantage à un Comedien, par dessus les Députez, & les Ambassadeurs du Ciel ? Et n'est-ce pas comme acheter à pris d'argent, ce qui est souvent le sujet, & la matiere de sa perte ?

Et à vous, Madame, vous puis-je demander, si vous n'avez pas ainsi quelquefois épargné le vôtre, pour les Sermons, sans l'épargner aucunement, afin de vous contenter du divertissement de la comédie, si préjudiciable à votre ame ? Vous le savez.

Me direz-vous maintenant, que l'on voit des personnes de bonne vie, & des bonnes mœurs, qui sans tant de façon vont à la comédie, comme les autres, & qu'ainsi l'on est fort justifié, quand on agit sur leur exemple ?

Ne vous fortifiez pas, Madame, de ce côté-là, car l'appuy, que vous prenez, est tres-foible. Il faut plutôt dire, que ces personnes, que

l'on dit être personnes de piété, font en cela même scandaleuses, de se servir ainsi de la sainte profession, qu'elles font, pour autoriser le libertinage de leur divertissement.

Ce sont ces devotes, & ces devots, qui ne se veulent gêner en rien, & qui se veulent contenter en tout; qui sont avec les mondains aux pieds du theatre, & avec les plus saintes ames au pied du Crucifix; & qui ont coutume de se tourner, selon toutes les rencontres, bonnes & mauvaises.

Dites donc plutôt, qu'elles vous sont un exemple de scandale, pour les fuir, & non pas un exemple d'édification, pour les suivre, & les imiter.

Me direz-vous encore, qu'on en voit, qui étant consacrez à Dieu, ne font aucune difficulté de se trouver avec les seculiers, pour prendre le divertissement de la Comedie?

Hé! mon Dieu, Madame, laissons là, je vous prie, cette partie si delicate de l'Eglise, sans la toucher rudement: Ces gens portent alors avec eux leur condamnation, sans que nous soyons obligez de parler; nous ne devons avoir, que le silence, & le gemissement, respectant toujours leur caractère; nous n'avons qu'à baisser les yeux de honte, pour celle, qu'ils ne prennent pas, comme pour nous persuader, que nos yeux ne voyent pas, ce qu'ils voyent en effet; & je m'assure, que vous même, ayant l'esprit un peu Chrétien, vous ne tirerez pas avantage d'un exemple, qui passe le scandale ordinaire, pour aller plus librement à la comedie.

Il me semble, qu'il ne vous reste plus rien à

m'objecter sur cette matiere, si ce n'est qu'aujourd'huy le Theatre est plus innocent, qu'il ne fût jamais, & que les pieces, qu'on y joue, n'ont rien de cette indecence, qu'elles avoient autrefois.

C'est là justement, où je vous attendois; Et moy je vous dis, Madame, qu'elles sont en quelque façon plus dangereuses a l'innocence, qu'elles n'étoient; car autrefois l'innocence n'avoit garde d'en être interessée, puis que les personnes, qui avoient un peu de conscience, fuyoient le Theatre, comme un lieu de scandale, & de peché, & qu'on n'y voyoit, que celles, qui avoient perdu la conscience, & la pudeur.

Mais aujourd'huy, sous ce pretexte trompeur, que le Theatre n'a plus rien, qui blesse ouvertement l'honnêteté, bien des ames innocentes y sont attirées, comme les autres, ne pensant qu'à se donner simplement le divertissement d'un spectacle, que l'on dit être maintenant innocent.

C'est à dire, Madame, que le poison est présenté avec bien de la douceur, & dans un vase d'or, & que ce qui avoit coûtume d'offenser les yeux & les oreilles, par une liberté trop effrontée, ayant été banny du Theatre, on y a laissé l'air le plus doux, & le plus empoisonné de l'amour.

C'est l'apas, où sont pris ceux, qui au reste veulent le bien, mais qui veulent aussi avoir part aux plus agreables divertissemens du siecle; Et c'est ainsi, que cette mal-heureuse reformation, engage plusieurs personnes de pieté dans un desordre, où l'on ne voyoit auparavant que celles, qui avoient renoncé à la vertu.

Cela veut dire enfin, que ce n'étoit pas assez au Demon, que les gens d'une conscience toute perdue fussent à luy, par la scandale d'un Theatre infame; si ceux, que quelque pieté rend recommandables, n'en étoient faits encore les victimes, par le poison inspiré de l'amour, qu'un nouveau Theatre apprend aujourd'huy, plus modestement, mais aussi plus malicieusement, qu'il ne fît jamais.

Fin de la premiere Partie.





DEUXIEME PARTIE

*Qui contient des Entretiens sur divers
sujets de la vanité des Dames par
le R. P. F. GUILLORE de
la Compagnie de Jesus.*

ENTRETIEN I.

Sur la Breveté des plaisirs.

IL n'est pas que vous n'ayez oüï dire, que l'amour est le centre des cœurs, qui y vont par un mouvement autant doux, qu'il est nécessaire, parce que c'est la nature du cœur; étant pour luy une même chose, d'être & d'aimer: C'est donc une verité recüe, que l'expérience même apprend encore bien mieux que le raisonnement.

Neanmoins il en faut peu, ce me semble, revenir & dire, que pour en parler exactement, ce n'est pas tant l'amour qui fait le centre des cœurs, que le plaisir; car si l'on aime, c'est parce que le plaisir est dans l'amour, & si le plaisir en pouvoit être separé, l'amour cesseroit aussi-

aussi-tôt de nous être agreable : Et par là, il faut conclure, que c'est au plaisir comme à leur centre, que tendent tous les cœurs, qui tâchent tant qu'ils peuvent de le trouver par tout, & d'en perpetuer la durée; mais ils ne font gueres le premier, & ne peuvent jamais parvenir au dernier.

Cela veut dire, Madame, que vous avez peine à trouver ce qui appelle plaisir dans la vie, & que celui, que vous goûtez, a une extrême brieveté, laquelle a causé de cela ne vous en laisse qu'un goût bien imparfait.

Vos plaisirs donc sont courts ! hélas ouï ! & c'est votre supplice : L'inquietude, que vous vous donnez pour les trouver ; la crainte, que vous avez de les perdre ; & la douleur, qui vous en demeure, après qu'ils sont passés, vous en montre assez la nature, & comme leur brieveté est encore accompagnée de circonstances bien ameres.

Vous ne pouvez donc pas douter de cette verité, mais peut-être n'en avez-vous jamais bien considéré le fond ; c'est aussi pour cela, que vous courez si aveuglement après les plaisirs, croyant toujours rencontrer ce que cherche votre cœur, & que vous ne trouverez jamais ; & c'est aussi pour cela même, que j'entreprends de vous en représenter la brieveté dans un tableau racourcy, afin de vous tirer de cét aveuglement.

Les plaisirs sont courts, Madame, & vous avez beau faire, pour en arrêter la fuite, ils seront toujours courts : Cent raisons, qui vous le prouvent, vous accablent en même tems, &

vous obligent de le dire , & d'en soupirer.

Je vous demande, s'ils peuvent être plus longs que vôtre vie? c'en est la mesure tout au plus, & ils se termineront avec elle: Et que peut, hélas! durer vôtre vie? Est-ce plus, qu'un songe? Est-ce plus, qu'un soufle, & qu'une vapeur? Celle, que vous avez menée jusques icy, où est-elle? elle est, tout comme si jamais elle n'avoit été: Celle, que vous menez presentement, qu'est-elle, si non un moment, qui coule, & qui n'a point de consistance? Et celle, que vous menerez, jusqu'où ira-t'elle? C'est ce que vous ne savez pas, mais je sçay, que le terme en est proche, quelque éloigné qu'il vous paroisse.

Vôtre vie est donc courte, bien plus que vous ne pensez, & elle l'est, par une nécessité indispensable à tous les hommes: Si elle est si courte, hélas! qu'elle peut donc être la longueur de vos plaisirs? Ils n'en peuvent point avoir d'autre, que celle de cette même vie, laquelle n'étant qu'une fuite continuelle, & successive, de quelques momens, les plaisirs ne sont pas plus aussi, que quelques idées douces, qui s'enfuyent, & qui se montrent comme des éclairs.

Donc vos plaisirs fondent, comme vôtre vie, dont le commencement & la fin se suivent de si près, qu'il n'y a presque rien, qui les separe: Voila un fond bien peu solide, & bien borné! Et après cela, Madame, il sera possible, que vous aimiez des plaisirs si mal établis!

Et pour reprendre ce que j'ay dit, du passé, du present, & du futur de la vie, disons le même, je vous prie, de tous vos plaisirs.

Ceux, que vous avez goûtés, que sont-ils devenus, & où les peut-on prendre maintenant ? Qu'il est triste pour vous, d'y penser seulement, puis qu'ils ont été, avec le regret, qu'ils ne sont plus, n'ayant pas eu plus de vérité, & de durée, que les phantômes du sommeil de la nuit passée !

Ceux, que vous goûtez presentement, me diriez-vous bien, où ils sont, & combien ils subsistent ? A peine pouvez-vous les arrêter, à peine même les pouvez-vous voir ; il semble, qu'ils ne veüillent être eux-mêmes, que pour vous passer devant les yeux, sans vous donner le tems, de les contempler, non plus que de les arrêter ; ne se pouvant dire jamais, que vous reposiez avec quelque goût dans les choses qui vous sont agreables.

Et les plaisirs que vous regardez à venir, combien dureront-ils ? C'est bien assez, qu'ils ne soient pas encore, pour dire que ce n'est rien ; & quand ils seront, ils ne seront pas de différente nature des autres, n'ayant que le même fond, qui est la vie.

Si bien que de quelque côté que vous les regardiez dans le tems, vous n'y pouvez pas voir plus que des momens, qui n'ont encore presque point eu de consistance.

Et après cela, Madame, seriez-vous assez imprudente, pour courir après des plaisirs, dont la fuite continuelle ne vous permet jamais de les arrêter, ou ne vous en permet que la possession d'un moment ?

Si vous aviez bien sondé votre cœur, vous trouveriez encore, qu'il y a une impossibilité ab-

soluë, de donner quelque durée à la jouïssance de vos plaisirs; c'est ainsi qu'ils sont courts.

C'est que le cœur humain n'est jamais content, s'il ne jouït toujours de son plaisir, sans qu'on en interrompe la douceur; il est donc né pour la jouïssance d'un bien-aimable, dont il ne peut souffrir la separation; Cela vient de la profondeur infinie, dans laquelle tout ce qu'il y a de plaisirs au monde, se perd en un moment sans la pouvoir remplir, non plus qu'en contenter la soif, n'étant pas plus, que si vous jettiez une goûte d'eau dans une grande fournaïse, pour en éteindre le feu. Que pouvez-vous donc esperer, Madame, dans la recherche de tous les plaisirs de la vie, pour en satisfaire votre cœur, sinon que leur brieveté laissera toujours à sa capacité infinie un vide, qui par une faim secrete vous devorera incessamment? parce que de l'infini au fini n'étant point de proportion, le fini luy est absolument comme rien, tant pour sa durée, que pour sa nature.

Ce cœur donc autant affamé, qu'il est infini, vous prouve mieux par son sentiment & par son experience, qu'on ne peut le faire par tous les discours, que les plaisirs de la vie sont tout-à-fait courts: Changez, si vous le pouvez, la nature de votre cœur, & ses plaisirs n'auront plus tant de brieveté.

Mais laissons là votre cœur, dont vous ne comprendrez jamais les abîmes, & contemplons les plaisir pris en eux-mêmes. Mon Dieu! que sur cette regle vous le trouverez courts!

Car que ne faites vous pas incessamment, pour les prolonger, lors que vous avez commen-

cé d'en avoir le goût ? Mais vous savez vous-même, que vous ne le pouvez, quelque soin que vous y apportiez, & qu'il n'y a presque rien qui ne s'y oppose, de quelque côté que vous puissiez vous tourner.

Les incommoditez qui sont si ordinaires au corps, vous empêchent souvent de goûter long-tems vos plaisirs, qui veulent pour cela une belle santé ; car qu'y a-t'il qui soit capable de vous plaire dans le chagrin d'une santé incommodée ?

Les occasions, qui ont coutume de favoriser le plaisir, passent comme elles se présentent ; aussi est-ce leur nature de ne pas durer.

Les belles saisons, qui portent avec elles tant de choses agreables, ne font que se montrer, & toutes leurs beautez s'en vont bien-tôt avec elles, sans qu'on les puisse arrêter d'un moment.

Les incidens, qui font naître de certains plaisirs inesperez, ne durent gueres, & dérobent incontinent par leur fuite aux sens, & à l'esprit, la douceur, dont ils leur avoient donné le goût.

La nuit, par sa venuë, met fin souvent à tous les divertissemens, ou couvrant de ses tenebres les beautez, qui faisoient le charme des yeux, ou rompant les parties que le plaisir avoit liées : Et si la nuit est favorable à de certaines recreations innocentes, le jour qui vient ensuite, ne les dissipe pas moins que les obscuritez de la nuit.

Vous voyez, Madame, comme il n'y a rien qui ne s'oppose à la longueur de vos plaisirs, & que les choses mêmes qui les produisent, semblent être comme jalouses, qu'on en ait long-tems la jouissance.

Mais je vous accorde deux choses, & que les inclinations du cœur humain ne soient pas infinies, & que les choses agreables ne se dérobent pas si promptement aux sens & à l'esprit ; je dis néanmoins, que sans rapport à tout cela, les plaisirs ne sont pas capables de satisfaire long-tems, quand bien même le sujet en feroit d'une longue durée, ou à cause de leur petitesse, qui s'épuise aussi-tôt, ou à cause qu'ils trompent, donnant toujours beaucoup moins qu'ils n'avoient promis, avant qu'on les goûtât.

Cela fait voir, qu'étant purement confiderez dans leur nature, ils sont autant bornez & limitez, qu'ils sont infidèles.

Je dis maintenant plus que tout ce que j'ay avancé, en disant que les plaisirs mêmes vous deviennent desagregables, s'ils commencent d'avoir la longueur, que vous y cherchez, étant vray, que vous commencez à ne pouvoir plus les souffrir, quand vous la trouvez.

Vous aimez le plaisir de la Comedie, mais si elle passe plus de trois heures, le plaisir du theatre commence à languir, & à perdre ce qu'il avoit d'agreable.

De la Comedie, vous allez à table, mais après y avoir donné un tems raisonnable, le plaisir dans le goût des viandes n'a plus cette pointe, qui le rendoit si doux au palais.

De la table vous passez au jeu, mais enfin le plaisir que vous avez pû y prendre, cesse d'ordinaire, ou par l'épuisement de tête qui le suit, ou par le chagrin de vos pertes.

Quittant le jeu, vous cherchez un nouveau plaisir à la promenade, mais après vous être bien

promenée, vous finissez, soit que vous vous lassiez de tant aller, soit que vous ne voyiez que le mêmes choses.

Vous vous portez après dans le cercle & dans les compagnies, pensant y trouver dequoy vous satisfaire davantage, mais après quelques heures d'entretien, le dégoût vous en prend par les redites qui s'y font, par les humeurs delicates qu'il y faut menager, par la gêne qu'il y faut donner à son esprit.

C'est ainsi, que tout passe de plaisir en plaisir, dont vous fuyez la longueur, en la cherchant, & dont vous aimez contre vos propres intentions, la brieveté en la voulant éviter.

Vous êtes ainsi comme le jouët des plaisirs, dont aucun ne veut de vous, tandis que vous les voulez tous, en étant renvoyée, pour ainsi dire, comme la bale de l'un à l'autre, toujours ardente après leur possession quand ils sont absens, & toujours inquiete dans leur possession même quand ils sont presens : Que cela vous montre bien, Madame, leur fuite & leur brieveté !

C'est encore de cette maniere que Dieu vous punit, en permettant que vous même vous abregiez les plaisirs, dont vous passionnez la jouissance & la durée, pour ne pas être miserable au milieu de vos delices.

Car s'il falloit toujours être à la Comedie, ce theatre de divertissement deviendroit pour vous un theatre de supplice : Si vous étiez condamnée à être sans relâche au jeu, ce seroit vous condamner à la chaîne : Si vous deviez être tou-

toijours à la table, la table ne vous feroit plus qu'un tourment: Si vos estiez obligée d'être incessamment dans les compagnies, ce seroit vous obliger à une éternelle servitude.

O le charme! O la folie! que des divertissemens si petits & si courts, & si trompeurs soient capables de faire l'occupation d'une ame, destinée à une éternité de gloire!

Mais le seul soin & l'empressement, Madame, que vous vous donnez pour vos plaisirs, vous en doit assez marquer la brieveté.

Répondez-moy: que veut dire cette agitation continuelle de vôtre esprit, à en chercher toijours de nouveaux, si non que ceux que vous goûtez vous échapent, ou à cause de leur nature qui est de fuir & de passer, ou par le dégoût qu'enfin vous en recevez, ou par un goût plus fin & plus delicat qui veut trouver encore quelque chose de mieux? S'ils avoient quelque durée où vôtre esprit pût reposer, vous ne prendriez pas tant de soin pour chercher à vous divertir, & le mouvement continuel où vous êtes pour cét effet, montre bien que vos plaisirs coulent & fuyent à tout moment, puisque vous n'êtes gueres occupée, que du soin perpetuel de courir après.

Si vous voulez encore consulter là-dessus vôtre propre esprit, il vous dira qu'il goûte bien plus les plaisirs, quand il les attend, que quand ils sont presens.

Vous savez qu'il se fait des representations bien plus douces & plus longues des plaisirs à venir, en ce qu'il se les represente aussi longs qu'il luy

plaît , & qu'il les dépouille de tout ce qui peut en diminuer la douceur : Et il semble vouloir par-là , comme recompenser le défaut , qu'il doit trouver dans la jouissance , & se vouloir procurer par la representation des plaisirs , qui doivent être , ce qu'ils ne seront pas capables de lui donner quand ils seront.

Voilà comme leur jouissance anticipée , autant trompeuse qu'elle est longue , prouve manifestement la brieveté des plaisirs lors qu'ils seront venus.

Je disois tout maintenant , que vous couriez après vos plaisirs , avant qu'ils fussent , & je dis presentement , que vous courez après , quand ils ne sont plus : Vous y pensez avec joye , quand ils sont à venir , mais vous y repensez avec tristesse , & avec regret , quand ils sont écoulés ; & c'est ce regard sur vos plaisirs passez , qui vous dit encore bien mieux , qu'ils ont été courts.

Car je vous demande , si tout ce que vous en avez pû goûter pendant de longues années , est maintenant quelque chose de plus , que s'ils n'avoient duré qu'un moment ? Ce regard est comme une voix , qui vous crie ; hélas ! que vos plaisirs ont été courts , ne vous restant que le souvenir d'une chose , qui a passé ! Cela même vous laisse je ne say quoy de triste , voyant que ces douceurs ont eu si peu de consistance , & que , si le plaisir en a été grand , il semble ne l'avoir été , que pour vous laisser plus de douleur , de ce qu'il n'est plus.

Et en effet , Madame , où sont tous ces beaux jours ? où est cette belle , & fleurissante jeunesse ?

où sont ces amitez ? où sont ces divertiffemens, ces assemblées, ces intrigues ? où sont ces parties de jeu, de bal, de promenade ? Il ne vous en reste maintenant, qu'un esprit réveur, & mélancolique, qui vous dit au cœur, que tout cela n'a fait, que se montrer & disparaître, & vous laisser un fujet de douleur.

Et pour vous reduire enfin, à ne pouvoir répondre, donnez, s'il vous plaît, à vos plaisirs toute la durée de vôtre vie ; ajoûtez-y encore une vie aussi longue, que vous la pourriez souhaiter ; donnons-luy un siecle même tout entier, & que cette duré d'un siecle de plaisirs ne soit avec cela meflée d'aucune amertume ; portez encore vos pensées plus loin, si vous le voulez, & vous figurez quelque chose d'un plaisir parfait, autant que vous en êtes capable ; tout cela ne sera pourtant qu'une imagination

Mais je veux, que la chose soit ainsi ; Après tout, Madame, qu'est-ce, que ce plaisir tant long qu'il vous plaira, par rapport avec l'éternité ? hélas ! qu'il est court ! Étendez vôtre pensée dans cette durée éternelle de plaisirs, qui se goûtent au Ciel, & vous direz que ceux de la vie, les plus longs qu'ils puissent être, ne sont qu'un moment dans cette comparaison : L'esprit donc, qui les contemple sur cette regle de l'éternité, n'en voit presque pas la durée ; laquelle est ensevelie, & abîmée, comme un rien, dans celle, qui renferme des siecles infinis : O ! qu'il s'étonne, & qu'il gemit, de voir que l'on soit capable de s'arreter à des plaisirs, qui passent, comme l'ombre, & qui, non plus que l'ombre, n'on point de verité !

Mais n'est-ce pas de vous, Madame, qu'il faut s'étonner? de vous, qui aimez les plaisirs, comme s'ils ne devoient jamais finir, & qui, pour vous tromper malheureusement, ne pensez qu'au present, qui vous flatte, & non pas au futur, qui vous separera de tout?

Si vous aimez tant de plaisir, d'accord, l'on ne s'y oppose pas; mais soyez assez judicieuse, pour n'aimer que celui, qui est éternel, & que jamais, ny le tems, ny la mort, ny aucun accident, ne vous pourra ravir.

Elevez, élevez vôtre ame au-dessus des tems, &, de cette élévation, régardez tous les plaisirs de la vie, aussi bas, & aussi indignes de vous, qu'ils sont courts pour vous satisfaire.

Ecoutez les mouvemens de vôtre cœur, qui, voulant jouir, veut toujours jouir, ce qu'il ne peut néanmoins dans une vie bornée, comme est la vôtre.

Ne l'amusez donc pas de plaisirs si limitez, pour le faire souffrir dans le tems, par une faim continuelle, & pour le priver à jamais de ceux, qui dans le Ciel ne doivent point avoir de fin.

Dites-vous souvent à vous-même, quand ces faux plaisirs vous emportent avec tant d'autres:

Peux-tu dire, mon cœur, que tu sois pleinement content? Pour combien de tems en as-tu? Si tu n'es pas satisfait, & si tes douceurs seront bien-tôt passées, pourquoy t'en laisser enyvrer? Pourquoy ne te pas débarrasser au plutôt de ces liens, qui n'ont qu'une douceur enchantée? Pourquoy ne pas porter incessamment tes regards sur ces delices éternelles, qui te sont réservées, qui t'attendent, & qui seules te peuvent rassa-

fier ? Sors donc promptement de tous ces plaisirs imaginaires, qui ne durent pas plus que des éclairs, & dont tout au plus tu verras la fin, avec celle de la vie, & anticipé par tes desirs, & par des aspirations continuelles, ceux qui doivent se faire goûter, autant que Dieu fera Dieu.

Ce sont les saintes faillies, Madame, qu'il faut permettre à vôtre cœur, qui vous dira bien d'autres choses, si vous en voulez écouter les secrets mouvemens, & qui par sa propre expérience est capable de vous desabuser.

Cessez donc, je vous prie, d'aimer à être trompée, puis qu'il n'est personne qui le veuille être, & cessez de vous nourrir vainement de ce qui ne le peut faire, puis qu'on ne l'est, que de ce qui dure, & tous ces plaisirs sont, & passent comme s'ils n'étoient pas.

Encore une fois, pourquoy donc les aimer, puisque vous ne les pouvez arrêter ? Pourquoy en avoir même quelque estime, puisque leur naissance & leur mort se touchent quasi l'un l'autre, & qu'ils ne se doivent presque pas compter au nombre des Estres ? Pourquoy courir après en aveugle & en insensée, puis qu'ils fuyent & échappent des mains, si-tôt qu'on les pense tenir ? Et pourquoy les embrasser follement, puisque c'est vouloir prendre un ombre comme si elle avoit de la solidité ?

Faites-vous donc sage, Madame, & ouvrez les yeux pour voir le mensonge & la vérité dans une si juste séparation, ne confondant pas l'un avec l'autre ; le mensonge des plaisirs de la vie, dont vous ne devez plus tant vous occuper, &

la verité des plaisirs de l'éternité, qui doivent faire le seul objet de vôtre cœur, de vôtre contemplation, & de vos attentes.



ENTRETIEN I I.

Sur les soins déreglez du corps.

IL n'y a gueres de soin, qui paroisse aux femmes plus legitime, que celui de leur corps; & néanmoins il n'y en a gueres, qui leur soit une source si corrompue de tous les desordres où elles sont sujettes.

L'on sçait bien, que tout le monde s'aime en ce point fort déreglement, mais les Dames en particulier le font avec des soins beaucoup plus empressez, & d'ordinaire les suites de cette affection sont criminelles, à proportion que l'est cette même affection, qui les a produites.

Seray-je le bien venu, Madame, à vous décrier un soin & un amour, qui est né avec vous, qui vous est aussi doux, qu'il vous est naturel, qui vous paroît même nécessaire, & qui par cette douceur naturelle, & par cette nécessité vous ôte absolument la veüe, pour n'en voir pas le déreglement?

Je puis douter comment d'abord vous le prendrez, mais je puis aussi croire que peut-être vous ne le prendrez pas si mal, après que vous aurez souffert que je vous en dise mes pensées; car quelque attachée que vous soyez à vôtre corps:

l'amour de la verité le pourra emporter par-dessus, & en faire voir la bassesse & l'indignité, aussi-bien que le faux charme qui couvre les yeux.

Permettez-moy, Madame, que je vous fasse une premiere demande, à favoir, si vôtre corps en verité n'est pas vôtre idole? L'idole est entre tous les choses celle, que l'on regarde davantage, que l'on met audeffus de tout, & à qui generalement tout ce que l'on a est sacrifié.

Me pouvez-vous nier après cela, que vôtre corps ne soit vrayment vôtre idole, puis qu'il n'est rien que vous regardiez davantage; rien que vous ne mettiez au-dessous; rien dont vous ne luy fassiez un entier sacrifice.

Ce corps donc, Madame, oùy cette chair est vôtre idole, que vous préférez à tout, qui obtient tout de vous, & dont vous êtes incessamment la victime. comme si vous n'estiez au monde que pour le soin & l'amour de ce corps, & que de luy manquer en quelque chose, ce fût vous éloigner de vôtre fin.

Cela en verité est-il suportable, je vous en fais juge? Et n'est-ce pas oublier qu'on est raisonnable, disons-le, de perdre ainsi sa raison dans la chair? N'est-ce pas faire comme ces payens aveugles, qui sacrifioient à ce qui étoit infiniment audeffous d'eux, & qui ne songeant plus a la noblesse de leur nature, rendoient le dernier culte, à ce qui leur devoit être un sujet d'horreur?

Vous ne pouvez donc pas vous défendre de ce que je dis, que vôtre corps est en verité vôtre idole; Il ne faut encore que considerer sim-

plement les soins que vous en prenez ; ne sont-ils pas même fatigans, & importuns, & l'assiduité, que vous y apportez, ne vous devient-elle pas enfin desagréable, lassante, & ennuyeuse ?

Car ce soin de vôtre corps vous plaît tout à la fois, & vous déplaît ; vous l'aimez & souvent vous en êtes de mauvaise humeur ; vous voulez ce qui vous importune ; vous ne pouvez laisser ce que vous condamnez ; & malgré vous le soin de ce corps, ne vous en fait retirer que de la peine, & du chagrin, pour l'amour, & pour les soins que vous luy rendez ; N'est-ce pas là une vérité ?

Vous le cultivez pour paroître toujours jeune tant que vous le pouvez ; vous n'épargnez rien, pour empêcher qu'il ne vieillisse ; vous le tourmentez afin de l'embellir, comme font ces meres à l'égard des enfans, qu'elles aiment déreglement ; & vous devenez en quelque maniere à charge à vous-même, pour porter un fardeau, sous lequel vous gemissez, & qui ne fait pas moins vôtre supplice que le sujet de vôtre amour.

Et pour ne rien dire, qui ne vous convainque clairement de cette affection aussi criminelle qu'elle est douce, & qu'elle est trompeuse ; voyez en particulier s'il y a rien qu'une Dame n'immole à son corps, & si ce n'est pas à luy que tout se rapporte ?

Pour qui est toute la vanité, la mode, & le superbe luxe des habits ? N'est-ce pas pour ce corps que l'on pare comme une idole, que l'on fait regaader par ce vain éclat, & dont on couvre le fumier de voiles de soye & d'or ?

Les délices de la table qui épuisent l'invention des hommes , pour trouver toujours nouveaux ragoûts, ne sont-ils pas pour le corps ? Et tout ce qui peut en entretenir la bonne constitution, la fraîcheur , & la couleur agreable ne l'employe-t'on pas avec des soins recherchés, qui coûtent quelquefois autant cher, qu'ils sont fâcheux à des domestiques par l'importunité qu'ils en reçoivent ?

Y a-t'il un lit assez mol pour ce corps ; & ne cherche-t'on pas même, tout ce qui le peut rendre encore le plus mol sous une chaire, que le lit le plus dur devrait plutôt recevoir, pour mortifier la sensualité ?

N'est-ce pas à ce corps que l'on donne presque la moitié de la vie, pour la longueur, ou du sommeil, ou d'un simple repos dans un lit délicieux, y passant aussi bien une bonne partie du jour que de la nuit, soit pour en augmenter l'embonpoint, soit pour en prolonger le plaisir ?

N'est-ce pas enfin à ce corps que généralement on sacrifie tout, ou pour en cultiver la beauté, ou pour en conserver la santé, ou pour en faire davantage durer la vie, n'étant point de délicatesse, point d'industrie, point de biens que l'on ne pense être bien consumés, pourveu que le corps en soit mieux ? Oûi, il faudra plutôt que les finances soient épuisées, & que tout ce qu'il y a dans une maison soit immolé, que non pas que le corps d'une Dame en souffre, de quelque côté que ce soit, où son plaisir, sa santé, sa beauté, sa vanité en puisse être intéressée.

Ne vous ay-je donc pas bien dit, quand j'ay avancé que le corps est l'idole des Dames, qu'il

font fervir toutes choses comme à la consommation de leur bonheur ?

Après tout, ce soin du corps, quoy que moï effeminé, n'est pourtant compté pour rien parmy les Dames; vous ne l'ignorez pas.

L'on y fait sa conscience, la chose étant passée en nature; L'on sent que le sexe porte cela avec luy; l'on voit qu'il y a peu de Dames de qualité qui n'ayent ces soins tendres pour leur corps; l'on se flatte encore sur ce que l'on n'a point de mauvaise intention; l'on dit à soy-même, que ce n'est que pour ne perdre pas ce que la nature a donné d'agréable, & pour en éloigner ce qui peut luy être incommode.

Tout cela dans une Dame autorise le soin délicat & sensuel qu'elle a de son corps; & la conscience étant formée là-dessus, elle ne s'en fait pas seulement le moindre scrupule, ne regardant plus ce soin déréglé, que comme un devoir naturel, ou comme une action d'elle-même fort innocente.

Cela s'appelle, Madame, avoir les yeux couverts d'un voile de chair, qui d'un côté sont néanmoins ouverts pour cent petites choses, quelquefois amusantes, dans le Sacrement de Penitence, pendant que de l'autre ils sont fermés pour ne pas voir & pour ne pas confesser, ce qui rend l'ame charnelle, autant que le corps.

Mais je veux icy vous opposer vous-même à vous-même, & vous montrer que dans cet amour que vous avez pour votre corps, vous vous engagez dans une honteuse servitude, laquelle est tout-à-fait indigne d'une ame grande & noble comme la vôtre.

Car quand vous tâchez à vous satisfaire dans le soin que vous avez d'une chair, & qui vous voudriez donner de l'incorruptibilité, comme de la beauté, ne vous appercevez pas que vous vous en faites l'esclave? Prenez-y garde.

Vous rendez à vôtre corps tous les services qu'il vous demande, renonçant à l'usage de vôtre liberté comme à la force de la raison, qui secrettement vous en fait le reproche; Vous luy accordez auffi-tôt, ce qu'il desire de vous, soit pour contenter sa vanité, soit pour flatter sa mollesse, soit pour satisfaire ses sens, soit pour luy donner la douceur du repos: Il n'a qu'à vous faire sentir ses premieres inclinations, vous n'êtes presque plus libre pour luy résister. Vôtre obéissance devient nécessaire, & vôtre liberté en devient par là comme toute enchainée: S'il ne veut en rien se mortifier, vous n'osez le contredire; & s'il veut incessamment passer de plaisir en plaisir, vous le suivez comme une captive, entraînée par son vainqueur: de sorte que l'on peut dire que vôtre corps fait vôtre loy, à laquelle vous ne pouvez ny ne voulez vous opposer, tant vous en souffrez l'esclavage, & vous en aimez la chaîne.

C'est donc vôtre corps, Madame, qui est le maître, & vous n'en êtes que la servante, vous ayant reduite à cet état de servitude, par la complaisance que vous avez eüe à le cultiver, avec des soins déreglez, comme sont ceuz que vous luy accordez: Vôtre aveuglement est bien déplorable, de ce qu'étant née avec un esprit libre, vous sacrifiez vôtre liberté à la chose la plus basse & la plus materielle, qui est le corps.

vous estime pas encore moins digne de
en ce que le plaisir que vous rece-
de l'amour de votre corps, est
que la peine, qui vous en

(97)
choles comme à la con-
ps, quoy que mol-
té pour rien par-
pas.
chose étant
re porte
Da-
dres
e

que cette occupation
la tête, de ne penser
enter en toutes cho-
e qui peut l'in-
ne plus ingrate,
cevez, n'est capa-
qui est tres-certain,
soins que vous luy ac-
exion en devient plus déli-
ment beaucoup plus suscep-
ous vous preparez vous-même,
atresse contractée, une plus gran-
on au vif sentiment de la douleur,
at à votre corps toutes ses aises, vous
anez aussi en même tems un fond qui luy
e plus de disposition à souffrir.

Mais pour mieux voir encore comme la pei-
ne que vous vous donnez, est beaucoup plus
grande que la satisfaction que vous en pouvez
tirer, ne vous est douce; je vous prie, Mada-
me, de faire attention sur ce que vous gagnez
par toutes les tendresses que vous avez pour vô-
tre corps.

En verité vous êtes bien punie, & Dieu est
bien juste de vous faire trouver une source de
peine dans les moyens que vous prenez, pour
vous être une source de plaisir; car ce corps à
qui vous voulez procurer sa felicité par tous
les soins les plus tendres & les plus empressez,

n'est-il pas incessamment dans les remèdes, soit pour en prévenir les maladies, soit pour vous défaire de celles, dont la moindre atteinte vous est à peine supportable? Il ne faut que rafraichissemens, que seignées, que purgations, que garder la chambre & le lit : Quelle dureté, & quelle tyrannie, n'êtes-vous pas ainsi obligée d'exercer vous-même sur celui, que vous aimez tant? parce qu'en effet en l'aimant trop, vous le rendez incapable de souffrir les plus legeres incommoditez, qui en sont néanmoins inséparables.

Vous voilà donc bien payée, Madame, du grand amour que vous luy portez; puis que les épines qu'il vous attire, ont incomparablement plus de pointes que les soins les plus curieux, que vous en prenez, ne luy causent de douleur.

Mais ce qui rend bien plus coupable, ce soin & cet amour que les Dames ont pour leur corps, c'est que n'étant rien de criminel, comme le corps, il n'est pourtant rien de delicat, comme luy : Vous en savez les crimes & les desordres, Madame, & jusqu'où cette chair va dans de continuelles mollesses; écoutez bien icy la voix de vôtre conscience, vous en êtes trop convaincuë.

Et avec cela, que cette chair toute criminelle, qui ne devrait être que dans les rigueurs de la penitence pour se purifier, soit non-obstant cultivée, comme si elle étoit innocente! ne pensez-vous pas que ce soit là nourrir le crime, & donner plus de vie & de vigueur à celle, dont on ne devrait aimer que la destruction? Ne faut-il

pas que l'esprit soit effroyablement égaré de le faire un soin le plus doux, le plus tendre, le plus ardent, de ce qui ne devrait être que l'objet de nôtre haine? Ne faut-il pas l'avoir perdu d'entretenir, & de cultiver son corps avec tant de délicatesse, afin d'en faire une chair insolente? Et parmi les choses les plus saintes en peut-on trouver, à qui l'on accorde autant de soin, & autant d'application pour les perfectionner encore davantage, qu'on en donne pour caresser une chair, qui devrait être exterminée? Cela n'est-il pas aussi véritable, qu'il revolte toute la raison, & combat toute la vertu?

Et si vous voulez que je vous convainque par une chose, dont l'intérêt ne vous touche pas moins que l'amour, que vous avez pour vôtre corps; il ne vous déplaira pas, Madame, comme je croy, si je vous dis que vous avez de l'esprit; que vous prétendez même passer pour en avoir; que tout au moins vous ne voulez pas qu'on estime que vous en soyez dépourvue: Je vous demande sur cela, s'il n'est rien qui montre une petiteesse d'esprit, comme l'amour de son corps? Car qu'un esprit se borne à la bassesse de la chair, pour en faire son soin, & pour s'en occuper, cela ne prouve-t'il pas, combien sa capacité est petite, & ce que vous ne m'accorderez pas volontiers, combien il est effeminé, puis qu'il ne peut sortir comme de la circonférence de son corps, & que des chiffons & de la bagatelle, qui en font tout l'ornement, fassent aussi toute son occupation? Cela même ne montre t'il pas, que l'esprit d'une femme, qui s'amuse de ce soin, n'a rien

qui la puisse élever à quelque chose de noble, ne s'étant point vû, qu'un bon esprit s'abaisse à ce qui est infiniment au-dessous de luy ?

Je ne sçay, Madame, si après cela vous voudrez avouer, que vous avez l'esprit petit & tres-borné ; car ce seroit vous prendre par l'endroit le plus delicat ; & si vous n'en voulez pas demeurer d'accord, comme je n'ay point de peine à me le persuader, il faut donc que votre corps ne fasse plus tant votre idole, & votre amour.

Mais enfin, pensez-vous bien en verité ce que vous faites, quand vous l'aimez ?

Vous aimez (souffrez, je vous prie, que je vous le dise avec tout le respect) une masse de chair, qui nous est commune avec les bêtes, oubliant votre ame, qui est la plus noble partie de vous-même.

Si l'amour passe dans la nature de ce qui fait l'objet de sa passion, quel est votre amour, puis qu'il se termine ainsi à un objet si bas, & que vous-même ne devant point avoir de plus grand soin, que celui de cultiver votre ame, vous le luy dérobez, pour le donner à un corps, qui n'est que terre & que boue ? Sans doute vous ne pensez pas, & jusqu'où vous dégénerez par un abaissement, qui n'est pas moins aveugle, qu'il est ravalé : Car que toute votre cœur, tout votre esprit, tout votre soin soit appliqué, plus qu'à chose du monde, à chérir, à caresser, à flatter un poignée de pourriture, cela assurement, selon tout le bon sens, comme selon les pures maximes de la vertu, n'est pas tolerable.

Et pour montrer encore mieux la vérité de cette bassesse, il faut que je vous fasse entrer dès maintenant dans le tombeau, où vous ne pouvez pas dispenser votre corps d'entrer quelque jour,

Qu'y verrez-vous autre chose, (ne vous rebutez pas, si je vous parle avec des termes propres, & véritables) qu'y verrez-vous, dis-je, sinon une charongne pourrie, pleine de vers, qu'elle engendre, & qui la mangent, & plus infectée, que celle des bêtes, parce qu'il a été cultivée, & nourrie plus délicatement? C'est ce que sera un jout votre corps; regardez-le bien, par une veüe anticipée, dans cet état, qui l'attend, & dont vous ne pouvez le défendre: Considérez-le encore une fois, contemplez-le, & le sentez, tout n'y est-il pas horrible à votre esprit, & a vos sens, où tout l'objet n'est qu'horreur? C'est là pourtant, Madame, ce que vous aimez si éperdument; voilà ce que vous idolâtrez avec tant de sensualité.

Mais à votre avis, que faites-vous en usant ainsi? Vous préparez une viande plus délicate à des vers; vous engraissez la victime, qu'ils doivent devorer; & vous ne faites, que travailler à leur donner une matière de pourriture, plus féconde: C'est ainsi, pauvre aveugle, qu'en flattant, & en caressant votre chair, vous êtes comme à gage, pour laisser dequoy grossir davantage une fourmilier de vers, sans en retirer autre chose, que pourriture, que puanteur, & qu'horreur; c'est là toute la récompense, que vous en aurez, & c'est là, où enfin se termineront les soins, & l'amour, que vous avez pour votre corps.

Mais pourquoy vous reduire au tombeau, afin de vous obliger à rebattre de l'amour, que vous avez pour celuy, qui sans aller si loin, vous oblige presentement à ne le pas aimer? ...

N'est-ce pas, que les ornemens, & la mollesse, que vous y apportez en bien des choses, sont autant, pour en corriger les disgraces, que pour faire voir vôtre vanité? Car ces poudres, ce fard, ce vermillion, ces mouches, ces habits bourez, ces chauffers aussi hautes, que superbes, tout cela n'est-il pas, pour adoucir, pour cacher, & pour réformer les défauts, où d'une taille desavantageuse, où de quelque partie difforme du corps, où d'un mauvais temperament, où d'un visage sans aucune grace naturelle? Je vous demande, s'il y a là dequoy aimer? Mais allant plus avant avec l'âge, je ne m'en raporte qu'à vos yeux, pour vous regarder vous-même dans un miroir, & pour me dire, s'il n'y a pas même dequoy avoir un grand dégoût de vôtre corps?

N'est-ce pas ainsi, que malgré tous vos soins, vous êtes contrainte d'en sentir la corruption, avant qu'il soit condamné au tombeau? Et qu'après cela, Madame, vous ne soyez pas obligée, de ne plus l'aimer avec tant de déreglement! Je ne sçay pas ce que vous en concluez, mais vous voyez bien ce que la seule raison vous oblige de conclure.

Et si non-obstant tout ce que je vous ay dit jusqu'icy, vous vous défendez encore, & vous refusez de confesser, que vôtre corps est indigne des soins, & des tendresses, que vous avez pour luy; Si vous prétendez, que les parfums,

les parures, & les ajustemens, en corrigent facilement toutes les disgrâces, & n'y font découvrir que de la beauté; je vous dis enfin, qu'au lit de la mort, sans pouvoir alors rien alléguer en votre faveur, vous sentirez toute vivante, l'infection, & l'horreur de ce corps, qui présentement fait tout le sujet de votre soin & de votre amour.

Alors, Madame, alors vous serez obligée de supporter tout ce qui sortira de mauvaise odeur de ce cadavre animé, que tous vos parfums ne pourront corriger, cette odeur prenant sa source du fond d'une substance pourrie, & infectée: Vous serez obligée de voir un squelette affreux, avec regret, & avec horreur, pour un corps que vous ne regardez présentement, qu'avec les dernières complaisances: Et c'est ainsi que le plus grand sujet de vos soins, & de votre amour, ne deviendra celui de vos aversions; que Dieu vous punira par ce que vous aimez si passionnement; & que celui qui est présentement l'objet de vos plus chères délices, deviendra alors l'instrument de votre supplice; Dieu ne se servant que de votre corps, pour châtier votre corps, qui sera insupportable à luy-même, autant qu'il est maintenant emportée de l'amour aveugle de tout ce qui le peut satisfaire.

Il me semble, Madame, qu'après tout ce discours, vous devez être un peu convaincue, que vous n'avez pas trop sujet d'aimer votre corps, & que vous devez enfin retirer votre cœur d'un amour si bas, pour luy donner un objet plus élevé, qui soit digne de sa noblesse, & proportionné à sa délicatesse.



ENTRETIEN III.

Sur l'amour déreglé de son visage.

SI les raisons que j'ay produites dans l'Entretien précédent, ont fait voir combien l'amour que les Dames ont pour leur corps est blâmable; en voicy maintenant de nouvelles, & de plus fortes, pour montrer combien celuy qu'elles ont pour leur visage merite aussi plus de blâme.

Il y a des Dames, à le prendre de ce qui paroît, qui ont, ce me semble, sujet de l'aimer, ayant reçu de la nature quelque chose qui les relève, & les fait garder par-dessus les autres; il y en a aussi, à qui la nature n'a pas été bien favorable, & qui pour cela peuvent être fort mal satisfaites d'elles-mêmes, & celles-cy auroient meilleure grace de vivre plus retirées, que de se tant produire comme elles font.

C'est ainsi que toutes les Dames sembleroient n'avoir point de part à ce discours, puis que les dernières ne sont gueres coupables du blâme que l'on donne à l'amour déreglé de sa beauté.

Mais comme il n'y en a presque point qui veuillent avouër, que leur visage n'a rien qui les puisse faire considérer, & qu'il y en a aussi peu qui ne veuillent recompenser par l'artifice, ce qui leur manque du côté de la nature, laquelle ne leur a pas été avantageuse, je pense

que ce que j'ay à dire, ne conviendra point mal universellement à toutes les Dames.

C'est pourquoy, Madame, de quelque côté que vous soyez, vous aurez toujours bonne part à ces discours, & vous souffrirez, s'il vous plaît, qu'en ostant le masque, je vous fasse voir que vous aimez, ce qui n'est pas aimable comme vous vous le persuadez.

Vous aimez donc votre visage; voyons, je vous prie, s'il a tant dequoy l'aimer: Je souffre bien que vous le disiez, & sur ce que vous en pouvez dire, je ne vous contrediray pas brusquement; mais je vous prie aussi pour moy quelque difference, & de ne pas rejeter tout-à-fait les raisons que je vous opposeray, sans vous être auparavant donné le loisir de les peser avec attention.

Ce n'est pas mon dessein, de vous porter à avoir de la haine pour votre visage, comme pour votre corps; car le corps peut & doit même souvent être mal-traité, & le visage est une partie de nous-même, que le respect ne permet jamais de toucher avec aucune rigueur; mais je veux vous dire, que vous ne devez point avoir pour luy des soins si delicats, une complaisance si vaine, & un amour si déreglé.

Je sçai bien, que votre beauté, Madame, si vous en avez, est un rayon de la Divinité, & quelque ombre foible de la premiere des beautez; c'est sur ce visage, où visiblement Dieu se fait voir plus qu'en chose du monde, & sur lequel, si la corruption du peché n'en avoit rien gâté, & s'il eût conservé l'air de la premiere innocence, il nous seroit aussi permis de contempler

innocemment les charmes & les beautez, sont en Dieu, lequel en a fait un si doux écollement sur tout l'éclat du visage.

Sans parler donc des loüanges injustes, qui luy donnent des esprits profanes & passionnez, je confesse que du côté qu'il est un petit rayon de la premiere beauté, il merite de justes éloges; mais je dis aussi qu'à le considerer, comme il est animé par un principe interieur, qui n'est que corruption, & que peché, & qui luy donne tous les mouvemens, vous en devez retirer votre tre cœur, & le regarder comme la partie la plus dangereuse de vous-même.

Car cette beauté du visage, n'est-elle pas la source de la plûpart des crimes qui se commettent?

C'est elle qui inspire le poison dans les cœurs qui corrompt les ames les plus innocentes, & qui abbat les esprits les plus forts: Il n'y a gueres de grandes châtes, que la beauté n'ait causées, & nous pourrions compter quantité de personnages fameux en sainteté, à qui elle a été un écueil des naufrages les plus funestes.

La beauté allume le feu de tous côtez, & il n'y a que la mortification contiuelle & l'union avec Dieu, qui puisse faire qu'on échape ses flammes: Les yeux en sont souillez par les regards; le cœur en conçoit des ardeurs infernales: l'esprit en forme des desseins d'iniquité; la memoire en conserve les images les plus infames: L'imagination repasse sensuellement sur tous ses charmes; toute l'ame en reçoit une impression, qui s'envelissant dans la chair, la rend aussi toute charnelle: C'est ainsi que tous

Être de l'homme en est généralement corrompu.

Et avec cela, les jalousies, les haines, le sang & les meurtres, l'oubly de Dieu, & de la pieté, les dépenses excessives, la ruine des plus grandes maisons, les scandales publics, ne sont-ce pas les fruits, & les effets que nous voyons souvent naître d'une beauté idolâtrée ?

N'est-il pas donc véritable, qu'elle est une arme empoisonnée, & que le visage d'une femme fait d'ordinaire luy seul plus de mal, & plus de ravage dans les ames, que tous les autres incitemens du peché ? L'aimer donc, & le cultiver par tant de soins curieux, n'est ce pas luy donner plus de charmes, pour engager les ames dans le crime ? N'est-ce pas entretenir l'embarasement, par le soufle, que l'on y donne ? N'est-ce pas se faire coupable de tous les desordres qui en arrivent, par l'entretien de ce qui est la cause ?

Cette beauté n'est pas seulement un écueil à tant d'hommes qui y font le naufrage de leur ame, comme je viens de vous dire ; mais elle est encore aux Dames, qui tirent leur perte de cette même beauté, laquelle les distingue des autres.

Car combien y en a-t'il qui ne se damnent, qu'à cause qu'elles sont belles, & qui eussent fait leur salut facilement, si elles n'avoient eu rien de particulier qui les eût rendu agreables ? Cette beauté les fait idolâtres de leur visage ; elles aiment à être vûës & admirées ; Elles font vanité d'avoir ce qu'elles osent appeller des adorateurs ; Elles se plaisent à inspirer de la passion,

& à donner de la tentation, quoy que d'ordinaire elles ne veulent pas le crime? Celuy-là est le mieux venu, & à le plus d'esprit, qui sçait les flatter plus delicatement; Leur plaisir est par la force de leurs charmes étudiez de pousser au bord du precipice, & leur gloire d'y voir les autres sans y tomber.

Voilà comme tous ces desordres de leur beauté retournent sur elles, comme cette grace de leur visage est la cause de leur perte, & comme telle Dame ne sera un jour dans les Enfers, que parce qu'elle a mal usé d'une beauté que Dieu luy avoit donnée, que pour faire aimer & admirer l'Autheur d'un si bel ouvrage.

Beauté funeste, & mal-heureuse, que l'on peut dire être à plusieurs Dames le caractère de leur reprobation! Et heureuses celles à qui la nature n'a rien donné d'exquis en ce point, cachant & mettant comme à couvert leur salut, sous le voile, & sous l'obscurité d'un visage qui n'a rien de particulier, pour s'attirer les yeux!

Mais pour mieux comprendre l'amour extraordinairement degreulé, que les femmes ont pour leur visage, je demande où il s'en voit qui étant douées d'une beauté rare, en fassent volontiers un sacrifice à Dieu, ou n'en affectant pas tous les ornemens, ou ne se produisant pas dans les compagnies, ou negligéant à dessein ce qui sembleroit être nécessaire à la bonne grace & à la bien-seance?

Ce seroit un grand miracle dans une Dame, qui auroit de la beauté, de ne pas vouloir passer pour en avoir, & de l'éteindre autant qu'il luy

seroit possible, pour ne la laisser voir qu'à Dieu seul, qui l'a faite, & pour ne paroître belle uniquement qu'à ces yeux divins.

Il n'est gueres de choses, que les gens de bien ne sacrifient à Dieu par une pieté vraiment Chrétienne, les austeritez même ne seront pas épargnées, & l'on ne refusera pas d'être pour cela ennemy de son corps; mais l'on ne peut attaquer ce visage, cette belle partie de soy-même, en voilant toutes ses graces, pour en réserver l'éclat aux regards seuls de celuy qui es y a tracées: C'est plutôt au monde que ce sacrifice est réservé, car c'est à luy que se donne d'ordinaire le plus beau & le meilleur, pendant que Dieu n'a que ce qui ne peut pas être fort agreable au monde: Dieu en verité a bien de la bonté, de recevoir eucore si volontiers le rebut du monde.

L'injustice de cette donation se voit tous les jours, dans le sacrifice que les meres font de leurs filles à la Religion.

Car s'il y en a quelqu'une qui soit disgraciée, ou qui n'ait pas tous les avantages de la nature, c'est justement celle-là qu'on immole au Cloître; L'on en grossit souvent la dote, afin d'en faciliter l'entrée; & l'on couronne ainsi la victime, afin qu'elle en soit mieux égorgée: Mais pour celle que l'on dit vainement être la belle dans la maison, ô que c'est pour Dieu une portion trop precieuse! C'est comme le fin morceau qu'on reserve pour le monde, disant qu'il seroit trop à plaindre qu'une si belle chose fût pour le Monastere & pour le voile.

Et si cette fille y a quelque attrait de voca-

tion , qu'elle tempête ne fait-on pas pour en empêcher l'effet ? Et à qu'elles dures épreuves ne veut-on pas qu'elle soit mise , pour en connoître la vérité ? Tandis que la vocation de cette sœur , qui n'est pas la précieuse du logis , est toujours trop bonne , qu'il n'y a que paix & approbation pour son dessein , & qu'on luy fait plutôt un pont d'or , afin que son entrée ne souffre point d'empêchement.

C'est ainsi que tres-souvent les meres font elles-mêmes la vocation de leurs filles , usurpant les droits de Dieu , qu'elles partagent avec une si haute injustice , en luy donnant le plus mal fait , & le plus foible du troupeau , & en sacrifiant le plus beau au monde , à qui l'on n'est marri , que de ne pas faire encore un present plus accompli.

Ce trait vous montre l'estime déréglée que les femmes ont pour la beauté , puis qu'elles jugent que ce seroit luy faire un outrage de la sacrifier à Dieu , qui seul en peut meriter le sacrifice.

Mais quelque beau que soit le visage , y a-t'il rien néanmoins , qu'une Dame ne fasse encore , pour en relever davantage la beauté ? Tout de bon , le soins particuliers , qu'on y apporte , sont bien étranges , & l'esprit ne pourroit pas seulement se les figurer , si les yeux mêmes n'en étoient les témoins.

Car qu'y a-t'il d'imaginable , que ne fasse une Dame , pour y réussir ? Y a-t'il de tour , qu'elle ne donne , & ne redonne à ses cheveux , s'en gênant aussi-bien la nuit , que le jour , afin qu'ils prennent la forme la plus agreable ? Combien de

de situations différentes donne-t'elle à ses mouches, pour trouver le point de veuë, & la place, où elles fassent mieux leur effet? N'emprunte-t'elle pas, par une extrême mollesse, le vit du vermillon, qu'un sang pur & subtil ne luy donne pas, voulant par ce feu étranger, ou corriger sa paleur desagréable, ou faire croire, qu'elle a, ce que la nature luy a refusé? La couleur de ses cheveux n'est pas assez belle, si elle ne reçoit quelque nouvel agrément, de la poudre, n'on y met, autant néanmoins pour en ôter l'odeur naturelle, ou la couleur desagréable, que pour y ajoûter une nouvelle grace. Mais quelle étude n'apporte-t'elle pas, pour se conserver le tein? Ne se ménage-t'elle pas, pour conserver le tein? Ne se ménage-t'elle pas pour ne prendre jamais, que l'air le plus doux, & le plus temperé? N'use-t'elle pas toujours de masque, quelle n'ôte, que pour montrer, ce que sa vanité est bien-aisé que l'on voye? Enfin de combien de choses une Dame ne s'embarasse-t'elle pas la tête, pour tromper les yeux, & la veuë d'une beauté artificielle?

Ces soins extrêmes, si empressez, & si industrieux, ne montrent-ils pas la passion, dont les Dames sont animées, pour conserver ce qu'elles ont de beauté, & pour y ajoûter celle qu'elles n'ont pas? Mais aussi n'est-ce pas le sujet d'un surcil, & cruel reproche à leur conscience, à qui elles sont infiniment moins appliquées, & dont la beauté leur est fort indifférente devant Dieu, comparée à celle de leur visage devant les hommes? Et elles ne voyent pas cependant, enyvelées de cette passion, que souvent elles cachent

une ame d'une horrible difformité, sous la beauté trompeuse, & éclatante de leur visage.

Leur passion, qui dans ce point tient également de la foiblesse, & de l'idolatrie, combien d'heures ne les oblige-t'elle pas à donner tous les jours, pour se contempler dans un miroir?

Car n'est-ce pas s'idolâtrer soy-même de se faire si long-tems, par une vaine, & basse complaisance, l'objet de ses propres yeux, & de sa contemplation, & comme sortir hors de soy, pour se voir, s'aimer, & s'admirer dans l'image superficielle d'une glace? N'est-ce pas aussi une grande foiblesse d'esprit, de se satisfaire, par tant de retours, & par tant de regards, sur le mensonge d'un miroir, qu'un tour de tête, & de corps, qu'un souffle, & une halénée, qu'un rideau tiré, efface, & détruit encore en un moment!

Il s'en faut bien, Madame, & il s'en faut plus de la moitié, que vous donniez du tems approchant de cela, pour voir, & pour sonder votre cœur; pour en découvrir tous les mauvais traits, & pour luy donner toutes les formes, qui le peuvent rendre agreable aux yeux de Dieu.

Et cependant, disons encore, que vous ne trouvez pas souvent dans ce visage contemplé, tout ce que vous y cherchez; que vous vous en chagrinez; que vous donnez cent tours de mains à tous ses ornemens; que cent fois vous défaites & refaites une même chose, que vous disputez contre vous-même; que vous approuvez & désapprouvez vos agencemens; que vous vous étudiez à prendre toutes les postures, qui sem-

blent avoir la meilleure grace ; que vous n'étudiez pas moins tous vos regards , & tous les tours de visage ; & que souvent , après plusieurs heures , vous n'êtes pas fort fatiguée de votre visage , non plus que de votre travail.

C'est la , Madame , ce que vous remportez du grand tems , que vous avez mis à contempler un phantôme : Voilà , comme pour vous tourmenter des heures entières , le fruit que vous en tirez , est le supplice de votre esprit , qui n'est jamais gueres content sur ce sujet : Et c'est ainsi , que vous ne pouvez avoir par vos industries , ce qui vous a été refusé de la nature ; que vous avez étrangement de la peine à conserver la beauté , que vous en avez reçue , & que pour l'ordinaire vous n'êtes jamais parfaitement contente de celle que vous avez , ou parce qu'il y manque toujours quelque agreable trait que vous ne pouvez ajouter , ou parce que vous y découvrez au moins quelque legere disgrâce que vous ne pouvez réformer.

Je vous en ay , ce me semble , assez dit , pour vous obliger à ne plus aimer si déreglement votre visage , & votre beauté ; mais pour vous y obliger toujours davantage , permettez-moy de vous dire encore quelque chose de particulier , qui vous en mette de plus près la verité devant les yeux.

Considérez , je vous prie , les soins peu séans , que se donne une Dame , qui a déjà de beaucoup passé le bel âge , pour rapeller la jeunesse de son visage.

Elle farde une peau que les années ont déjà desséchée , afin de luy donner une nouvelle

fraîcheur ; elle prend le matin des bouillons, & là-dessus le repos, afin d'entretenir les restes d'un tein déjà tout flétri, & effacé : Elle se sert de tours de cheveux, pour donner de l'agrément, à ce qui n'est pas capable d'en recevoir : Elle ne laisse pas quelquefois d'user d'industrie, pour relever la couleur éteinte de son visage : Elle se sert même de dents artificielles, afin que sa bouche n'offense pas les yeux quand elle parle.

A vôtre avis, ne sont-ce pas là des soins, & n'est-ce pas là une passion, l'oseray-je dire ? qui tourment une Dame en ridicule ? Car que fait-elle, sinon de témoigner par là son regret de n'être plus ce qu'elle a été, & de courir après ce qui luy est impossible d'attraper ? Mais elle a beau faire, car malgré tous les tourmens qu'elle se donne, & son teint flétrit, & la peau de son visage se retire, & la chair en est comme toute sucée, & les dents luy tombent une à une, & ses cheveux grisonnent.

C'est là où se reduisent tous les soins de cette beauté imaginaire, qui n'a fait que passer, & dont elle n'a plus que l'ombre, qu'elle tâche de faire encore voir, comme une vérité : Elle ne fait que montrer par une étude si peu judicieuse & tellement hors de saison, le déplaisir qu'elle a, de ne pouvoir plus se conter parmi les jeunes personnes, qu'elle s'efforce de contrefaire autant qu'elle peut : Et pour en bien parler, en voulant tenir quelque chose de ses premiers agrémens sous tous ces ornemens empruntez, elle ne fait que mieux découvrir aux yeux qui la regardent, disons le mot, un cer-

tain masque de visage , par le peu de rapport , & le grand éloignement de ce qu'elle est , avec ce qu'elle ajoute vainement.

Vous , Madame , qui n'en êtes pas encore là , voulez-vous en faire autant ? Ou si vous concevez le dessein d'être plus sage quand vous serez âgée , pourquoy ne commencerez-vous pas à l'être maintenant , ne vous amufant point à entretenir une beauté que les ans vous raviront , & dont la difformité sera proportionnée à l'éclat passé ? Montrez , je vous prie , un peu plus de bon sens , & ne regardez pas tant la fleur de cette beauté dans sa fraîcheur , qui ne sera bien-tôt plus que dans sa flettrissure , que vous serez obligée de voir long-tems avec regret.

Que l'exemple de ces Dames , qui en faisant les jeunes , ne font pas moins la fable du monde , vous donne plus de circonspection & plus de conduite , pour ne pas vous exposer comme elles à la censure du monde : Car outre cela , elles sont encore quelquesfois tellement égarées d'esprit & infatuées de ce qu'elles n'ont pas & de ce qu'elles pensent avoir , qu'elles se croient capable avec un visage mensonger , ridé , & desseché , de donner encore dans les yeux ; jugez de cet égarement qui apprête bien à rire à tous ceux qui les voyent ; mais vous ferez plus sagement , Madame , si de bonne heure vous retirez vôtres cœur des grands soins d'une beauté qui a de si fâcheuse suites.

Et puis faites maintenant quelque retour sur vous-même , & voyez si ce que Dieu vous a donné de beauté , n'a pas déjà perdu un peu de son éclat : Vous n'êtes plus si jeune , l'âge com-

mence à vous venir, ces belles années s'envolent, & avec elles ce qui'il y avoit de plus beau sur vôtre visage, dont la delicateffe est déjà, non-obstant tous vos soins, quelque peu effacée.

O ! Madame, que cela donc vous oblige de refuser vôtre cœur, & vos soins, à ce que vous quitte, & que vous ne pouvez arrêter ! Vous avez été plus jeune, & l'on vous a admirée ; depuis que vous êtes avancée un peu en âge, l'admiration a commencé de n'être plus ; & approchant de la vieillesse, vous n'aurez plus que des restes, qui ne seront aussi plus capables que de vous attirer du mépris.

Voyant donc ainsi vous-même de vos propres yeux, & par vôtre propre experience, ce que c'est que cette ombre de beauté que la nature vous à pû donner, pourrez-vous davantage l'aimer avec tant de vanité, & en faire vôtre idole ? Car enfin vous n'êtes plus ce que vous avez été, & le tems viendra que vous ne ferez encore plus ce que vous êtes ; voilà comme ce que vous aimez, ne fait, en fuyant tous les jours, que passer en des nouvelles disgraces, & que vôtre beauté semble vous obliger elle-même, à n'avoir pour elle que du dégoût, & du mépris.

Mais au fond, Madame, examinons ce que vous appelez beauté, après vous avoir accordé, que c'est quelque chose, & que vous l'avez même la plus rare ; confessez-le ingenuëment, avez-vous jamais bien pensé à toutes les miseres de vôtre visage ? Il est honteux seulement de le dire, puisque toutes les parties qui en font la grace, sont autant de sources d'impuretez.

N'est-ce pas des yeux, quelque brillans, & quelque beaux qu'ils soient, que coule souvent une humeur peu agreable, & qu'il faut pour cela purifier le matiu, afin d'empêcher l'averfion qu'on en pourroit avoir? La bouche, quoy que vous difiez fort vainement qu'elle fait le fiege des graces, ne fait-elle pas auffi le passage de ce que la poitrine & l'estomac ne peuvent fupporter? Vous fçavez que le nez, qui fait l'honneur du visage, est une source de ce qui ne se doit pas même dire, & que la veuë non plus ne peut souffrir: Les perles & les diamans dont on enrichit les oreilles, font-ils qu'elles ne renferment ce qu'on a seulement peine à proferer, & qu'elles en soient plus pures par le brillant de ces pierreries? Tout ce beau teint empêche-t'il que des fueurs tres-defagreables ne s'y voyent? Et derechef cette bouche, non-obftant tous les foins qu'on apporte pour l'entretenir, n'exhale-t'elle pas tres-souvent, ce qui offense & blesse l'odorat?

Voilà, Madame, comme Dieu a voulu mettre la honte jufques fur vôtre visage, & que ce que vous y avez de plus beau, portât en même tems fon humiliation, afin de vous obliger à ne pas tant aimer une chose qui n'a pas moins de fujets d'averfion que d'amour.

Et avec cela, contre les desseins de Dieu, qui par ce temperament a voulu faire que vôtre beauté ne fût pas vôtre idole, vous ne laissez pourtant pas d'oublier tout ce qu'en verité elle a d'humiliant, pour vous attacher à ce qu'elle peut avoir d'agreable, que l'on peut dire presque ne l'être pas, parce qu'il s'efface & s'en va tous les jours.

Et pour vous faire encore plus de honte, en vous montrant ce que c'est que ce phantôme de vôtre beauté, je n'ay qu'à vous renvoyer vous-même à vous-même, quand vous vous mettez au lit, ou quand vous vous levez.

Qu'est-ce alors en verité, que vôtre visage, lors qu'il est dépoüillé de tout ce qui le fait regarder, souffrez que je le dise, sinon je ne sçay quoy de visage perdu dans une poignée de linges qui s'envelopent? Vous ne voudriez pas qu'on vous vist ainsi, vous le sçavez, & vous-même vous avez peine de vous y supporter : Ce sont, le diray-je? comme deux visages, que vôtre visage décoiffé & dépoüillé, & vôtre visage relevé de tous ses ornemens ; tant il est vray qu'étant dépoüillé de ces mêmes ornemens, qui ne vous appartiennent pas, il donne plutôt du dégoût que de l'attrait ; & par là il vous fait voir, que vous seriez bien en peine de vous, Madame, si toute l'invention des graces & des ajustemens ne venoit à vôtre secours, & qu'ainsi vôtre beauté ne doit tout ce qu'elle paroît, qu'à cette vaine parure, dont vôtre tête reçoit au reste plus d'embarras, que d'agrément.

Si étant trop persuadée de cette verité, vôtre amour aveugle ne laisse pas encore de vous tenir attachée, à ce que vous devriez commencer de ne plus aimer ; je pense qu'enfin vous pourrez sortir de vôtre aveuglement, si vous jettez les yeux avec beaucoup d'attention sur le visage, mort ou mourant d'une Dame, comme vous. Regardez donc en elle, ce que vos propres yeux ne vous permettent pas de regarder en vous-même.

Répondez-moy : Où est tout le vif éclat de ce visage ? où sont toutes les graces qui y estoient répandues ? où le feu de ces yeux , & toutes les autres douceurs , qui attiroient tant de regards ? Qu'y voyez-vous , sinon une generale difformité des yeux affreux , une bouche & des dents à faire horreur , des jouës enfoncées , des cheveux sans ordre , & une laideur par tout à faire peur ?

Dites moy , si cét objet vous paroît aimable ? Si vous ne le pouvez donc aimer dans autrui , comment le pourrez-vous aimer en vous ? Car c'est là , Madame , ce que vous ferez un jour ; Voilà vôtres tableau , voilà comme une copie anticipée de vous-même , & vôtres visage au lit de la mort sera aussi affreux aux yeux de tout le monde , que l'est à vos yeux celui de cette Dame , dont vous contemplez l'horrible spectacle.

Que luy sert d'avoir idolâtré sa beauté ? Que vous servira-t'il d'avoir fait comme elle ? Elle s'en est infatuée , l'aveugle & la déplorable ! Commencez donc à vous faire sage sur son exemple : Elle a prévenu ce que vous voyez maintenant , sans cesser pour cela d'aimer vainement , ce qui se devoit terminer à une horrible laideur ; ô ! que vôtres prévoyance soit plus avisée , pour arrêter le cours d'un fol amour , qui est tellement trompé dans ce qu'il aime , & qui en est si mal recompensé.

Enfin vous mettant le soir au lit , mettez-vous souvent en esprit dans ce dernier moment ; & vous regardant le Crucifix à la main , avec un visage tirant à la mort , la bouche ouverte qui pousse les derniers sôûpirs , des yeux éteins &

une couleur de cadavre, qui ne demande plus que le tombeau, voyez s'il y a de sujet d'aimer si déreglement une beauté, qui n'étant accompagnée que de mensonge, n'est suivie aussi que d'horreur?



ENTRETIEN III.

Sur le luxe des habits.

S'il y a dans le monde un mal universel à l'égard des femmes, l'on peut dire, que le luxe des habits est celui, qui a beaucoup plus d'étendue que tous les autres; Car parmi les déreglemens où elles sont sujettes, la distinction des états, & la différence des inclinations donne des bornes au mal, pour faire que toutes ne soyent pas engagées dans les mêmes desordres.

Toutes ne sont pas des joüeuses; toutes ne vont pas à la Comédie; toutes n'ont pas de grands mouvemens pour les delices & les plaisirs de la vie; cela se voit; Mais il se voit aussi, que toutes généralement aiment l'éclat des habits; que celles qu'on appelle devotes, sont à leur maniere, aussi-bien que les mondaines, dans le même déreglement; & que celles qui sont d'une condition fort mediocre, ne se distinguent presque plus d'avec celles, qui sont de qualité: Voilà le torrent, dont toutes les femmes sont emportées: & où encore se jettant elles-mêmes volontiers, elle sont toutes ensemble un naufrage universel.

C'est donc l'universalité de ce mal , qui en rend le remede bien plus difficile , soit qu'un mal si étendu ne reçoive pas si-tôt sa guerison , soit que la malignité en soit plus profonde & plus inveterée , soit que d'ôter aux femmes ce luxe , ce seroit faire , que souvent elles n'ayent presque rien , qui merite qu'elles soient regardées : Mais quelque difficile que soit la guerison de ce grand mal ; je ne laisseray pas, Madame, de vous en représenter tous les desordres; ce sera à vous de voir après, si vous serez capable de les aimer.

Je puis assez bien commencer par l'immodestie, par la vanité, & par le faste des habits.

Leur immodestie ne blesse-t'elle pas tout-à-fait la pudeur par des manteaux si bas & si échancrez , qu'ils découvrent des nuditez , à faire baisser tous les yeux qui sont chastes ; par des manches tellement courtes , que les bras en sont nuds avec beaucoup de méseance ; par des corps faits d'une telle façon , que la taille en a quelque chose , qui assurément n'est pas dans toute la modestie ?

La vanité des habits n'est pas moins grande la variété de tant de choses ; dont on les relève, afin de donner dans les yeux ; car que de rubans, que d'ailliance de couleurs , que de changemens, que de negligence étudiée n'y apportent-on pas ? que d'agencemens , que l'on tourne en cent façons ? que de manieres différentes à une même chose , afin qu'elle paroisse toujours nouvelle ? Il se peut dire , que tout l'esprit n'est pas moins appliqué pour l'emporter dans l'air galand , & dans l'air agreable , que dans le luxe , où personne ne veut ceder.

Où ne va pas encore le faste des mêmes habits? Car l'on ne regarde plus à ce qu'on y met, pourveu qu'on ait dequoy y fournir; La matiere est toute la plus précieuse, que l'on peut avoir; L'on y apporte autant que l'on peut, l'air grand & magnifique; Une Dame affecte la majesté d'une Reine par ces longues queuës, que les unes font porter avec profanation, jusques dans les lieux saints, & que les autres laissent traîner, & balier le pavé d'une Eglise, ou d'une Sale; Et pour ces dernieres, elles montrent par là une bassesse fort indecente; lors que des habits précieux servent à nettoyer, & à ôter la pouffiere d'un pavé, faisant outre cela voir encore la petitesse de leur qualité, qui ne souffre pas, qu'en aucun lieu on leur porte la queuë, quoy qu'elles s'efforcent de contrefaire les grandes Dames, à leur confusion.

Mais plus en particulier ne m'avoüerez-vous pas, que cette passion de luxe d'une Dame monte souvent à un tel excès, qu'il n'y a rien, où elle ne veüille éclatter?

Car cette passion se voit dans les points, à qui les nations & les peuples differens donnent leurs noms, tâchant de l'emporter par le prix, & par la delicatesse du travail, le seul point d'une Dame montant quelquefois à des sommes, dont la misere d'une famille pourroit être relevée.

Elle se voit dans les broderies, dont les jupes sont toutes couvertes, & qui sont riches, & ont tous les jours tant de nouvelles façons, qu'il semble qu'on n'ait point d'autre desseïn, que de se faire regarder & admirer.

Elle se voit dans toutes les nouvelles étoffes,

qui changent souvent, plus que tous les ans, qui sont les plus belles, quand elles sont les plus bizarres, qui de tous côtez épuisent l'industrie des plus habiles ouvriers, & dont Madame affecte tellement la nouveauté, qu'elle se fait une gloire toute particulière, de paroître la première avec cette nouvelle vanité?

Elle se voit dans les nouvelles modes d'habits, où la bizarrerie fait la loy, où l'agrément n'est qu'un caprice, & où le ridicule est souvent le plus estimé:

Enfin cette passion se voit dans la chaussure, où l'on peut dire, que la broderie avec les pierres est humiliée jusqu'aux pieds, relevant ainsi la plus basse, & la dernière partie du corps, de la maniere, qu'on peut la rendre la plus éclatante, & la plus riche; car il est tout-à-fait étrange, qu'une chose, qu'on n'ose presque montrer, soit néanmoins ornée avec une vanité intolérable.

Vous voyez donc, comme il n'est rien, où la passion du luxe des habits ne se découvre dans tout l'excès

N'est-ce pas là, Madame, ce qui fait aussi le premier de vos soins? Avez-vous aucune occupation, qui vous soit à cœur, comme celles-là? Toutes les autres ne luy cedent-elles pas?

Car combien de tems donnez-vous les matins à vous ajuster? N'avez vous pas une attention continuelle pendant tout le jour, à vous tenir dans cét ajustement, & dans l'air le plus agréable, pour n'avoir rien, qui blesse les yeux? Rien vous occupe-t'il, comme le soin de conserver vos habits, & d'en avoir toujours, & de

nouveaux , & de plus beaux ? Dequoy parle-t'on dans le cercle ? Ne font-ce pas ces babioles, qui font ordinairement la matiere de tous les discours ? N'est-ce pas là , où les yeux sont souvent les plus appliquez , pour examiner , & considerer dans les autres la beauté des habits ? Les épargnes , que l'on fait , ne sont-elles pas , pour la dépense qui y est necessaire ?

Voyez , & regardez vous-même , si en verité il y a quelque chose hors de vous , qui vous touche de si près , & si la possession de ce luxe des habits , n'est pas ce qui fait l'occupation la plus ordinaire de vôtre esprit ? Dites-moy , si un de vos grands soins n'est pas de remplir souvent vos garderobes ? Examinez-vous encore une fois , si la pensée de Dieu , si celle de vôtre salut , & de l'éternité , roule incessamment dans vôtre tête , comme celle de vos habits ?

A vôtre avis , Madame , est-ce là une chose digne d'un esprit Chrétien , de préférer ainsi à la pensée & au soin des choses éternelles , le soin des habits qui doivent plus servir à la tigne , pour en être rongez , qu'au corps , qui en est revêtu ?

Je vous diray bien encore , ce me semble , d'où vient cette passion si outrée , & je suis certain , que vôtre esprit ne m'en defavouëra pas , quoy que vôtre langue n'en soit peut-être pas d'accord.

Confessez-le moy , Madame , ingenuëment , si ce n'est pas la jalousie qui vous pique , & qui vous tourmente l'esprit , pour ne voir pas une telle l'emporter sur vous dans l'ornement des habits ?

Vous dites, ou qu'elle n'est pas de qualité
-dessus de vous, & qu'ainfi vous ne devez
y ceder de ce côté-là, non plus que des au-
es; ou que sa qualité est bien au-dessous de la
vôtre, & que par cette raison vous devez avoir
postérieurement au-dessus d'elle quelque chose
qui vous en distingue; ou que si vous luy êtes
inférieure en condition, vous avez une fortune
de biens, qui vous donnent droit, ou de la
passer en habits, ou de l'égaliser.

Voilà comme la jalousie vous ronge le cœur;
est elle, cette jalousie, qui fait que vous vous
comparez à toutes les Dames, que vous voyez;
que vous les regardez avec un œil censeur &
critique; que vous les examinez jusqu'à un ru-
de; & qui fait même, que vous en pensez moins
à vos habits que vous portez, par le dépit super-
biale, qui vous applique toute hors de vous, sur
celles qui vous blessent & vous ébloüit.

Mais, Madame, pensez aussi vous-même, si
vous ne donnez pas autant sujet de parler, &
de critiquer: Prenez garde, que peut-
être l'on en dit, & l'on en pense pour le moins
autant de vous; que la jalousie des autres ne vous
fait pas moins l'objet de leurs censures; & qu'il
est dit encore, que vos habits ne sont que pour
compenser les défauts d'une nature qui vous
a été fort ingrate: C'est à vous de voir, si elles
ne parlent pas encore de vous avec plus de rai-
son.

Le mal de cette jalousie ne se répand pas seu-
lement sur la langue & sur l'esprit pour en de-
venir la simple cause; il vient encore aux effets,
il n'est point de femme qui piquée de cette pas-

sion jalouse, ne le porte beaucoup au-dessus de son état & de sa qualité.

C'est ce grand desordre qui regne aujourd'huy, & qui, à juger de ce que voyent les yeux, confond toutes les conditions que la naissance & le rang, que les charges & que la profession distinguent assez d'elle-mêmes, & par leur propre caractère; car il n'y a presque point de femme, qui ne veuille paroître extérieurement, ce qu'au fond elle n'est pas, voulant paroître en effet plus qu'elle n'est, les unes cachant sous leurs habits la bassesse de leur naissance, & les autres la relevant par un éclat, autant superbe qu'il est trompeur.

Une femme de néant tâche à se tirer de la bassesse par ses habits, qui font souvent tout son vaillant, & tout le fruit du travail de ses mains: Une petite bourgeoisé veut le porter comme une Dame de qualité, & il n'y a plus que son air, & la grossiereté de son langage, qui découvre ce qu'elle est: Parmy les Dames qui sont assurément d'étages bien differens, il n'y en a point qui par modestie de ses habits veuille confesser qu'elle est du dernier: La simple Dame, & la Demoiselle, la Marquise, & la Duchesse, sont toutes habillées d'une maniere qu'il se peut dire, que toutes sont par leurs habits, ou également élevées, ou également abaissées: Et pour celles qui sont d'un rang plus considerable, dites-moy, le veüillent-elles céder même aux Princesses dans la pompe des habits?

N'est-ce pas ainsi que par une superbe jalousie chacune oublie sa condition, & que par la magnificence & par la mensonge de ses habits,

il arrive souvent que telle s'attire des civilitez, & des honneurs qu'elle ne merite pas.

Mais pour soutenir ce grand air que la condition ou les biens ne peuvent pas supporter, quelle dépense ne faut-il pas faire?

Si une Dame n'est pas bien de qualité, il faut que les sueurs & le travail d'un mari soient employez pour amasser, afin d'habiller la femme & les filles, en sorte qu'elles ne cedent point à celles de leur condition.

Et si sa naissance luy donne un rang particulier, est-il rien qui soit épargné pour avoir les habits les plus beaux & les plus superbes! L'on prend sur tout, pour ne point manquer de ce côté-là: L'on achete à credit du marchand à quelque prix que ce soit: L'on grossit les debtes, que l'on payera quand on pourra, & que d'ordinaire l'on paye très-mal, tandis que Madame est habillée en Reine, qu'elle éclate d'un plumage qui ne luy appartient pas, & que le marchand souffre & crie, lequel n'en est long-tems satisfait que de belles promesses.

Tout manque, & pour les pauvres, & pour le salaire des serviteurs, & rien ne manque pour le luxe des habits: Tout le plus cher ne l'est point trop, s'il est à la mode, & le plus beau: Les nouvelles dépenses sur dépenses ne sont point comptées, pourvu que les habits d'une Dame fassent dire qu'elle ne cède à personne: Et il est enfin difficile de concevoir, ce qu'une femme vaine fait souvent, pour être habillée magnifiquement.

Car que peut-on penser qu'elle doive épargner pour cét effet, puis qu'il arrive trop souvent,

que la bourse venant à manquer, l'excez de cette passion la porte à ne pas même épargner ce que la bien-seance nous oblige de taire? Et il rien après cela, qui puisse mieux faire comprendre jusqu'ou va la furieuse passion d'une Dame, pour entretenir le luxe de ses habits?

Le pourroit-on penser, que des habits pussent coûter si cher, & que ce qu'une femme a de plus précieux au monde, pût être le prix d'une jupe & d'un colet? Cela n'est pourtant que trop vray; car que telle Dame ne paroisse pas habillée comme les autres, & que l'on dise encore que c'est pour n'avoir pas de quoy y satisfaire, c'est ce qu'elle n'est pas capable de souffrir: Elle oublie plutôt son honneur, le sacrifiant à cette malheureuse passion des habits, que de porter la confusion imaginaire de n'être pas superbement vêtue; si bien que ses habits sont quelquefois le fruit de sa passion, & elle pense son deshonneur fort à couvert, pourvu qu'il le soit des étoffes les plus riches, qui n'ont été achetées qu'au prix de toute la pudeur.

Passion mal-heureuse, dont on entretient le feu, aux dépens d'une chose, à laquelle on devroit plutôt tout immoler, & qui montre jusqu'ou est capable d'aller la vanité d'un femme, qui aime le grand luxe des habits!

Mais je veux que les habits d'une Dame ne luy coûtent pas si cher, comme assurement il ne s'en trouve gueres, dont la braverie soit achetée à tel prix.

Je demande néanmoins, où paroît en cela une ombre seulement de la modestie Chrétienne en vérité? Ce Dieu pauvre dans une Crèche,

ce Dieu nû sur la Croix, est-ce celuy que vous adorez? Le pouvez-vous, & l'osez-vous même dire, en retournant sur vous? Répondez, Est-ce là être habillée comme une Chrétienne, qui par état & par profession, aime & adore la modestie & la pauvreté de Jesus-Christ? Dites-moy, si les femmes payennes ont pû montrer plus d'immodestie dans leurs habits? Dites-moy, si vôtre extérieur ne détruit pas la profession que vous faites? Dites encore une fois, si lors même que vous rendez vos hommages au Crucifix, étant habillée avec une vanité si excessive, ce n'est pas insulter au Crucifix même, ou faire une pure cérémonie à l'égard de celuy, dont vous abhorrez l'imitation?

Vous ne vous souvenez pas, Madame, que sur les fonts de Baptême, vous avez reponcé à toutes les pompes du diable, & du monde à la face des Anges, qui ont souscrits à ce renoncement, pour le produire un jour au Jugement de Dieu; Or ce grand luxe de vos habits est une partie de ces pompes, auxquelles vous avez reponcé d'une maniere si sainte & si terrible; N'êtes vous donc pas une parjure, & une prévaricatrice, de faire hardiment ce que vous avez abjuré avec des termes si sacrez? Ces mêmes fonts de Baptême ne conservent-ils pas encore la scedule, que vous avez signée à vôtre condamnation? Et, comme si ce n'estoit pas encore assez, n'est-ce pas vous que l'on voit souvent entrer dans l'Eglise habillée d'une maniere profane, comme pour insulter à la Religion jusques dans le lieu où vous avez fait une abjuration solennelle de toute cette pompe? Ne pour-

roit-on pas encore dire, que vous portez l'air d'une Comedienne, dans la façon, dans la bizarrerie, & dans l'immodestie de vos habits? Et ne vous produisez-vous pas ainsi dans la maison de Dieu, comme sur un theatre, pour y être souvent plus regardée, que celuy que nous adorons sur nos Autels?

Qui jugera de vous par cet extérieur, & dira jamais que vous ayez rien du Christianisme, & qui en voudra juger par les apparences, dira que vous n'avez rien aussi qui vous distingue d'une Payenne.

Il paroît bien que vous n'avez jamais guères pensé à ce que vous faites; car où a-t'on jamais vu, que l'on se soit donné de grands soins pour habiller superbement un criminel, si ce n'est quand la victime autrefois étoit couronnée pour être menée au supplice? Et n'est-ce pas où peut-être vous en êtes?

Car qui peut mieux juger que vous, si vous êtes uné criminelle devant Dieu? vous le sçavez: Tout le monde voit bien, comme vous estes habillée, & que vous portez un grand air, mais c'est vous-meme qui sçavez le secret, & qui ne doutez pas si ce corps n'est point coupable de mille crimes: Votre cœur n'en tire-t'il pas de vous l'aveu & la confusion? qu'en dites-vous? Et vous pourrez après cela apporter tant de soin pour couvrir si magnifiquement un criminel!

Helas! Madame, vous devriez plutôt le couvrir d'un habit de penitence, car vous n'ignorez pas qu'il luy est trop dû, & qu'il devoit gemir sous le sac & la cendre: Faites-vous ju-

rice, & vous direz encore qu'il devoit être plutôt couvert & environné de flammes, pour être puni & purifié de crimes, que vôtre conscience vous reproche qu'il a commis.

Et cependant c'est ce corps que vous ornez en superbe, au lieu de l'habiller en penitent, comme si l'or & la soye, dont vous le couvrez aux yeux des hommes, en pouvoit aussi couvrir les crimes à ceux de Dieu; Et vous ne voyez pas que plus il éclate devant le monde, il en devient devant Dieu beaucoup plus criminel.

Mais sans former icy un jugement des crimes, dont vôtre corps a pû être le sujet, puis que ce jugement est réservé à Dieu seul, qui en connoît avec vous la vérité, & qui vous attend pour en faire un examen sans miséricorde; il est certain que les habits magnifiques entretiennent la molesse & l'impureté.

C'est un sentiment, qu'ont eu tous les Peres de l'Eglise; c'est une experience, qu'on a tous les jours; étant vray, que sous des habits modestes, la chasteté y est d'ordinaire plus à couvert: La cause de ce desordre peut venir, ou de ce que la molesse des habits se communique au corps, n'étant rien, qui le touche de si près, ou de ce que Dieu, par des chûtes secretes, humilie ce même corps, autant qu'on le veut faire paroître, par cette pompe extérieure. L'impureté est donc un des fruits, que les habits magnifiques ont coûtume de produire, & comme une contagion, qui en est presque inséparable: Quand je n'aurois que cela seul, Madame, pour vous porter à une reformation Chrétienne, ne seroit-ce pas beaucoup plus, qu'il n'en

faut à une Dame, qui a quelque amour pour la pureté ?

Si vous avez donc cet amour, voyez, si vous voulez commettre cette belle vertu avec des habits, & si vous aimez mieux en avoir l'ame dépouillée, par la perte de cette même pureté, que non pas votre corps dépouillé de ses beaux habits, qui servent plus à arrêter les yeux, qu'à les purifier : Non, une Dame chaste ne sera jamais capable de ces sentimens ; consultez-vous, si vous l'êtes, & si c'est là votre disposition.

Les yeux impudiques d'Holofernes furent pris aussi-bien par la chaussure de Judith, que par l'éclat de sa beauté, tant les moindres ornemens des femmes sont propres à inspirer l'impudicité.

Judith se para, pour des intentions tout-à-fait saintes, mais ordinairement les Dames en ont elles d'autres, en s'ajustant de plus beaux ornemens, que de prendre les hommes par les yeux & à cause de cela, combien y a-t'il aussi d'Holofernes, dont tous les regards sont empoisonnez, par l'ajustement, & par la beauté des habits d'une Dame ?

C'est aussi pour cela même, que tres-souvent ils parviennent mieux à leurs fins, que ce General d'armée, à qui ses desirs infames coûtèrent la vie, parce qu'il trouva une Judith : Mais, parce que maintenant il n'y a gueres de Judiths, & qu'il y a beaucoup d'Holofernes, il arrive, que, s'ils sont blesez ; par les ajustemens des Dames, autant lascifs, qu'ils sont éclatans, aussi réussissent-ils davantage, pour ne manquer gueres, à remporter leur infame conquête.

Je vous laisse à penser, Madame, si vous avez toujours été une Judith, & si vous avez toujours surmonté vos Holofernes? mais je vous laisse encore à penser, combien vous pourriez compter de victoires dans ces mal-heureux combats, où vous n'avez point eu d'autres armes, que la molesse de vos habits, laquelle après avoir inspiré l'amour, n'a pas aussi moins aidé ensuite à vous faire la proie de ceux, que d'abord vous aviez blesez & vaincus?

Si l'on conçoit assez, que d'être ainsi habillée, est une source d'impureté, il est encore plus facile de concevoir, qu'elle est encore un principe de vaine gloire; car si un Exterieur humilié a coûtume de laisser dans l'ame des dispositions humbles, aussi un Exterieur paré magnifiquement, a coûtume de donner un esprit superbe & orgueilleux.

C'est pour cela, qu'une Dame habillée d'un grand air, se revest aussi d'un esprit de grandeur, la mesure de son élévation chimerique, se prenant de la magnificence de ses habits, comme s'il se faisoit dans l'esprit une impression de la figure, que porte le corps: En sorte que le luxe des habits, après avoir inspiré au corps la corruption, par des impressions impures, en fait encore la communication à l'esprit par les mouvemens d'orgueil, qui luy fait penser, qu'il ne brille, & qu'il n'éclatte pas moins, que ces mêmes habits; Ce qui fait voir l'étrange malignité de ce luxe, a qui ce n'est pas assez de se borner au corps, si la malignité ne passe encore jusqu'à l'esprit, & si toute la personne n'en est corrompue.

C'est par ce même principe, qu'un gueux revêtu, croit ne l'être plus, quoy qu'il n'ait changé que d'habits; qu'une simple bourgeoise se pense déjà erigée en grande Dame, quand elle est couvert de soye, & d'habits tous remplis de guipures, & qu'une Dame estime, qu'elle ne doit plus céder aux plus qualifiées, lors qu'elle se voit leur égale dans la beauté des habits.

Tous les desordres, Madame, que je vous ay marquez jusques icy, ne seront-ils pas maintenant capables de vous laisser quelque inclination, pour vous habiller avec plus de modestie? Si vous y avez souscrit, en y donnant vôtre approbation, pourriez-vous faire après quelque chose, contre une verité si manifeste? Mais si vous n'en avez pas compris le déreglement, cela ne veut-il pas dire, que vous êtes donc bien aveugle? Et cét aveuglement ne seroit-il pas aussi dangereux à vôtre ame, que vôtre résistance?

Je ne veux pas pour cela conclure, que vous deviez être dans la reformation d'une grande Devote, car c'est l'effet de la vocation d'une grace particuliere; mais que vous rebattiez de ce luxe excessif & scandaleux, & que, selon vôtre condition, vous vous retranchiez à une maniere d'habit, qui ne s'éloigne pas de la profession d'une Chrétienne: C'est tout ce que Dieu vous demande, lequel attend ce trait de vôtre modestie, aussi-bien que vôtre famille, qui en fera toujours moins incommodée.

Je pourrois ajouter, que le bon sens n'y est pas moins interessé, pour ne montrer pas de foiblesse, comme tant d'autres, & pour ne vous pas laisser aller au torrent, suivant leur exemple,

où il n'y a gueres, que les mondaines, les foibles,
& les aveugles, qui en sont entraînés.



ENTRETIEN V.

Sur les ameublemens.

PArmi le grand luxe que l'on voit aujourd'hui de tous côtez, il n'y a rien où il paroisse avec tant d'éclat, & avec si peu d'esprit Chrétien, que dans les superbes ameublemens.

Il n'y a point d'invention qu'on ne trouve pour les rendre tous les jours plus agreables, rien ne s'épargnant, afin d'en augmenter la magnificence; Il n'y a point de dépense qu'on ne fasse, pour ne ceder en cela à personne; & de toutes les choses, qui vont à la vanité, il n'y en a point où le dérèglement soit si universel, où la passion soit si forte, où l'approbation soit si bien receüe, où l'usage paroisse si judicieux; où les plus gens de bien voyant tant d'innocence, & où le sujet meritant toutes les invectives, il y ait néanmoins tant de silence, pour en blâmer les excés.

Les gens les plus reformez en sont les admirateurs, ils vont voir avec une extrême curiosité, ce qu'il y a dans cette matiere de plus superbe & de plus beau, & le grand éclat de ces magnificences ne leur éblouit pas moins le jugement, & l'esprit, que les yeux.

Le scandale en est déplorable, & néanmoins, qui est-ce, qui crie contre ce luxe, lequel passe pour une chose fort legitime, parce qu'une bien-seance à la mode l'autorise, & que ceux qui ne devroient regarder ces choses qu'avec gemissement, en deviennent eux-mêmes les ap-probateurs?

Oùy sans doute, il y a sujet d'en gemir, & de n'en parler, que comme d'un scandale, que personne ne touche, parce qu'il plaît à tout le monde, & qu'il semble n'avoir rien, qui blesse l'innocence des mœurs.

Mais pourtant est-il gueres de déreglement, qui doive tant animer le zele de ceux, lesquels en ont quelque peu pour la maison de Dieu? Car entrez dans les Eglises, contemplez-en les Autels, voyez-en de tous côtez les murailles, les voutes, & les lambris, & jugez, si d'ordinaire ces lieux saints, où habite la Majesté de Dieu, sont ornez, comme le sont les sales, les chambres, les alcoves, les cabinets? L'on n'épargne rien au monde pour ces ameublemens domestiques, & tout manque souvent en bien des endroits pour la maison de Dieu, à laquelle il coûte beaucoup de donner encore quelques legeres aumônes pour la reparer. Les ornemens d'une chambre sont somptueux, tandis que les murailles & les Autels de bien des Eglises sont dans la dernière pauvreté.

Les soins qu'on apporte pour conserver l'éclat des chambres & des alcoves, sont de tous les jours, par le travail, & la diligence continue d'un domestique, & l'ornement des Eglises est souvent dans le dernier soin de la vie,

sans qu'on veuille s'en faire beaucoup de peine : Et si maintenant l'on compare ce qu'il y a ordinairement de plus beau dans nos Eglises, & sur nos Autels avec les riches ameublemens des maisons seculieres, ce ne sera que pour faire mieux voir la honte, & le peu de religion du Christianisme, puis que l'on remarque infiniment plus de beauté dans des maisons prophanes, que dans la maison de Dieu.

Ce sont plutôt ces chambres, & ces cabinets, que vous devriez dépouiller, Madame, pour revêtir tant de pauvres Eglises, & couvrir tant d'Autels, où repose celui qui vous jugera sur l'abandon que vous en faites, pour donner tout ou le meilleur à votre luxe, & à votre vanité.

Vos yeux peuvent donc souffrir de voir des Eglises, où les ornemens des Autels sont déplorablement déchirez, où les Tabernacles font compassion seulement à les voir, où les saints Ciboires, qui renferment le Pain des Anges, font horreur, & pour la matiere, & pour la forme, pendant que vous éclatez d'or, & d'azur, & de toutes les beautez curieuses & magnifiques.

Mais après tout, jettons seulement les yeux sur tout ce vain spectacle de vos chambres.

Il y a peu de Tabernacles dans les Eglises les plus ornées, dont la beauté, le travail, la matiere, & le prix approche de celui de vos cabinets : Les murailles en sont toutes revêtues de lambris dorez, avec les compartimens les plus ingénieux, & l'architecture la mieux entendue, L'on y a des tables de l'ouvrage le plus exquis, dont le seul usage n'est qu'une montre de vanité : Il n'est pas jusqu'aux chaires, & aux fau-

seuils, aussi superbes que le reste, qui sembleroient être incommodés, si par une molesse toute nouvelle ils n'étoient garnis de couffins : Il y a même des chambres, où par une vanité bien particulière, l'on se voit de tous côtez environné de miroirs, comme pour donner aux personnes la satisfaction de se contempler toujours elles-mêmes : Les plats-fonds ne sont qu'or & azur, ne pouvant, pour dire ainsi, faire monter assez haut sa vanité.

Mais que ne peut-on pas dire des peintures qui regnent de tous côtez, & qui sont autant pour favoriser la concupiscence par leurs nuditez honteuses, que pour plaire aux yeux par la beauté de l'art ? Elles sont sur les fonds de lits, elles sont menagées dans les ruelles, elles sont dans les plats-fonds, elles sont enchassées dans les lambris, les portraits ne manquent pas d'avoir leur place : L'impureté se voit ainsi animée dans ces peintures, de quelque part que se tournent les yeux, pour en inspirer dans les ames la verité : L'on pourroit presque dire, que ce sont des lieux prostituez, où les nuditez se montrent, & se voyent avec toute la liberté, comme si pour être en tableaux, elles avoient pour cela toute l'innocence, afin de pouvoir être regardées des yeux les plus chastes sans aucun danger.

C'est ainsi que le grand luxe des ameublemens introduit publiquement l'impureté du Paganisme dans des chambres, où la profession des personnes les oblige à n'avoir que des tableaux de pieté.

Mais de luxe d'ameublement fait bien voir

encore son excès, je dirois sa fureur, en ce qu'il n'est pas jusqu'aux choses de plus bas usage, qui ne soient toutes garnies d'argent.

Cela en verité ne montre-t'il pas le renversement de l'esprit humain attiré par les modes que l'on veut suivre; piqué par la jalousie, pour n'en avoir pas moins que les autres; & poussé par l'ambition, pour l'emporter autant que l'on peut? & maintenant ne peut-on pas dire, que dans les maisons ce ne sont plus que des chambres enchantées, dont les yeux sont eux-même enchantés, par la diversité, par la beauté, par la richesse des choses qui se voyent?

Mais tout ce que nous venons d'avancer, n'approche pas de ces lits magnifiques & superbes, dont assurement le grand éclat en donnant dans la veüe, donne aussi quelque horreur à l'esprit d'une âme Chrétienne.

Ce lit composé de tout ce qu'il y a de plus précieux, & dont tout le vain ornement monte à des sommes excessives; ce lit qui surpasse en richesses les plus beaux Tabernacles de nos Autels; ce lit néanmoins est destiné pour le repos d'un corps criminel, qui en peu de tems d'une couche de soye & d'or, sera jetté comme un horrible cadavre dans un tombeau, pour y être couché sur de la pourriture, & manger des vers.

Et cependant, est-il possible, que l'on soit obligé de dire avec verité, que le Corps de Dieu de Majesté n'est pas dans nos Tabernacles avec autant de magnificence, que l'est le corps criminel d'une âme encore plus criminelle, dans un lit également superbe & délicieux!

Votre lit, Madame, est-il de ces lits prophé-

nes & scandaleux? Si cela est, je vous demande, comment avec un lit de cette sorte vous pouvez avoir les sentimens d'une véritable Chrétienne? Je vous demande si vôtre conscience peut souffrir que vôtre corps y repose à l'aïse? Mais je vous demande, répondez-moy, si Jesus naissant étoit ainsi couché, si Jesus mourant l'étoit ainsi? Et si le lit de la Crèche, & le lit de la Croix se peuvent regarder dans la comparaison du vôtre, ou plutôt si étant couchés sur ce lit autant superbe que mol & voluptueux, vous pouvez contempler Jesus couché sur la paille, & Jesus couché sur la dureté d'un bois ignominieux?

Il fera beau voir, Madame, lors qu'agonisante sur ce lit de parade, l'on vous présentera un Crucifix; mais il fera beau vous regarder alors dans la comparaison de ce Dieu couché sur la Croix, & attaché, tandis que vous expirerez sur un lit si riche, & si délicieux! Dites; de quel œil le pourrez-vous contempler, & vous contempler ensemble en ce moment? Car ne sera-ce pas dans ce tems tenir vôtre Jugement vos mains, auquel vôtre lit mol & superbe fournira la matière de vôtre condamnation? Vous devriez alors être en état de criminelle, & vous serez placée dans ce lit magnifique comme dans un trône, d'où pourtant il vous fera tomber bien-tôt dans les horreurs du tombeau, & Dieu veuille que ce ne soit pas pour tomber encore plus avant.

Mais remontons jusqu'à l'antiquité du Paganisme; allons chez les nations qui vivoient le plus dans les délices, & voyons si les lits de leurs

voluptez brutales ont eu plus de mollesse, & plus de lustre, que ceux d'aujourd'huy; voyons encore une fois, si la vie délicate qu'ils ont menée, a cherché plus de beauté pour se satisfaire dans les ameublemens de leurs maisons; s'ils ont inventé pour cet effet plus de modes nouvelles; & s'ils y ont davantage employé l'invention de tous les arts?

L'aveuglement de leur infidélité les rendoit moins coupables dans l'usage de tous ces ornemens domestiques, si grands, & si somptueux; mais que des Chrétiens s'accommodent avec autant de faste, & de mollesse, que des Payens, cela se peut-il souffrir, si l'on pense qu'ils ont seulement quelque rayon de foy, & de cette foy, qui au moins les oblige à la modestie d'un véritable Chrétien, & de l'Evangile, s'ils ne sont pas capables d'en imiter l'abjection & la pauvreté?

Ne diriez-vous pas, que l'on veuille faire icy-bas, comme un autre Paradis de ces appartemens si beaux & si précieux; se charmer les sens & l'esprit; s'établir dans une demeure, qui fasse comme sa félicité consommée, & se flatter, qu'il ne peut être rien de plus admirable pour faire le plaisir des yeux le plus parfait? Car est-il rien, en quoy la pensée ne s'épuise pour enrichir toujours les chambres & les sales, par de nouvelles inventions?

Scavez-vous, Madame, l'impression que cela fait, & laisse peu-à-peu dans l'esprit? C'est que la mémoire du Paradis en est insensiblement effacée, l'esprit devenant tout matériel, comme les sens; parce que les sens étant pleins, & char-

mez de la beauté de toutes ces choses, qui l'environnent, ils communiquent leur plénitude & leur charme, par l'imagination à l'esprit, qui après n'est plus capable, non plus que les sens, de se porter à la contemplation des objets les plus élevez; il reste ébloui avec les sens de la veüe de tous ces magnifiques ornemens, & à peine luy reste-t'il la pensée, qu'il y ait là-haut un Paradis, qui puisse donner quelque chose de plus beau, & de plus charmant.

C'est là peut-être une des adresses les plus subtiles du Demon, pour effacer comme innocemment par tous ces superbes ameublemens, qui paroissent n'avoir rien de criminel, toutes les idées, que l'on pourroit avoir de l'admirable séjour de la Gloire.

Si la beauté de ces ameublemens éteint facilement la pensée des beautez éternelles, elle ne laisse pas moins encore dans la personne, je ne sçai quelle mollesse, à ne respirer que plaisir pour l'esprit, & pour le corps: parce que comme le soin, par toutes ces choses si riches, si belles & si curieuses, ne vient que d'une disposition à se faire un charme & une félicité des sens, ces objets aussi entretiennent la mollesse de cette disposition, & ainsi l'esprit comme le corps, en devient tout mol & effeminé; Car comment conserver quelque chose de masse & de fort, parmy tout ce qui ne peut laisser que des idées molles & douces? En sorte que la vigueur de l'esprit se perd au milieu de toutes ces choses, qui n'ont que charme & que beauté.

Vous venez de voir jusques icy, Madame, l'extrême vanité des ameublemens, & de l'autre

les dispositions mauvaises & criminelles, où ils ont coutume de mettre un ame; mais en voulez-vous encore mieux voir la nature sous un seul trait?

C'est que le tems les consume, quelque diligence que vous puissiez apporter pour les en défendre; & ces belles tapisseries se mangent de poussiere; & toutes ces dorures se ternissent peu-à-peu; & ce vif éclat des peintures s'efface; & tous ces lits superbes & magnifiques vieillissent; & toutes ces tables & ces cabinets perdent leur lustre, & se rompent; & toutes ces glaces & ces miroirs s'obscurcissent, & se cassent; & tous ces lambris admirables s'entrouvrent, & pourrissent; & toutes ces riches étoffes, qui font la matiere des plus beaux ornemens, sont enfin mangées de la tigne.

Ne m'avouerez-vous donc pas, Madame, que c'est un grand aveuglement & une folie encore bien plus grande, d'avoir une passion si forte pour des choses perissables, de les regarder, & de les aimer, comme des beautés incorruptibles, & en les voyant déperir à nos yeux, de les vouloir néanmoins rendre éternelles par nos soins, qui montrent dès-là même qu'il les faut tant conserver, qu'elles sont sujettes à une corruption nécessaire & inévitable?

N'est-ce pas là pourtant ce que vous avez fait, & ce que vous faites avec tant d'autres aveugles, comme vous, au lieu de penser, & que le tems, & que la tigne, & que la pourriture, qui consume tous ces objets agréables de votre passion, ne nous épargnera pas davantage? bien aveugle encore une fois, & bien éga-

rée d'esprit, de vouloir donner par vos soins & toutes vos beautés passageres, plus de durée & de consistance, que vous ne pouvez vous en donner à vous-même ?

Mais ce qui peut découvrir par un nouveau trait la passion déréglée, que l'on a pour ces ameublemens ; c'est qu'après avoir vu la corruption, où ils sont sujets, une nouvelle manière se présente encore, qui montre combien ils sont corruptibles ; & que je ne puis omettre, parce qu'elle fait voir la bassesse de cette vanité aveugle, dont on est emporté ; la voici, faites-y attention, Madame.

Ces alcoves, ces plats-fonds, ces ruelles, ces fonds de lits, ces cabinets, tout cela si l'on n'y passe tous les jours le plumet, & si l'on ne l'éventé, ne sont plus que des nids d'araignées, lesquelles meslant leur fil avec la soie, & les filets d'or, vous font voir que vous sçavez bien moins qu'elles, priser ce que les choses valent. Elles vous disent, que tous ces accommodemens si superbes, ne sont que leur préparer une place de travail : Elles vous apprennent, que toutes ces toiles d'or & d'argent, ne sont pas plus que la toile que fait le fil impur & fragile, qu'elles tirent de leurs entrailles : Enfin elles vous montrent, qu'elles sçavent mieux que vous, mépriser ce qui est méprisable ; que vous estes bien infatuée d'avoir de l'estime, pour ce que le plus vil des animaux semble faire gloire de fouiller ; & qu'à leur exemple vous devriez plutôt fouler aux pieds toute cette grandeur apparente & trompeuse de vos ameublemens.

Revenons maintenant de tout ce discours, & disons :

Quoy que ce que j'ay jusques icy avancé , soit si constant & si plausible, que vous ne puissiez pas, Madame, disconvenir des desordres & de la vanité de ces precieux ameublemens, que vous-même vous les comdamnerez en vôtre cœur, & que quelque-fois la verité vous oblige, de leur donner encore le blâme ouvertement; Il est cependant bien surprenant, que vous ne laissiez pas, comme tous les autres, de vous en occuper, & d'en faire un de vos grands soins.

Vôtre passion n'y a point de bornes, car il n'est rien de la mode la plus belle, & la plus curieuse, dont vous ne veüilliez vous ameubler; Elle passe jusqu'à l'excez, n'ayant égard, ny à vôtre condition, ny à vos facultez, pour avoir toujours ce qui est de plus magnifique, autant que vous le pöuvez; les dépenses excessives n'y sont point épargnées, pourveu que vous avez le plus pöpre & le plus beau; Et le luxe y est si grand, que sa grandeur même vous éblouit, pour ne pas le reconnoître.

Ne vous semble-t'il donc pas, Madame, que vous en devez revenir, & qu'il en est tems? puis qu'outre les grands desordres de cette vanité en elle-même, tout en souffre encore de vôtre côté

Vôtre conscience en souffre, qui se retire ainsi de Dieu par un attachement si déréglé, & par le charme de ce faux éclat, se met un nuage devant les yeux, pour ne pas voir la verité des choses éternelles: Vôtre bourse en souffre d'oü vous tirez souvent le meilleur, pour avoir les meubles les plus riches, & les plus precieux:

Vôtre bouche en souffre, estant bien déplorable, que tandis qu'une maison est superbement revêtuë, l'ordinaire de vôtre table soit quelquefois tres-petit, & indigne de vôtre condition, & de vôtre naissance.

Et c'est ce qui me fait aussi vous demander en finissant, si la passion, si la dépense, si le luxe pour la grande vanité des ameublemens; ces trois déreglemens tous seuls & ramassez ensemble, ne feront pas capables de vous porter un coup assez rude, & assez fort, pour vous obliger à condamner, & à reformer ces excez ?



ENTRETIEN VI.

Sur les respects humains.

Les respects humains regnent de toutes parts avec tant d'empire, qu'il n'y a presque personne, qui n'en ressentent la tyrannie; c'est un poison si subtil, qu'il fait son effet dans les ames, avant qu'on l'ait pu remarquer; Et c'est une sorte de maladie, dont tout le monde se plaint, sans que personne s'en veuille efficacement guerir.

Le croyez-vous, Madame, que c'est peut-être le principe le plus malin de la corruption des mœurs, parce que parmi les autres desordres, qui ont souvent leurs âges & leurs saisons, il n'y a point d'âge ny de saison, où le respect humain n'exerce son pouvoir ?

Ce qui est de plus étrange, c'est que dans le tems qu'on luy obeit, l'esprit condamne ce qu'il fait, & ayant honte en luy-même, d'agir par des considerations si basses, il s'en laisse néanmoins emporter lâchement: Personne ne veut avouer qu'il est esclave des respects humains, tandis qu'il consent d'en être enchainé volontairement, & l'on a coutume d'en couvrir la bassesse, par des raisons en apparence, grandes, justes, & genereuses: C'est ce qui est cause, que souvent on laisse tout le bien, par cet esprit lâche, rampant, petit, & foible; car la grandeur, la justice, & la generosité, sont tous les tours, que le respect humains donne au mal, qu'il fait commettre, & au bien qu'il fait laisser.

Or ce n'est pas icy mon dessein, Madame, de vous entretenir des desordres, qu'il porte dans tous les états; ce qui seroit fort inutilement vous mener comme trop loin dans un pais étranger; mais je m'arrête précisément à votre condition, où je remarque deux sortes de Dames, qui faisant deux personages tres-differens en eux-mêmes, conviennent néanmoins tres-bien dans un article.

Les premieres sont celles, qui veulent le bien, & qui approuvent beaucoup tout ce qui regarde la pieté: Les secondes sont celles, qui en toute maniere suivent les maximes du grand monde; Voilà en quoy elles ne sont pas d'accord: mais elles conviennent extrêmement, en ce que les respects humains sont en toutes choses la conduite, la regle, & l'ame des unes & des autres; commençons par les premieres.

N'est-ce pas peut-être à vous, que je parle,

Madame, qui ayant de si saints mouvemens pour la pieté, & n'osez pourtant pas vous en declarer hautement, & reformer en vous bien des choses, qui ne peuvent compatir avec la veritable vertu? C'est un pas, que vous avez à faire, & que vous refusez pourtant de franchir; vous avez de l'estime, & de l'amour, pour tout ce qu'il y a de saint, & vous en faites même les actions, mais avec cela vous ne voulez pourtant pas en faire vôtre declaration, & vous retrancher bien des vanitez.

Et pourquoy, Madame, rougissez-vous ainsi, de prendre tête levée le parti de la vertu, autant par la reformation de vous-même, que par vos paroles? Je sçay, où il vous tient, je le sçay: C'est que vous ne voulez point passer pour devote, & que vous regardez ce nom, comme une tâche a vôtre reputation; c'est ce qui vous tient plus au cœur, & ce qui est plus fort, pour vous empêcher de vous declarer, que les considerations les plus saintes ne le sont, pour vous obliger à agir: Voilà ce mal-heureux respect humain, qui vous arrête, afin de ne pas achever, ce que la grace a si bien commencé.

Vous rougissez donc de paroître, ce que vous voulez être, & cette pieté cachée que vous aimez, devient à vôtre avis vôtre deshonneur, si vous vous en declarez! Est-ce là avoir du cœur, de ceder à un lâche respect humain, pour renoncer à la beauté de la vertu? Est-ce la être Chrétienne, d'avoir honte, de renoncer à ce qui devrait faire vôtre gloire, & de ne pouvoir supporter, qu'on vous montre, pour ce qui vous peut distinguer des ames reprouvées?

Dites moy, Madame, si les mondains se retiennent, par quelque respect humain, de paroître pour ce qu'ils professent? Ils en font plutôt leur point d'honneur, & une maxime d'esprit & de sagesse: Et vous, vous avez le cœur assez lâche, pour ne vous pas déclarer pour le service de Dieu! Ils ne se mettent gueres en peine de la censure des gens de bien, & par un indigne respect, vous vous observez, & ne voulez point, que l'on dise que vous êtes une Devote, afin d'en éviter la raillerie: Ne pensez-vous pas, que ce soit là avoir l'esprit bien petit, de ne se pouvoir mettre au-dessus de quelques paroles?

Mais que ne fait pas encore une Dame, qui aime au reste la vertu, pour n'être pas remarquée, comme une Devote? Entrons dans sa conscience, contemplons-y tous les secrets mouvemens de la grace; & nous y découvrirons souvent des sollicitations douces, & fortes, qui luy demandent une declaration plus ouverte.

Dieu voudroit s'en autoriser, pour donner plus de credit à la vertu; Il en voudroit faire un grand exemple à toutes celles, qui ont peu de cœur pour le bien, afin qu'elles en fussent animées; Il voudroit justifier dans sa personne les conduites, & la force de la grace; Il voudroit la faire aux yeux de toutes les autres Dames, comme une vivante condamnation de leur lâcheté, & de leurs vanitez; enfin il voudroit, par une reformation publique, & plus exacte, la rendre capable des grands desseins de perfection, qu'il a sur elle; Mais après tout il en est bien mal reçu, & toute la force de ses attraits n'est plus que foiblesse à son égard.

Un seul respect humain en fait plus, que tout le travail d'un Dieu; il se défait de toutes ses poursuites; il crie plus haut, que la voix de la grace; il étouffe toutes les operations du S. Esprit; il renverse tous les desseins de sainteté, plutôt que de permettre, que Madame se declare avec une liberté genereuse, pour la grandepleté.

Voyez vous-même, si ce n'est pas, ce que vous avez fait? Et si le respect humain n'a pas été dans vous jusques icy, le vainqueur de la grace, l'ennemy du S. Esprit, & le destructeur de ses desseins? Reut-être maintenant le combat a-t'il cessé; & c'en est vôtre mal-heur, si cela est; car cette fausse paix, dont vous pouvez jouïr, n'est que l'effet d'une victoire funeste à vôtre ame.

Le respect humain n'étouffe pas seulement dans une Dame tout ce que la grace y fait, afin de l'engager dans les saintes voyes: Il porte encore sa malignité jusques sur l'exterieur.

Une ame Chrétienne, comme l'est celle de cette Dame, devoit faire tous les exercices de sa profession avec une sainte liberté; elle devoit frequenter souvent les Sacremens; être assiduë à tous les Sermons; visiter les hospitaux de tems en tems; Mais le respect humain, après luy avoir ôté la liberté de la parole, & la docilité, pour faire tout ce que la grace luy a pû inspirer, la rend encore timide, en luy ôtant la liberté de faire les actions d'une Chrétienne.

Elle n'ose communier souvent, parce qu'on l'observeroit, & qu'elle craint, qu'ensuite on n'exige d'elle une reformation rigoureuse, com-

me d'une Devote parfaite : Elle laisse facilement les Sermons , afin qu'on ne dise pas , qu'elle se gêne si fort de tous les exercices de devotion. ...

C'est ainsi , qu'étant devenuë esclave des respects humains , elle se bouche elle-même tous les canaux des graces , & elle aime mieux voir son ame perir de faim , & de soif , que de donner au monde occasion de l'examiner , & que de s'ôter la liberté de tout faire , à l'exemple des autres Dames ; Tant il est vray , que les Sacremens , la parole de Dieu , les actions de charité , sont mis à bas prix , lors que le respect humain leur est mis en balance , auquel on ne fait point difficulté d'immoler tout ce qu'il y a de plus saint.

Jugez par là de ce mal-heureux esprit , dont une Dame se fait la victime , pour luy sacrifier après sans aucun discernement , tout ce qu'il peut désirer.

Neanmoins , Madame , vous ne renoncez pas pour cela à la pieté , non asseurement , & c'est aussi ce que vous dites.

J'entens vôtre langage ; vous voulez par là nous faire entendre vous-même , que l'on peut tres-bien accorder le monde & la devotion : Vous auriez honte de ne pas paroître assez Chrétienne , & vous en avez aussi de ne pas vous conformer au train du grand monde.

Voilà , comme vôtre respect humain pretend accorder bien toutes choses , tant par une adroite politique , que pour ne pas vous incommoder en rien : Mais c'est là vouloir faire l'accord de deux choses , dont l'une est nécessairement la destruction de l'autre ; c'est endormir vôtre

esprit d'une fausse illusion ; & c'est vouloir par là donner à votre ame une paix & un repos, qui ne peut-être que dans la seule imagination.

Le pouvoir, disons mieux, l'enchantement du respect humain ne fait pas seulement, que les Dames laissent beaucoup d'actions de pieté pour se menager avec le monde ; il les engage encore dans tous les divertissemens contre leur propre conscience, qui au même tems crie & condamne ce qu'elles font.

Car toutes bonnes qu'elles sont, faisant bien des choses qui meritent de l'approbation, elles sont pourtant de toutes les belles parties du cercle, de la comédie, du jeu, du bal, de la promenade ; parce que, si Madame n'en étoit pas, l'on diroit, que l'humeur en seroit incommode & bouruë ; & c'est ce que la delicateffe de son immortalisation ne peut souffrir ; si bien que la complaisance luy fait faire souvent, ce qu'elle blâme en son interieur ; la porte dans les lieux, d'où son cœur est bien éloigné ; & luy fait dire bien des choses, qui ne se disent que des lèvres, pendant que l'esprit les condamne.

Ne faut-il pas dire en verité, que la tyrannie des respects humains est bien cruelle, de faire, que des personnes vertueuses en soient néanmoins les victimes, jusqu'à se jeter par une condescendance lâche & criminelle dans toutes les occasions, d'où l'on sçait, que la vertu est bannie ? Dequoy n'est pas ainsi capable une Dame, quelque inclination qu'eile puisse avoir pour la pieté, quand elle est accoutumée d'écouter les respects humains ? Et qu'y a-t'il, qu'elle ne laisse. & qu'elle ne fasse, pour évi-

ter une parole, ou ce que l'on pourroit penser d'elle, qui ne seroit pas tout-à-fait dans l'approbation du monde?

Pense-t'elle, combien elle fait un grand outrage à la vertu, quand on la voit, ayant d'ailleurs quelque reputation d'une personne, qui honore la vertu, autoriser par sa presence tous ces divertissemens vains & prophanes? Les mondaines de leur côté s'en scandalisent (c'est ce qu'elle ne pense pas) lors même qu'elles luy applaudissent, voyant la bassesse de son esprit; Et de leur côté les vrais gens de bien s'en scandalisent, voyant la vertu en sa personne exposée avec tant de mépris.

Enfin il se voit encore de ces Dames, qui aiment le bien, & aspirant même à la perfection, sont pourtant tyrannisées par les respects humains, dont elles se font volontairement les esclaves.

Ce sont celles, qui ont fort mal rencontré un Directeur: Elles connoissent par experience, qu'elles n'en sont point aidées, qu'elles ne font aucun progrès, & qu'elles y perdent leur tems; soit que cela vienne de l'insuffisance du Directeur, soit que ce soit l'effet de son peu d'adresse, soit qu'il ne veuille pas s'en donner la peine; Elles en gemissent dans leur cœur; Elles en font leur plainte à des confidentes.

Si c'est vous, Madame, à qui je parle icy, qui êtes du nombre de ces esclaves, pourquoy ne rompez-vous donc pas vôtre chaîne, & ne cherchez-vous pas un autre Directeur, qui ait l'adresse & tout le zele necessaire à vous mettre dans de plus saintes voyes?

Je vous entens ; vous apprehendez , le qu'on dira-t'on ? Il y a déjà long-tems , que vous êtes sous sa conduite ; tout le monde le sçait ; tant d'autres Dames s'en accommodent fort bien ; il ne laisse pas d'avoir sa reputation ; avec cela comment se résoudre à faire parler de soy , & à passer ou pour une inconstante , ou pour une dégoûtée , ou pour une curieuse , ou pour avoir peu de sens ?

Et moy , Madame , je vous dis ; comment avec cela ruiner tous les desseins de vôtre sanctification , pour un respect humain , afin d'éviter le blâme que l'on vous donneroit très-mal à propos , pour une chose qui meriteroit des loüanges particulieres ?

C'est là sans doute ignorer , ce que vaut devant Dieu la perfection de vôtre ame , ou si vous ne l'ignorez pas , vous êtes en verité une grande & une lâche prévaricatrice.

Si les respects humains font la loy , jusqu'aux personnes même de pieté , que ne font-ils pas encore à l'égard de celles qui suivent les maximes du grand monde ?

Une Dame a cent vanitez , qui luy sont mêmes importunes ; il luy est à charge de donner tant de tems & tant de soin à s'ajuster ; elle en a souvent du chagrin ; elle s'en trouve toute fatiguée ; elle gemit en son cœur , de se faire tant de peine pour des bagatelles qui l'embarrassent ; & néanmoins elle n'ose se retrancher en rien , & elle demeure ainsi toujours enchaînée de tout ce vain attirail , plutôt que de donner à parler , si elle se mettoit d'une maniere plus modeste.

Elle n'ose encore se défaire de pis que cela ;

car étant engagée dans de certaines conversations, qui luy font une occasion à tous les déreglemens, dont le sexe est capable, elle n'a pas le courage de s'en retirer : Elle voit que son ame est toute empoisonnée, & quoy qu'elle le voye, elle aime pourtant mieux souffrir la corruption, que ce poison luy cause, que de faire parler le monde par sa separation, & par sa retraite : N'est-ce pas là, comme aimer mieux brûler toute vive, que de crier & de sortir de son feu, ou plutôt, que de donner à connoître que l'on brûle.

Voilà, comme le respect humain serre si fort le lien de ces conversations pernicieuses, qu'il n'y a rien qui le puisse ny rompre, ny denouer.

Mais l'on peut bien mieux voir la force, & tout ensemble la fureur de ce mal-heureux esprit dans les modes.

L'on ne prend plus garde, si elles sont innocentes, ou criminelles ; c'est assez qu'elles soient d'usage, & qu'elles ayent cours, afin qu'une Dame les suive aveuglement, pour n'être pas autrement que celles de sa qualité, & qu'elle ne soit point remarquée, comme une personne qui affecte la singularité, ou qui n'a pas tout le bon sens.

Car est-il rien de honteux, comme les gorges découvertes, avec des visages, où l'on voit les mouches & le fard, qui sont autant d'apas d'impudicité ? Il est indubitable, que cela ne se peut sans un péché manifeste, & que rien au monde ne peut justifier cette nudité de gorge.

Et néanmoins un respect humain ne fait-il pas, qu'une Dame passe par-dessus tout cela ?

aimant mieux avoir la gorge découverte, avec autant de crime, que d'immodestie, que de faire dire, ou qu'elle fait la réformée, ou qu'elle a quelque défaut naturel qu'elle veut cacher, ou qu'elle n'a pas tant de grace & de beauté, que les autres ? Voyez, je vous prie, Madame, si je ne dis pas vrai, & si votre conscience est à l'épreuve d'un respect humain ?

Non, il n'y a presque rien de criminel que vous ne soyez disposée à faire, pour ne pas déplaire au monde, & il n'y a rien de vertueux & de saint, par-dessus quoy vous ne passiez, pour ne vous en attirer pas du mépris, & pour n'en pas recevoir quelque coup de langue : Vous voulez vivre dans son estime, aux dépens de tout, & il n'est pas jusqu'à Dieu même, que vous n'immoliez, avec votre conscience, pour n'être pas mal dans son esprit, & pour empêcher un seul mot, qui vous tourne en ridicule : en sorte que chez vous, Dieu est moins qu'un mot, que vous voulez éviter par la perte de votre pureté, & de votre conscience.

Je vous demande après cela, ce que le respect humain n'est pas capable de faire, & si l'on peut avoir de plus fortes preuves de sa malignité pour le condamner ?

Le respect humain étant ainsi capable d'intéresser tellement la conscience, jusqu'à la chose la plus délicate, qu'ait le sexe, il ne faut pas maintenant s'étonner, si une Dame, qui le veut porter haut, autant que personne de sa sorte, s'incommode de tous côtés pour se soutenir.

Oùy il faut que son train s'entretienne, que ses habits soient magnifiques, que tout aille au-

tant qu'il se peut de plus bel air : & afin de n'y pas manquer, les voyes justes & injustes sont bonnes, cela importe fort peu : Car qu'il se dise, que Madame a déchû, qu'il y a du foible dans sa famille, que cela se voit dans le mauvais état de son équipage, de ses habits, & de son domestique, c'est ce qui luy est plus cruel que la mort.

Et le respect humain, pour empêcher ces paroles humiliantes, fait des efforts, dont on se met peu en peine, s'ils sont dans la bonne conscience, pourveu que Madame se mette à couvert de tous les discours.

Je sçai, que les hommes ne sont pas exempts des respects humains, non plus que les femmes, & qu'ils en sont aussi les esclaves ; il se peut dire néanmoins, que la force d'esprit qui leur est naturelle, le tire souvent de cét esclavage, & que dans cent rencontres ils font gloire de se mettre au-dessus.

Mais la foiblesse estant le partage des femmes, le respect humain à leur égard a tant de force, qu'elles ne peuvent d'ordinaire y résister : Toute la force de leur sexe, n'est pas assez pour venir au secours ; la timidité accompagne encore leur foiblesse ; & ainsi, selon les sujets qui se presentent, elles se laissent tourner, afin de ne s'attirer rien de desagréable, que leur esprit n'est pas capable de supporter, tandis qu'elles ne tâchent pas de trouver toute leur vigueur dans les maximes sur-naturelles.

Si bien que le respect humain a sur elle un si grand empire, qu'il les assujettit toutes à sa tyrannie, parce qu'elles sont foibles pour luy res-

lister, & elles y veulent bien être encore assujetties, parce qu'elles ne se peuvent soutenir que par une complaisance criminelle.

Ne peut-on pas enfin juger, jusqu'où le respect humain est capable de porter les Dames, par les effets qu'il produit quelquefois dans l'esprit des hommes? Car si le fort est abattu, qu'elle chute ne peut pas faire le foible? Et si l'on voit en ce point les dernières lâchetés dans des hommes, où ne doit-on pas juger qu'elles doivent aller dans les femmes?

Or parmi quantité d'exemples, où l'homme fait voir qu'il est homme en effet, & qu'il approche de la foiblesse du sexe, je n'en voudrois qu'un seul, où il paroît jusqu'où le respect humain pousse les choses à outrance, plus que l'esprit n'eût pu jamais se le figurer.

Il en a coûté la mort d'un Dieu; après cela se peut-il rien ajoûter, pour montrer ce que le respect humain est capable de produire, & combien il en faut abhorrer l'esprit, d'autant plus qu'il s'insinue sans violence, qu'il se couvre toujours de la plus honnête politique, & qu'il met encore à couvert les intérêts de la personne?

Car ne fut-ce pas la seule crainte qu'eut Pilate, de déplaire aux Juifs, qui le porta à leur abandonner Jésus, & à le condamner à la mort? Il étoit trop convaincu de son innocence; il ne sçavoit que c'étoit un grand Prophète; il ne doutoit pas de la fureur du peuple; & néanmoins quoy qu'il fût persuadé de ces vérités, le respect humain l'emporte. & il aime mieux faire une victime du plus innocent des hommes,

& même d'un Dieu, que de ne pas satisfaire la passion des Juifs.

L'homme donc en est emporté de son côté; ce qui fait voir l'empire du respect humain, & la foiblesse de la creature.

Après cela à qu'elle consequence ne peut-on pas aller, pour juger du mal qu'il fait parmi les Dames, qui ont plus envie de plaire, qui craignent bien plus les mauvaises suites, qui ne voyent pas si clair dans les choses, & qui ont beaucoup plus de foiblesse ?



ENTRETIEN VII.

Sur le cercle & les conversations.

JE suis trop persuadé, que je ne pourray pas mettre icy devant les yeux tous les defordres des conversations, quelque soin que j'apporte, pour m'en acquitter; car ils ne sont pas moins étendus, & infinis, qu'ils sont d'ordinaire criminels.

La nature, l'inclination du sexe, l'exemple, la passion, la vanité, la jalousie, l'ambition, la galanterie, sont autant de principes qui empoisonnent les langues, & qui corrompent les cercles de tous côtés, & il seroit presque aussi facile d'arrêter le cours de ce déreglement, que de le pouvoir renfermer dans l'espace d'un simple discours.

J'en diray néanmoins ce que la fécondité d'une

si mauvaife matiere ne manque pas de fournir, fans qu'on le cherche, puis qu'il en restera toujours infiniment plus à dire, que je n'en diray: Je ne seray donc heureux, que par le mal-heur du sujet; la fécondité du mal fera, par un mauvais avantage, la fécondité de mon discours; & je ne diray beaucoup des defordres, que les Dames commettent dans leurs cercles & dans leurs conversations, que parce qu'elles mêmes en font encore beaucoup davantage, n'estant pas facile que la plume en dise jamais autant que la langue d'une femme.

Tout d'abord, Madame, je vous demande si vous estes emportée de cette passion universelle, où il y en a peu qui ne s'y abandonnent, & si vous estes une de celles, qui jouent si bien leur personnage dans cette Tragedie, où la langue la plus empoisonnée a coûtume de faire mieux son devoir?

C'est une pensée que je vous laisse à mediter, tandis que j'exposeray à vos yeux quelques dé-reglemens du cercle, où peut-être vous verrez, que vous tenez tres-bien vôtre partie, sans vouloir ceder à aucune de la compagnie.

Le moindre mal que l'on pense faire dans les conversations, & qui est compté pour rien, est le grand tems qu'on y met. Le tems est précieux, Madame; vous n'y pensez pas.

Et neanmoins c'est ce tems, dont la perte vous semble moindre, que celles de toutes les choses du monde; car il n'y en a point que vous ne menagiez, ou pour n'en pas faire la perte, ou pour en faire un usage raisonnable, & le seul tems est celuy que vous prodiguez;

vous le donnez à tout sans mesure, & comme si vous en estiez toujours ennuyée, vous ne cherchez qu'à le tuër, comme l'on dit, à vous en décharger autant que vous le pouvez, & à l'adoucir par toutes les manieres divertissantes que vous pouvez vous imaginer.

Déplorable aveuglement, qui vous empêche de voir ce que vous perdez ! mais encore plus déplorable, de ce que vous ne comprenez pas que vous soyez aveugle en ce point ! C'est aussi pour cela, que dans les conversations vous donnez des tems considerables à fatiguer les personnes, dont souvent vous n'estes pas moins fatiguée vous-même, qu'elles le sont de vous.

Mais encore, comment s'y prend-on ? On ne l'ignore pas, & vous ne le sçavez que trop, aussi-bien que vos semblables ; La plus grande partie du tems ne se passe-t'elle pas dans des visites actives & passives ? Il y en a de civilité ; il y en a de mode ; il y en a qu'on pourroit dire de mommerie ; il y en a aussi de devoir.

Je sçay qu'il y a des visites que le devoir exige, & dont on ne peut se dispenser, sans blesser la vertu & la raison.

Je sçay qu'il y en a d'autres que la bien-seance demande, & une certaine honnêteté, pour entretenir la paix & l'union des esprits ; mais il y en a aussi qui sont de pure mode, & qui ont passé en loix, sans autre fin, que celle d'y perdre le tems par ceremonie.

Il y en a encore qui ne sont qu'une espece de mommerie, où l'on se montre comme des personnages de theatre, y apportant tous les ajustemens des habits, avec toutes les façons, les ce-

remonies, difons même, & comme les grimaces.

C'est pour cela, que dans la femaine Madame a fes jours, qu'on la montre, & qu'on la voit, hors defquels elle eft invisible; & puis les autres ont auffi leur tour, à qui elle rend la ceremonie, qu'elle en a reçeuë: L'on y compte les pas dans la chambre, & jufqu'où il faut aller, quand on reçoit les perfonnes, & quand elles fortent: & pour faire toutes ces mines, & cette vie de theatre, quel grand tems n'y donne-t'on pas? Les après-dînées entieres font trop courtes, à voir, & à courir, & allant de maifon en maifon, c'est comme aller de fcene en fcene, où l'on apprend toujous mieux comme à faire le personnage des visites, en l'exerçant tous les jours.

Et voilà, Madame, comme le tems de la vie, qui eft la mefure de l'éternité, fe donne pourtant fans mefure, & fe confume prefque tout dans de vaines ceremonies.

L'attache même, qu'on y a, eft quelquefois fi grande, qu'on ne fait point de difficulté, de laiffer pour cela le Service divin.

Car, pendant que fe dit le Sermon, & que fe chantent les loüanges de Dieu, une Dame fait fon Temple des chambres, & des alcoves, où elle facrifie à des entretiens prophanes, les plus belles heures du jours, lors qu'elle devoit les facrifier aux Autels.

C'est auffi pour cela, que les Eglifes font importunes, qu'on y eft d'ordinaire fans contenance, & qu'une demie heure y coûte bien à paffer; tandis que plusieurs heures font toujous

courtes dans les conversations , que la contenance belle, & juste, qu'on y tient, ne se dément jamais, & que la longueur du cercle n'est jamais non plus ennuyeuse, & importune.

Cét effet montre assez, comme l'attache dérangée aux conversations, & aux visites, détourne l'esprit du culte divin, qu'on ne regarde plus, que comme une charge, & un empêchement, qui gésne la liberté des compagnies.

Le temps n'y est pas seulement mal employé, ce qui est une perte incroyable; mais il s'y passe encore dans les dernières bagatelles, ce qui est aussi la dernière bassesse d'esprit.

En effet, qu'y fait-on, Madame, & qu'y dit-on? Vous n'ignorez pas, que tout le moins, qu'on y dit, c'est de parler de cent choses badines; N'auriez-vous pas même honte de l'avoir, pour peu d'esprit que vous puissiez avoir? Une jupe, un colet, une mode, un chien, du fard, de la poudre, une coiffure, un ameublement, un mot nouveau, une phrase nouvelle, un Roman nouveau, n'est-ce pas là tout ce qui fait la bagatelle du cercle, & que l'on promene, & redit cent fois, tâchant d'y réüssir toujours vainement, par dessus les autres? & vous ne voyez pas, que d'y mieux réüssir, & y mieux rencontrer, c'est aussi mieux montrer sa foiblesse; car qu'elle foiblesse, de borner ainsi son esprit à des choses basses, & de vouloir s'en faire vanité?

C'est donc là le fond de toutes ces belles conversations, où l'on ne s'amuse que de bigeoux, propres seulement à des enfans, dont l'esprit petit ne peut s'élever à des matières plus sérieuses.

Ce fatras de bagatelles enchante néanmoins si fort , que les hommes mêmes en étant enchantés , s'abaissent aussi à tous ces discours , par la complaisance , qu'ils se croient obligés de rendre aux Dames : Ils s'oublient de ce qu'ils sont , pour parler , comme ils ne doivent pas , & par un esprit puerile , & effeminé , ils affectent toutes les manières , propres des femmes , aimant mieux deshonorer leur caractère , par cette lâcheté , que de déplaire aux Dames , par un loüable défaut de complaisance.

Si s'entretenant de toute cette bagatelle , on le faisoit encore conséquemment , & qu'on relevât sa bassesse de la matière , par une manière forte , & bien raisonnée , cela pourroit être un peu tolérable , la capacité du sexe ne pouvant pas d'ordinaire aller plus loin.

Mais l'on peut dire , que la variété des discours est communément fort bizarre , passant en l'espace d'un quart d'heure à plus de dix matières différentes. L'on pourroit presque dire encore , que ce sont des esprits démontés , qui ne vont , que selon l'impétuosité de l'imagination , qui joignent des choses sans rapport , & qui font ainsi , pour en parler justement , de vrais monstres de discours.

L'on s'y lasse de tout , & , comme des sujets si vagues ne sont pas capables de fournir dequoy parler , on les laisse par ennuy , & on les reprend par amour du changement , pour les laisser encore , & les reprendre par légèreté.

De sorte que les entretiens du cercle parmi de certaines Dames , ne sont pas moins bizarres qu'ils sont bas , & si elles n'y prennent garde.

elles donneront sujet de dire , que par ces deux caracteres de leur discours , elles montrent ce luy de leur esprit. En verité sont-ce là des entretiens , dignes d'esprits seulement raisonnables ? sans parler de ce qui est indigue d'une ame Chrétienne , où l'indignité n'est pas moins grande que la bassesse , que nous venons de voir dans la variété des ces entretiens.

Et c'est icy , Madame , où je vous attendois ; car le mal n'en demeure pas là , de perdre seulement le tems dans les conversations , avec aussi peu de conduite , que la matiere en est ravalée ; mais la charité du prochain y est presque toujours interessée ,

Il n'y a point de biais qu'on ne prenne , & de tour qu'on ne donne aux choses , pour porter sur luy quelque coup : Tantôt à guerre ouverte l'on se déchaîne , pour satisfaire sans aucun respect sa passion : Tantôt par une adresse plus fine , l'on dit quelque louange des personnes , pour n'être point suspecte , en faisant couler des paroles desavantageuses : Tantôt on feint d'avoir de la compassion , afin de frapper plus à propos , se couvrant de cette dissimulation : Tantôt la jalousie pique l'esprit , pour lancer son trait , sans qu'il paroisse qu'on y veuille toucher : Tantôt on rabat tout ce que l'on entend de bien d'une personne , en produisant aussi-tôt quelque défaut qu'on y a remarqué.

Il n'est point de maniere imaginable , qu'on ne prenne dans les conversation , pour y blesser toujours le prochain , comme pour la substance des choses , il n'est aussi rien , qui ne s'y dise avec impunité , les grands coups y étant portez

comme les petits , avec une liberté égale.

L'on s'y forme souvent la conscience , par cette pensée qu'on ne veut point de mal aux gens dont on parle , & qu'il est à propos que les actions mauvaises soient blâmées où elles se trouvent : L'on s'autorise de l'exemple de tout le monde dans les compagnies , où sans scrupule l'on fait métier , de donner toujours sur le prochain : L'on dit même , qu'on ne sçait que dire autre chose dans les entretiens , & que si l'on veut user autrement , il faut passer pour avoir l'humeur critique , ou se retirer absolument des conversations.

Confessez-le moy , Madame ; n'est-ce pas là cette vie que l'on mène tous les jours dans les cercles ? Ne vous en acquittez-vous pas aussi bien que les autres ? Estes-vous jamais gueres avec le monde , que pour vôtre part vous ne portiez d'aussi bons coups que personne , sur la reputation du prochain ?

Mais le fin du poison n'est pas ce que nous venons de dire.

C'est la raillerie qui regne aujourd'huy plus que le reste , & qui fait l'ame de toutes les conversations : Ce seroit s'y prendre trop grossièrement , de parler mal d'autrui , pour en dire seulement les défauts , cela n'auroit point d'esprit , & ce ne seroit pas l'entendre agreablement.

Il faut que la médifance se fasse d'un air railleur & plaisant , comme si son poison ne luy suffisoit pas à elle-même , elle doit être encore plus finement empoisonnée par cette manière , qui plaisant davantage à la compagnie , fait aussi mieux entrer dans les esprits le mal ,

dont on veut que les personnes en soient persuadées.

C'est là l'esprit le plus pernicieux du siècle, qui a entrée par tout. parce qu'il est adroit, & qui est toujours le bien venu, parce qu'il est agreable.

Telle personne qui n'oseroit médire grossièrement, le fera hardiment sous une maniere galante & railleuse, & telle qui est ennemie de la médifance, l'écouterá assez volontiers, & s'en divertira, comme les autres, quand elle est assaisonnée de cét air agreable & malin.

C'est ainsi que par un effet, & une suite déplorable, & celle qui fait la médifance, & celle qui l'entend, ne trouve plus rien de si fâcheux dans la conversation, quand la raillerie y est finement & doucement mêlée.

Cette maniere railleuse dans le cercle, ayant donné cours impunement à la médifance qui est revêtuë si plaisamment, la médifance ne se contente pas d'attaquer les personnes en elles-mêmes, & prises dans leurs défauts naturels, elle passe jusqu'à la devotion, dont elle fait son plus agreable divertissement.

Car est-il rien, dont on se jouë dans les compagnies, comme des Devots, & des Devotes ? C'est esprit de sçavoir piquer sur la devotion, & de tourner en ridicule ceux qui la professent; Le mot là-dessus le plus sanglant avec adresse est le plus spirituel; & qui sçait mieux faire rire, & le mieux rencontré. Le Demon même anime & ouvre l'esprit sur toutes ces sortes de choses, & c'est avoir le mieux réüffi, quand on sçait mieux surprendre ingenieusement par quelque trait plaisant, & bouffon.

Voyez icy, Madame, si vôtre langue a épargné non plus le saint, que le prophane, & si vous n'êtes pas de celles, qui prétendent bien l'entendre, pour porter adroitement vôtre coup sur les personnes de pieté : Voyez si ce n'est pas elles, que vous en voulez particulièrement, parce que leur vie est la condamnation de la vôtre, & que vous ne pouvez souffrir les reproches interieurs, qui vous en reviennent; comme si vôtre langue envenimée & railleuse, étoit le remede au mal caché, qui ne vous laisse point de repos, & qui vous déchire la conscience.

C'est pour cela que vous les affaïsonnez de toute maniere, que vous les examinez de prés, que vous ne leur pardonnez rien, que vous en relevez les moindres fautes avec la plus dure censure, comme si elles devoient être impeccables.

Hé! Madame, vous de qui les défauts sont visibles & grossiers; vous ne pouvez souffrir les plus legeres imperfections d'une personne de pieté! soyez plus équitable, & pensez où vous en seriez, si l'on avoit entrepris de faire le portrait de vos mœurs, qui donneroient affeurement une ample matiere aux plumes, qui voudroient y mettre toutes les couleurs, & aux langues, qui voudroient donner leur coup.

Vous ne sçavez donc que trop, comme les gens de pieté sont tres-souvent la fable du cercle, puis que vous les faites si souvent passer par vôtre langue; mais je ne sçay aussi, si vous comprenez que la vertu n'est point traitée parmi les infidelles avec autant d'impieté, qu'elle

l'est dans les conversations de bien des Chrétiens ; car les infidèles n'en connoissent pas le prix, ils ne voyent gueres l'obligation qu'ils en ont, & l'un & l'autre vous est trop connu : C'est encore ainsi, que la piété trouve une plus cruelle persécution dans le Christianisme, qu'elle n'a fait autrefois chez les Tyrans, où elle étoit animée, & rendue glorieuse par les supplices, & maintenant elle est abattue & rendue timide & méprisable par les railleries.

C'est aussi pour cela, que dans le cercle il n'y a souvent presque pas une Dame qui ose parler de Dieu, craignant que ce qu'elle dira, soit relevé par la raillerie.

Toute sorte de sujets y sont bien reçus, pour être la matière des entretiens ; il n'y a que ceux de Dieu seul qu'on n'y écoute pas volontiers. C'est icy qu'il se peut dire, que le respect humain l'emporte en quelque manière par-dessus Dieu, celle qui auroit quelque sainte pensée, ne l'osant produire pour ne pas déplaire, & pour ne s'attirer pas la risée de la compagnie, voulant parler en Chrétienne.

Cela vient de ce que son infidélité, à ne point parler de Dieu, est dans sa pensée un bien moindre mal pour elle, que la raillerie qu'on en pourroit faire, tandis qu'elle retient dans un silence injuste les saintes pensées, qui luy ont été inspirées.

Que s'il s'en trouve d'assez Chrétiennes & d'assez fidèles, pour dire quelques mots de piété, elles ne vont pas ordinairement bien loin, parce qu'il s'en trouve encore davantage, qui rompent aussi-tôt le discours par un ris-moc-

mocqueur, & par des termes bouffons ; L'on crie à la devote, ses paroles édifiantes sont traitées de bigotterie, tout cela s'en va en ris & en éclat : Et comme il n'y en a presque point, qui soient assez genereuses pour se mettre à l'épreuve des langues, il arrive aussi, que le nom de Dieu est éteint dans les compagnies, comme s'il étoit inconnu, que le seul discours en fait honte, & que la chose passe pour ridicule, si l'on en avance les moindres discours.

Donc parler de Dieu aujourd'hui dans les compagnies, est l'objet de la raillerie ; mais s'il est ainsi banni des cercles, croyez-vous Madame, qu'il fasse bon dans un lieu d'où Dieu lui-même est banni ?

Bien davantage, cette lâche complaisance qui ferme la bouche pour n'avancer aucun discours de piété, l'ouvre tres-souvent à des ris indecens, & à des paroles encore plus indecentes.

On en dit, à faire deviner, on en dit, qui ne laissent rien à deviner ; & ces paroles soit couvertes, soit claires, qui blessent également l'honnêteté, sont les meilleurs mets, qui se servent dans ces compagnies dissoluës.

N'est-ce pas là quelque chose, qui montre, que toute la pudeur est perdue, de voir qu'une Dame ait la hardiesse de dire des paroles libres, soit qu'elle le fasse pour en divertir la compagnie, soit qu'elle en fasse elle-même son plaisir ? Que peut-on penser après cela de celle dont la langue n'est point chaste ? Vous même qu'en croyez-vous, Madame ? Je vous demande, si la cause peut avoir de la chasteté, quand les effets ne montrent que de l'impureté ?

C'est pourtant là cette liberté criminelle, qui regne aujourd'hui dans les beaux cercles, & que l'on appelle encore galanterie, sans s'en faire beaucoup de conscience; car c'est assez, pourvu que la compagnie soit défrayée, & que l'on rie aux dépens de toute la pudeur.

Une chose fait encore voir la corruption de ce mauvais air; c'est que quelquefois des Dames vraiment chastes, ne refuseront pas néanmoins un sou-ri à des paroles fort libres, quoy que leur cœur y refuse son approbation; ce qui marque la violence de ce mal-heureux torrent, & la foiblesse de la résistance; mais ce qui prouve aussi l'obligation rigoureuse, qu'elles ont de se retirer de ses compagnies, où elles ne peuvent retirer leurs ris scandaleux; où elles approuvent par l'agrément de leur visage, ce que condamne leur pensée; & où elles donnent volontairement quelque atteinte à leur chasteté, sans en apprehender temerairement la perte.

Après cela, quelle estime, & quelle affection peut avoir une Dame pour le cercle, si elle a encore de la pudeur?

Est-on hors de ces grandes conversations? L'on ne manque pas de faire aussi-tôt le tableau de toutes celles qu'on y a veuës, de n'en laisser aucun trait, d'en rapporter toutes les paroles, de les contrefaire ridiculement, d'en dire le foible & le fort, & d'en faire tout au long son divertissement.

N'est-ce pas, Madame, ce que peut-être vous avez fait souvent, tirant vanité de sçavoir bien raconter & bien contrefaire? Mais sçavez-vous bien aussi, que peut-être l'on fait de vous un

tableau , qui vaut bien celuy que vous faites de
autres , & que vous fournissez des couleurs
bien plus vives , que celles que vous avez don-
nées ?

Voilà ce qui vous revient aux unes & aux
autres , de tous ces entretiens de cercle , à sça-
voir , que vous fournissez par là de bonnes in-
structions & de bons memoires , pour faire l'hi-
stoire de vos vies , & le portrait de vos esprits ;
Et vous particulièrement , Madame , vous seriez
un peu moins connuë pour ce que vous êtes ,
& l'on ne diroit pas tant de bons mots , si vous
étiez plus retirée des compagnies , où vous ne
faites que vous mettre plus à loisir sous les coups
de langue , qui comme autant de coups de pin-
ceau , ne manquent pas d'achever exactement le
tableau de vôtre personne.

Mais il y a quelque chose de bien pis dans
toutes les conversations secretes , qui se font ,
que dans celles qui sont publiques & réglées.

Car le lieu qu'on y destine , n'est pas moins
le rendez-vous des crimes que des personnes ,
où le secret , où le silence & la solitude semble
tout permettre , parce qu'il n'y a point de témoins ;
oùy , Madame , mais Dieu y est ce témoin ter-
rible & irreprochable , lequel a compté tous les
pas qui vous ont conduite au lieu de cette con-
versation ; qui a regardé attentivement toutes
vos contenance ; & qui a écouté sans en rien
perdre , tout ce que vous y avez dit.

Ne vous en souvenez-vous pas tres-bien ? Au
moins s'en souvient-il , n'en doutez pas , & tout
ce qui s'est passé dans cette entreveuë cachée ,
sera enfin mis au jour : L'on sçaura ce que vous

avez été, & ce que vous avez fait, & alors l'on verra, que peut-être vous n'avez été rien moins que ce que presentement vous paroissez. Vous ne vous mettez maintenant en peine que de garder les dehors, mais malgré vous le grand voile sera tiré, qui manifestant tous vos secrets, vous couvrira de la dernière honte.

Et puis croyez-vous, que vos conversations secrètes le soyent assez, pour n'être connues que de vous, & de votre complice? On ne vous le dit pas, Madame, que l'on sçait vos démarches & vos intrigues, & souvent vous ignorez seule, ce qui est promené dans les compagnies, Vous devriez avoir les yeux ouverts, au moins pour vous-même, & n'être pas aveugle, où tout le monde voit si clair: Mais vous vous flattez, je ne scay comment, que les tenebres de vos conversations écartées, dérobent aux yeux la veüe de ce que vous y faites, afin de continuer dans vos véritables desordres aussi bien que dans ces tenebres imaginaires, où vous pensez que tous les yeux sont à votre égard.

Mais laissons là toutes ces conversations secrètes, & de seule à seul, que l'on peut appeler comme le centre des crimes, le naufrage caché de l'innocence, & l'occasion à toutes les pertes inévitables de l'ame: Revenons aux cercles, & aux conversations ordinaires, que j'ay entrepris de combattre dans tout ce discours, pour vous dire, Madame, que les résolutions les plus fortes ont coûtume d'y trouver leur écueil.

Vous savez les saintes pensées que la Confession & la Communion vous ont fait conce-

voir tant de fois, & qu'après vous avez toujours veuës s'en aller en fumée, lors que vous avez été dans les compagnies : Vous y entriez pleine de belles résolutions, autant que vous l'aviez promis à Dieu de grand cœur ; mais ce n'étoit plus rien de tout cela, si-tôt que vous étiez dans le cercle : Une heure de cette belle humeur, vaine, complaisante, enjouée, en vous évaporant, a aussi évaporé tous vos bons propos. Cent momens de grâce, où il sembloit que vos résolutions avoient dû être fortifiées, ont été souvent rendus inutiles, par un seul moment de ces conversations dissipantes, & à peine y avez-vous été, que vous avez oublié tous les engagemens si genereux, que vous aviez formez au pied des Autels.

C'est là une expérience que vous ne pouvez contredire, & qui vous oblige à confesser, que les plus grandes résolutions pour le bien & pour la vertu, perdent toute leur force dans l'air doux & charmant des compagnies.

Etonnez-vous, Madame, après cela de l'inconstance continuelle de vos résolutions, lesquelles après avoir épuisé tant de grâces & la patience des Confesseurs, s'épuisent & se perdent aussi elles-mêmes dans le divertissement du cercle, où la mémoire ne garde plus rien, de ce que le cœur avoit tant promis, emportée par la douceur & par le charme des entretiens.

Jugez après tous ces inconveniens des conversations, si vous ne devez pas au moins en faire un grand choix, pour n'y passer pas le tems purement dans la bagatelle, & pour n'y pas offenser Dieu par un continuel déreglement de votre langue.

Vous

Vous devez donc faire en ce point un juste discernement des esprits ; afin de ne vous engager pas indifferemment : Vous devez prendre garde que la condition des personnes, que le plaisir, & que l'interêt, ne vous fasse pas aimer les compagnies au préjudice de vôtre ame.

Soyez genereuse pour vous défaire de celles, de qui vous n'apprenez rien de modeste & de retenu ; Ne voyez que les Dames ; de qui les discours portent & inspirent la pudeur & la pieté ; Et foyez assez judicieuse, pour donner toujours plus au bon sens qu'à la complaisance.

Mais après tout, quelque circonspection que vous apportiez pour ne vous trouver jamais que parmi des personnes que les bonnes qualitez de leur esprit vous auroient fait choisir, je dis néanmoins, qu'il est moralement impossible de converser beaucoup avec le monde, & d'être tout à Dieu.

Je ne veux pas dire, qu'à le prendre en general, vous deviez vous séparer entierement des compagnies ; mais ma pensée est, que si Dieu vous prévient de quelque grace particuliere, pour être toute à luy, il n'est pas possible que vous puissiez entrer dans ses desseins, sans venir peu-à-peu dans une grande separation des creatures.

O ! que Dieu les vaut bien toutes, & qu'il sçait bien recompenser divinement les pertes, que l'on fait pour son amour ! Vous ne comprenez pas, Madame, qu'une heure avec luy dans vôtre cabinet, & dans vôtre cœur, est plus que mille avec toutes les creatures les plus agreables : Et puis si Dieu vous appelle à cette

vous appelle à cette grande séparation, par les mouvemens sacrez de son Esprit, n'est-ce pas une faveur singuliere, & une voye par où il vous dispose encore à de plus grandes faveurs?

Les creatures pour bonnes qu'elles soient, nuisent toujours à une ame que Dieu veut toute sainte, quand on les frequente beaucoup: C'est ce qui ne manquera pas de vous arriver Madame, si vous formez de grands desseins de sainteté; tant parce que Dieu veut être seul, que parce que d'ordinaire avec les meilleures personnes les entretiens ne sont pas fort innocents; Et si vous y voulez faire reflexion, assurément vous ne disconviendrez pas avec moy, que celles qu'on appelle dans le monde des personnes d'exemple & de pieté, ne sont gueres en conversation, qu'elles ne disent toujours, comme les autres, quelque chose du prochain, laquelle n'est pas tout-à-fait dans l'esprit de charité.

Elles sont hors de la raillerie, & des médisances grossieres, il est vray; mais sans tant de façons, & sans tant de scrupule, & de mauvaise volonté, elles disent toujours quelque peu de chose du prochain, & l'on n'y fait jamais gueres d'autre entretien, que celui-là.

Elles sont pieuses, elles font cent actions édifiantes, & grandement Chrestiennes, tout cela est bon; mais elles ne laissent pas d'avoir cette liberté de langue, & toujours le petit mot à dire d'autrui dans le cercle, & la compagnie.

Et c'est cela même, qui me fait conclure, qu'il n'est pas possible, que vous soyez beaucoup à Dieu, selon tout l'attrait de sa grâce, tandis

que vous serez engagée dans ces sortes de conversations.

Quand vous quitterez le tout pour le tout, Madame, vous n'y perdrez rien, & Dieu saura bien reconnoître la préférence, que vous en ferez, avec tant de courage, & de fidélité : Outre que vous devez être enfin toute persuadée, que si vous estes prévenue de quelque grace particuliere, jamais vous ne pourrez la remplir, pendant que vous serez embarrassée de la conversation des creatures.



ENTRETIEN VIII.

Sur le Jeu.

LE seul terme de jeu, semble de luy-même en devoir justifier l'usage, bien loin de donner à l'esprit aucune pensée, qui oblige d'en avoir de l'aversion ; car autrement, ce seroit bannir le divertissement de la vie civile, laquelle ne seroit plus tolerable, si ses chagrins n'étoient soulagez de quelque chose, qui en adoucit les amertumes. Il semble donc, que le jeu demande plutôt qu'on l'approuve, qu'il ne merite qu'on le blâme, & que ce ne doit plus estre, qu'une humeur fâcheuse, & critique, qui porte à en condamner l'exercice.

Je l'avoüe, Madame, que ce ne seroit plus, que l'effet d'une humeur tres-incommode, & d'un esprit fort mal-fait, de vouloir qu'il n'y eût plus de sujet de divertissement dans le mon-

de; auffi n'est-ce pas ce que je veux dire, & nous ne devons pas nous en faire icy une difficulté imaginaire; mais je pretens parler du divertissement des jeux défendus....

Il fuffiroit de dire à un esprit éclairé, que la feule perte du tems, que l'on fait dans le jeu, est une raison trop forte, pour le laisser. Je vous ay déjà dit quelque chose de cette perte au commencement de l'Entretien precedent, mais je retouche icy dans un fujet, qui a plus de conséquence, la grandeur de son prix, & la perte qu'on en fait.

Je demande, si l'on comprend, ce que vaut le tems, & si vous le comprenez vous même? Ce tems, qui nous est donné pour faire penitence de celui, qu'on a si mal employé, pour faire des œuvres d'éternité, & pour nous gagner l'amitié d'un Dieu; Ce tems qui ne revient jamais, & dont la perte ne se peut reparer; Ce tems, qui ne peut être acheté, ny mérité, par tout ce qu'il y a au monde de plus précieux; Ce tems, dont les ames damnées voudroient pouvoir appeller quelques momens, par tous les supplices de l'enfer; Ce tems, que le bienheureux voyent avoir été le germe de leur gloire: Ce tems dis-je, est cependant ce tems, que l'on perd, & que l'on prodigue dans le jeu, se faisant encore un plus mauvais jeu de sa perte.

Car n'y donne-t'on pas des longueurs infinies, y sacrifiant les jours & les nuits, comme si tout le tems de la vie n'estoit que pour le jeu, ou que le jeu ne fût, que pour consumer tout le tems? Et l'employ en est si prodigue,

ou si avare, qu'on ne sçait presque, qui l'emporte; Il est prodigue, en ce que l'on donne au jeu tout le tems, qui ne peut luy être refusé, & il est avare, en ce qu'on ne luy ôte rien du tems, qu'on peut luy accorder.

Cette grande perte, que cause une passion si furieuse pour le jeu, n'est-elle pas seule capable, d'en donner de l'éloignement à un esprit, qui n'envisage point les choses avec les yeux de la chair & du sang, & qui sçait véritablement leur donner le prix?

Mais, comme les yeux de tout le monde ne sont peut-être pas assez bons, pour voir l'importance de cette perte du tems, il se pourra faire, qu'ils seront plus ouverts, pour voir l'emportement de la passion du jeu, dont le dérèglement, sans beaucoup de discours, se condamne assez de luy-même.

Et pour n'en point considérer l'excez hors de votre sexe, Madàme, puisque c'est aux Dames à qui j'adresse tous ces Entretiens, ne pouvons-nous pas dire, que c'est dans elles, que cette passion est beaucoup plus outrée, que dans les hommes? La raison le fait comprendre, & la pratique en fait toucher la vérité.

Vous m'avouerez, que toutes les passions sont bien plus vives dans le sexe, quand une fois elles y sont allumées, & les femmes en reviennent bien moins que les hommes, soit que la délicatesse du tempéramment soit beaucoup plus susceptible de ce feu, soit que le cœur en soit plus attachant, soit que l'imagination en soit plus forte, soit que l'esprit en soit plus foible: Vous m'avouerez encore, que la pra-

tique montre clairement ce que je dis ; car vous n'ignorez pas jusqu'où se porte la passion d'une femme, qui est attachée au jeu : Elle en perd le sommeil, non-obstant que sa complexion naturellement délicate demande le repos ; quoy que l'ajustement fasse le grand soin du sexe, elle oublie néanmoins de s'habiller, se laissant à la négligence, pour ne pas quitter la table & les cartes ; elle n'a pas souvent le repas réglé, ne pouvant dérober quelque tems raisonnable pour sa nourriture, afin de le donner tout entier à son jeu, dont elle ne peut se détacher ; ses impatiences y sont tres-vives ; les mots le plus piquans n'y manquent pas, quand le jeu ne luy est point favorable.

Vous voyez donc bien par ces deux preuves, prises, & de la pratique, & de la raison, que la passion du jeu dans les femmes est dans uné extrême violence.

Mais la preuve se fortifie d'un autre coté ; que j'aurois peine, je vous assure, de regarder, si la matiere ne m'y obligeoit.

Le croyriez-vous ? que dis-je ? Il n'est pas que vous-même ne l'ayez vû tres-souvent, je veux dire, des Dames, qui au reste font profession de pieté, qui vont aux prisons, qui font de toutes les bonnes œuvres, & qui avec toutes leurs devotions ont leur destiné pour le jeu, & y passent les après-dînées.

Elles se font une devotion à leur mode & croyent qu'après avoir fait tout leur petit exercice du jour, elles peuvent aussi faire celuy du jeu : Ce sont ces Dames devotes, de tres-bon accord, qui pensent bien autoriser leur jeu par

quelques bonnes actions, qu'elles pratiquent, & qui cependant donneront plus d'heures une après-dînée à manier les cartes, qu'elles n'en donneront toute une semaine à la priere.

Elles se trompent elles mêmes, se flattant que tout leur est permis, sous ombre de la pieté qu'elles professent, & elles scandalisent ainsi le prochain, qui dit que les devotes ont leurs petites academies comme les autres, qu'on les voit souvent à la table de Communion, & à la table du jeu, & que leurs mains savent manier les cartes aussi-bien que le chapelet.

O? que cét exercice est peu seant à des personnes de pieté, lesquelles ne doivent jamais en prendre, qui ne soit conforme à leur état, parce qu'elles détruisent ainsi par des manieres fort mondaines, ce qu'elles établissent d'ailleurs par des actions très-Chrétiennes.

Cela ne prouve pas mal la passion déreglée que les Dames ont pour le jeu, puis que se défaisant de cent choses pour se tourner vers Dieu, elles ne peuvent souvent se défaire de cette passion qui les emporte.

Je ne voudrois qu'un seul mot, pour condamner ce jeu des Dames; ce seroit scavoir d'elles, ce qu'elles donnent d'aumône aux pauvres? Nous trouverons qu'elles perdent au jeu beaucoup plus d'argent dans une seule après-dînée, qu'elles n'en donnent aux pauvres en un mois.

N'est-ce pas là avoir des entrailles de fer, pour les membres de Jesus-Christ, tandis qu'on a un cœur prodigue à hazarder & à perdre tout pour son divertissement? Cette dureté pour les

pauvres, n'est-elle pas la condamnation de son jeu ? N'est-il pas étrange & tout-à-fait surprenant, que les pauvres soient beaucoup moins bien partagez, que ne l'est le divertissement de Madame ? Mais n'est-ce pas une chose à revolter toute la piété Chrétienne, qu'une Dame plaigne souvent de donner aux pauvres tous les mois quelque pièce d'argent, & que pendant une après-dinée elle ait la bourse ouverte pour donner tout sans mesure au hazard du jeu ?

Qu'elle juge donc de son jeu par les pauvres; qu'elle regarde de quel côté va sa dureté & sa libéralité; & elle verra que sans aucune borne l'argent luy tombe des mains sur le tapis, & qu'elle se ménage avec une épargne extrême, pour en faire aux pauvres quelque part seulement fort légère; étant au moins vray qu'ils ne sont partagez qu'en misérables, tandis que le jeu épuise toute la meilleure substance de la maison.

C'est ainsi que cet argent ingrat & stérile pour tout bien, ne produit aussi dans le jeu que du chagrin, des impatiences, la perte du tems, & l'oubli de Dieu; & dans les mains des pauvres il pourroit produire les fruits de grâce & d'éternité.

Derechef, Madame, formez là-dessus le jugement de votre jeu.

L'on dit, qu'il est meilleur de jouer, que de médire, & que, pour éviter la médifance du cercle, l'on choisit plus volontiers le jeu de la table.

A votre avis, Madame, croyez-vous, que cette excuse prenne un bon tour ? Je ne le

penſe pas en vérité, car la foibleſſe en eſt trop manifeſte, quoy qu'on ne laiſſe pas de s'en ſervir, & de mettre audevant cette déſence. Vous ne voulez donc point médire, Madame, ô ! je vous en loüe, continuez dans cette ſainte reſolution : Mais pour ne pas médire, ce qui eſt un grand mal, penſez-vous qu'un autre mal en ſoit un bon moyen ? Non aſſurement, parce qu'il n'eſt jamais permis de ſe défaire d'un péché par une voye illegitime, un moindre mal ne pouvant eſtre jamais une bonne voye, pour ne tomber pas dans un plus grand mal. Le jeu à ſon deſordre, comme la médifance ; laiſſez la malice de la médifance, & le déreglement du jeu : Il y a aſſez d'autres moyens, vous les ſçavez, pour ſe débarrasser d'un cercle médifant, ſans prétendre qu'on ne le puiſſe faire que par une table de berlant.

Mais cela veut dire, qu'on ſe prend à tout ce qu'on peut, à de foibles comme à des fortes raiſons, pour prouver la bonté, & l'innocence de ſon divertiffement.

Neanmoins, quoy que vous en puiſſiez dire, vous ne pouvez pas douter, comme le jeu vous eſt deſavantageux, en ce qu'il l'eſt extrêmement à votre ame ; parce que, ſans parler des paſſions qui regnent dans le jeu, & que j'ay déjà marquées, vous n'en ſçavez pas les ſuites, quand vous eſtes de retour à la maiſon, après avoir perdu ?

Il faut alors, que tout le domeſtique ſouffre de votre mauvaiſe humeur : Les choſes les mieux faites ſont toutes de travers, quoy qu'elles ne le ſoient que dans votre eſprit : Des fau-

ses de néant sont relevées avec des aigreurs & des impatiences, qui surprennent : L'on ne scait souvent à qui vous en voulez : Vous vous plaignez, qu'il n'y eût jamais de personne plus mal servie, mais c'est vous qui vous rendez plus que personne, les plus mauvais services ; Enfin vous en voulez à tout le monde, tandis que vous ne devriez en vouloir, qu'à vous-même : Vous les faites tous coupables, lors qu'il n'y a souvent que vous qui le soyez ; Et voyant par tout des fautes dans vos domestiques, où il n'y en a souvent point, vous ne voyez pas par un étrange aveuglement que la seule perte, que vous avez faite au jeu, fait aussi tout ce fracas, ne laissant de repos à personne, parce que vôtre chagrin ne vous en laisse point.

Ce sont là ordinairement les humeurs fâcheuses, que tous ceux de vôtre maison ont à essuyer, quand le jeu ne vous a pas réüffi.

Le mal n'en demeure pas là ; car s'il n'y avoit qu'à supporter les chagrins de Madame, lors qu'elle a perdu au jeu, ce mal ne seroit que pour quelques heures, & ce ne seroit après tout que du bruit ; mais ce qui en est le pis, c'est que quand elle est possédée de la passion du jeu, le soin de tout son domestique en est abandonné.

Le bien se dissipe confusement ; ce ne sont que friponneries dans une maison ; les divisions y regnent ; les mœurs en sont dissoluës ; les domestiques font tout comme ils veulent, & vont où il leur plaît.

C'est le jeu de Madame, c'est son absence causée par le jeu qui attire tous ces desordres.

& elle ne considère pas que c'est elle qui les commet dans tous ses domestiques, & que chacun d'eux n'ayant que son péché particulier, elle porte elle seule tous leurs péchez ; parce qu'ayant obligation de les tenir dans l'ordre par sa présence, & par ses soins, elle sacrifie tout cela à la passion de son jeu, qui luy fait perdre la mémoire de toutes choses, pour n'avoir que celle de son plaisir.

C'est par là que la maison d'une joueuse, n'est plus qu'une maison de confusion, où les domestiques achevent de perdre par leur dégat, ce que Madame a commencé de perdre par son jeu, tout allant ainsi de perte en perte, jusqu'à la ruine totale quelquefois d'une famille.

Le mal dont je viens de parler, & qui est une suite du jeu, est considérable ; mais celuy où tombe la conscience plus en particulier, est encore bien plus digne de compassion ; car il est à remarquer que la passion, qu'une Dame a pour le jeu, après luy avoir ôté tout le soin de son domestique, luy fait abandonner celuy de son ame, dont elle est encore bien plus éloignée que du reste.

Cela vient, de ce que son esprit employant tout son feu au jeu, il ne luy en reste plus pour la devotion : Les prières ne se disent plus, ou ne se disent que pour ne point paroître avoir oublié toute la piété ; à peine la Messe s'entend-elle les jours commandez ; Les discours les plus saints ne peuvent approcher de son cœur, quelque force & quelque onction qu'ils puissent avoir ; Ce ne luy est pas une petite affaire d'en-

trer dans elle-même pour se confesser, tant les portes luy en sont fermées ; Elle ne sçait ce que c'est de frequenter la sainte Table, y estant attirée par le goût de la Communion ; Enfin elle porte une ame, d'où tous les sentimens d'une ame Chrétienne sont bannis, n'en ayant que pour le jeu, dont son esprit est toujours plein & penetré.

Il est encore si vray, que la devotion ne peut aucunement toucher son cœur, qu'on en peut juger par l'occupation continuelle qu'a son esprit, ou pour regagner ce qu'elle a perdu, ou pour renouer la partie piquée par le gain, qu'elle a pû faire.

C'est ce jeu qui roule incessamment dans sa tête, ou par le plaisir que luy donne le sort qui luy a été favorable, ou par le déplaisir que luy cause celui qui luy a été defavantageux ; & c'est ce jeu qui luy donne par-là une incapacité à la devotion ; soit pour en comprendre la verité, soit pour en avoir le goût, soit pour en faire la profession ; parce qu'une joueuse ne peut gueres comprendre autre chose que son jeu ; une joieuse ne goûte que son divertissement ; & une joieuse ne peut pas bien faire l'exercice de devote, ou par politique, ou par mépris, ou par lâcheté.

Si un jeu si déreglé, pris en luy-même, est blâmable en toute maniere, il faut conclure, que celles chez qui se fait l'assemblée & l'academie du jeu, pechent sans doute avec beaucoup plus de grieveté que les autres.

Car leur maison n'est-elle pas comme le cen-

tre de tous les desordres que le jeu entraîne avec luy? Ne fournissent-elles pas comme le theatre où se voit la scene de cette belle tragedie? Contribuant à donner un azyle aux jouëuses, ne contribuent elles pas aussi à tous les pechez qu'elles y font? Leur fournissant un lieu favorable au peché, n'est-ce pas une suite qu'elles y participent avec elles? Ne peut-on pas dire, qu'elles moissonnent avec les autres les pechez qui croissent dans leur terre? Et n'est-ce pas en quelque façon jouër elles seules de toutes les mains de celles qui tiennent le jeu?

Si personne ne donnoit sa maison pour estre un lieu de berlan, ce seroit là couper pied au déreglement du jeu, à qui l'on ôteroit ainsi le lieu de son exercice, dont il faut consequemment attribuer l'entretien, le desordre, & les suites criminelles, à celles qui font de leur maison un rendez-vous à toutes les jouëuses.

Et si je voulois icy, Madame, vous presser davantage du côté du peché, je vous demanderois avec quelle conscience vous jetez sur le tapis les pieces d'or & d'argent, je ne diray plus; parce que les pauvres en souffrent, parce que les passions y éclatent, parce que le scandale s'y rencontre. Mais je diray, parce que vous ne payez pas vos creanciers, que le Marchand en souffre, que les serviteurs en gemissent, que des pauvres ouvriers crient, sans qu'on les écoute; Vous ravissiez ainsi le pain à tant de miserables, & ne trouvant point d'argent, pour payer vos detes, vous en sçavez bien trouver pour vôtre jeu.

Voyez après cela, si les pechez, que vous

commettez au jeu , ne sont pas de la plus grande injustice ?

Je ne puis maintenant me persuader , si vous ne desapprouvez pas toutes les raisons , que j'ay produites , ou que vous ne laissiez un divertissement si déreglé , ou , ne laissant pas , que vous n'en portiez le reproche , & la peine dans l'ame , où , qu'avec le tems , vous ne concluez , de ne plus faire , ce que la raison : & la conscience vous obligent de condamner.



E N T R E T I E N IX.

Sur les Modes.

IE ne sçai , s'il y a rien au monde , parmi les choses , que l'on marque du nom de folie , qui le merite davantage , que les Modes , où le fort suit le foible aveuglement ; où le sage , & celuy , qui ne l'est pas , vont le même chemin ; où l'extravagance de l'esprit fait la loy ; où le saint s'accommode avec le prophane ; où l'inconstance des changemens passe pour un effet du bon sens ; où ne se pas égarer , en faisant , comme les autres , est traité de peu de jugement , & de folie ; où en un mot celuy , qui tres-souvent en sa propre personne condamne sa facilité à suivre les Modes , ne laisse pas néanmoins de s'en faire l'esclave.

Tout cela , Madame , ne vous paroît-il pas en vérité un monde renversé , qui montre un ren-

versement encore plus grand de l'esprit, emporté par un certain mouvement, auquel on ne peut, ou l'on ne veut pas résister, soit par la violence de son cours, soit par lâcheté, & par respect humain?

Il y a aujourd'hui, comme une espèce d'inondation de ces Modes, où il n'y a gueres d'état, de qualité, & de profession, qui ne fasse naufrage; &, ce qui est le pis, c'est que l'on s'y jette, comme ces frenetiques, qui se précipitent dans l'eau, pour se rafraîchir, sans penser qu'ils y perdront la vie; bien loin de chercher le port & la seureté, par une retraite judicieuse, & par une raisonnable reformation.

Vous remarquerez donc, s'il vous plaît, qu'il n'y a rien absolument, qui soit exempt de ces Modes, de quelque côté que les yeux, & que l'esprit se tournent, pour les considérer; Car allez depuis les Palais des Princes, jusqu'à la boutique du plus petit artisan, & vous trouverez, que tout y est sujet aux modes, changeant selon le tems, & les rencontres, on plutôt selon la caprice des esprits, qui n'aiment en toutes ces choses, que la nouveauté, & qui après se lassent de la même nouveauté, qui les a fait aimer, pour passer à une autre.

De sorte que presque toutes les années, & quelquefois encore plus souvent, l'on voit le monde changer, comme les saisons: Il semble, que l'on passe dans un nouveau pais, sans sortir néanmoins du lieu où l'on est; L'on ne se connoît presque plus, en se voyant tous les jours; Et vous diriez, que les choses ne sont quasi plus pour estre, mais pour passer, n'ayant fait que se montrer.

Il n'est point de nation , que les Modes n' fassent imiter , & , comme si l'on étoit las de son país , l'on mandie , par une grande bizarerie , tout ce que les autres Royaumes ont dans leurs façons d'habits ; le faisant encore , comme si , pour ainsi dire , l'on vouloit renoncer à sa nation , pour être autre , que ce que le sang , & la nature nous ont faits.

Il n'est point enfin de condition , que la mode n'élève ; car telle personne , de qui la naissance est tres-obscure , s'élèvera jusqu'à ne ceder en rien aux personnes de qualité ; en suivant les modes ; & la marchande , pour ne s'en pas éloigner , & par une ambition de paroître , le portera aussi haut , qu'une Dame , dont elle ne seroit que la suivante.

Mais de plus , le croiroit-on , que ce grand cours des modes entraîne les personnes devotes , & mêmes le plus devotes , aussi-bien que les autres , dans leurs habits , & dans leurs accommodemens domestiques ?

Oüy , elles , qui condamnent le monde , retiendront encore quelque chose des manieres du monde ; Elles n'en voudront pas suivre les grands égaremens dans scs modes , mais elles n'en voudront pas être tellement éloignées , qu'elles en soient un sujet de raillerie ; Elles auront même aussi leur maniere de mode particuliere , jusques dans les bornes de leur reforme ; Selon que le monde va , elles vont d'ordinaire comme luy ; Et , ce qui est bien étrange , il s'en voit , qui ne sont pas moins vaines dans l'ajustement de leurs habits reformez , que changeantes , par la diversité & la succession des choses ,

qui leur semblent avoir quelque nouvelle bien-
seance.

Ce que prouve, que les modes ont je ne
sçay quels charmes, pour les personnes mêmes
de piété, qui ne s'en défendent pas, quoy
qu'elles soient comme établies de Dieu, pour
reprover tout ce que fait le monde.

Enfin, ce qui montre bien davantage la fu-
reur de cette passion des modes, le voicy :

Se pourroit-on imaginer, que la Mode s'in-
gerât jusques dans les choses saintes, & qu'il
y eût aujourd'huy, ainsi que dans tout le reste,
comme une devotion à la mode? Il en est une
sans doute, & je prie Dieu, Madame, que vous
ne soyez pas du nombre de celles, qui en font
le métier.

N'est-ce pas à plusieurs, comme une mode,
de faire les devôts, & les devotes, pour faire
fortune?

N'est-ce pas une mode, de sçavoir parler des
choses spirituelles avec tous les termes les plus
beaux, & les plus propres de l'art, quoy qu'au
fond l'on soit autant éloigné de l'expérience,
qu'on en sçait tous les mots fins, grands, &
specieux?

N'est-ce pas une mode, de se faire credit, &
reputation, par cette sorte de conduite, tandis
que dans la verité l'on n'est plein que de soy-
même, & d'une immortification tres-groffiere?

N'est-ce pas une mode, de chercher, & de
consulter tous les grands spirituels, & toutes les
grandes spirituelles?

N'est-ce pas une mode, d'aller aussi-tôt à des
manieres de vie mystique, que de certains spi-

rituels tirent plutôt de leur imagination, & de l'opinion d'eux-mêmes, que de l'esprit de la grace, dont ils soient animez ?

N'est-ce pas une mode de faire choix des Directeurs les plus aisez, afin qu'on ne touche pas notre immortalité, & qu'on les gouverne, plutôt qu'on n'en soit gouverné ?

Donc cette passion furieuse, ou bien ce poison des modes, après avoir fait de grands ravages de tous côtez, se va enfin jeter jusques sur la profession la plus sainte, & la plus consacrée, comme si le desordre, qu'il porte par tout, n'étoit rien, à moins qu'il n'entrât jusques dans le sanctuaire de la piété.

A votre avis, Madame, ce que je viens de dire des modes, ne marque-t'il pas une légèreté surprenante dans les esprits, qui s'y assujettissent ?

Car peut-il avoir une plus grande légèreté, que celle de changer incessamment, & de n'avoir pas moins d'inconstance que le vent ? Et qu'il se puisse dire, que la raison qui devoit fixer, & donner plus de consistance à toutes nos manières, n'en a plus guères que le nom, se trahit elle-même, & laisse comme tomber l'homme au-dessous de sa nature ? & de vray, voyez les effets de cette légèreté tout-à-fait indigne d'un esprit bien-fait.

Ce qui étoit agréable dans un tems, devient après ridicule, & ce même ridicule quelques années après redevient agréable ; Les modes ne font ainsi que faire un cercle perpetuel ; Ce que l'on a vu il y a cinquante ans, commence après de revenir ; Ce qui étoit vieux, devient nou-

veau, & ce qui est nouveau, commence aussitôt à vieillir : Nous n'avons, que comme les restes de nos Ancestres, & ceux qui viendront après nous, n'auront pareillement que nos restes à imiter.

Ce cercle donc ne fait que tourner tous les jours de mode en mode, & les quatre vents ne tournent pas plus aux quatre parties du monde, que les esprits à la succession de toutes les modes

Car n'est-il pas encore vray, que si l'on voyoit maintenant une personne habillée, comme l'on estoit il y a trente ans, elle se rendroit la fable des compagnies ? Et si quelqu'un dans vingt ans vouloit reprendre, ce qui est presentement à la mode, qu'il seroit semblablement une seconde fable aux yeux du monde, aussi bonne à faire rire que la premiere ?

N'est-ce pas ainsi, que l'esprit de l'homme, leger infiniment de luy-même, se produit vainement, & montre ce qu'il est par ces changemens & par ces bizareries ? Ou n'est-ce pas, que les modes luy impriment cette legereté, estant devenu sans jugement & sans arrêt, par une complaisance fantasque pour des modes, qui ne sont pas encore gueres moins fantasques elles-mêmes ?

Je ne croy pas, Madame, que vous veüilliez passer pour une inconstante ; mais je croy aussi peu, que vous veüilliez passer pour une personne de petit esprit ; c'est pourtant cette petiteffe, que je remarque dans la facilité à suivre les modes ; comme je vous l'ay déjà montré dans l'Entretien des soins déreglez du corps.

Car avouiez-le moy, n'est-ce pas avoir l'esprit bien petit, de ne le pouvoir élever au-dessus de toute la bagatelle des modes, & d'habits, & de colets, & de guipures, & de semblables fatras, qui ne sont propres qu'à amuser des personnes, dont la capacité ne va pas plus loin que la jupe & le colet ?

N'est-ce pas avoir l'esprit bien petit, de n'avoir gueres d'autre entretien dans les cercles, que de ces vanitez, où les hommes ne sont pas estimez le bien entendre, si par une complaisance affectée ils ne deviennent eux-mêmes petits & effeminez dans tous ces discours, & ces amusemens badins ?

N'est-ce pas enfin avoir l'esprit bien petit, de ne pouvoir s'empêcher de suivre une certaine foule d'esprits foibles, dont au fond l'on ne peut en son cœur approuver toutes les manieres ?

Affurement c'est là avoir l'esprit aussi borné, que le sont les modes, & pour leur matiere, qui ne va jamais plus loin qu'à l'exterieur, & pour leur tems, qui par un certain ennuy des choses ne dure jamais beaucoup.

Il y a encore en tout cela plus que legereté & que petitesse d'esprit ; Il y a une certaine fureur aveugle, dont on est emporté, sans examiner les choses, ny dans leur principe, ni dans elles-mêmes, ny dans leur suite.

Il ne faut que l'idée d'un particulier, pour inventer une mode, & c'en est assez, afin que la fantaisie de son esprit ait autant d'imitateurs, qu'il y a presque des personnes ; Elle sert même de regle aux esprits les plus sages, qui oublient ce qu'ils sont, s'en laissant entraîner ; & par une

certaine impetuofité l'on court après aveuglement, & l'on s'emprefle, à qui fera mieux fon personnage, en imitant plus ou moins une mode, que fouvent l'idée grotefque d'une perfonne a fait naître

En verité, Madame, est-ce une chofe tolerable dans un esprit un peu folide, de s'attacher à fuivre des modes, qui n'ont point eu d'autre principe, que la fantafie bizarre de quelqu'un, & qu'on appelle encore galantes & ingenieufes, pour en autorifer le déreglement & l'imitation?

Cette paffion est encore fi grande; que pour en bien connoître la violence, il ne faut que regarder jufqu'ou va l'émulation des femmes fur le fujet de modes.

C'est à qui prendra toujourns le devant dans les nouveautez, & a qui aura le plus beau, le mieux fait, & le plus precieux.

Quelque bien mife que foit une Dame, elle ne l'est pourtant jamais affez, s'il se trouve qu'une autre le foit mieux qu'elle; ce que luy plai-foit dans fa parure, commence à luy déplaire, jufqu'à ce qu'elle égale cette autre, ou la furpaffe: Comme elle se montre volontiers en compagnie, quand elle est ajustée selon la mode la plus belle, elle se menage auffi quelque-fois, aimant mieux ne point paroître, quand elle n'est pas le mieux du monde selon toute fa vanité.

Cette émulation jaloufe est d'ordinaire fi entêtante, qu'il n'y a fouvent rien qu'une Dame ne fasse, afin de fuivre exactement toutes les modes, & qu'on ne puiffe pas la montrer au doigt, & dire qu'elle n'a pas de quoy fournir à

la dépense, pour changer comme les autres suivant les changemens des modes.

Pour cet effet, voicy tous les desordres & les inconveniens qui en arrivent.

Telle Dame mettra pour une fois plus en juppe, & en colet, qu'elle ne donnera aux pauvres en plusieurs années, laissant nuds les membres de Jesus-Christ, tandis qu'elle est habillée en Comedienne.

Les habits & les points n'ont pas été portez quelques mois, qu'on les laisse là, ayant honte de les porter davantage, parce que ce n'en est plus la mode; il faut revenir à la dépense, & ne rien épargner pour entretenir la mode.

Mais enfin on ne laisse pas des'incommoder, & il faut prendre alors & sur le menage, & sur les enfans, & même sur la bouche, afin d'être à la mode comme les autres. & de ne céder en rien à personne.

L'incommodité d'une famille laisse ensuite des chagrins & des soins secrets, pour trouver les moyens de suivre toujours les nouvelles modes, ne pouvant souffrir de se voir d'une manière, qui marque, que Madame use de choses, lesquelles n'estant plus du tems, luy font plus de honte que d'honneur, & qui fasse dire au monde, qui en connoît la vanité, & l'ambition, qu'elle est incommodée dans son domestique.

Les grands efforts qu'on y apporte, sont aussi cause que plusieurs s'oubliant d'elles-mêmes, portent beaucoup au-dessus de leur condition la mode, & la passion faisant toutes leurs loix, sans se mettre bien en peine de ce qu'on en peut dire.

Car que n'en dit-on pas souvent, quand on sçait qu'une Dame n'a pas des facultez, pour soutenir la dépense dans la nouveauté des modes, & que néanmoins elle porte aussi beau que personne? L'on dit hardiment, qu'il faut qu'il y ait des amitez secretes; qu'il y a assurement quelque mine d'or caché; que c'est de-là, comme d'un fond d'or, qu'on tire la substance des modes; & que tout ce précieux attirail de vanité qui est de la plus belle mode, est le present de quelque main invisible & bien-faisante.

Cette émulation des Dames est encore si furieuse pour les modes, que vous gagneriez plutôt d'elles toute autre chose imaginable, que de les y faire renoncer par une generosité Chrétienne; plutôt immoleront-elles ce qu'il y a de divin & d'humain, que d'en venir là, & de ne pas être comme les autres.

Entreprendre une Dame de ce côté, par les raisons même les plus fortes, & les plus intéressantes, c'est perdre le tems, si Dieu luy-même ne fait le coup de grace: L'homme seul ne suffit pas pour cela; il faut que le Ciel parle, & qu'il se serve de ses plus fortes graces pour l'emporter.

O! Madame, seriez-vous bien de ce nombre, pour aimer votre chaîne, & votre mal-heur? Car ne voyez-vous pas l'esclavage, la bassesse, & l'indignité de cette vie de modes? Pourquoi donc vous faire ainsi miserable, & la victime des modes, & d'un monde qui vous coûte bon pour la dépense; qui vous vaut bien cher pour les chagrins qui vous en reviennent; & dont vous ne retirez d'ordinaire, que de la jalousie & du mépris?

Faites-vous enfin sage par votre expérience, laissez-vous de vous faire tant de tourment, & cessez de vous faire plus long-tems la victime du monde & des modes, pour ne l'être plus que de Dieu seul, qui le merite & qui vous appelle.

Mais pour vous obliger à cette conclusion sainte, je ne puis finir plus heureusement, & vous y mieux disposer, qu'en montrant l'averfion & l'horreur que vous devez avoir des Modes, par un trait, où vous ne pouvez pas manquer de vous rendre, si vous avez l'ame Chrétienne.....

Encore une fois, Madame, jugez donc, si votre cœur & votre esprit ne doivent pas s'extirper de toutes les Modes, qui avec ce qu'elles ont d'égaré dans leur changement, se terminent souvent à la perte de la conscience.

Il faut néanmoins que je finisse cét Entretien, en vous montrant le déreglement d'une autre mode, qui tombe encore dans une plus grande bassesse que toutes celles; dont je vous ay parlé jusques icy; Car il s'agit de celle, où d'une nouvelle maniere, la passion abaisse le cœur humain, jusques à l'amour des chiens, plus qu'on ne peut s'imaginer.

Je ne parle pas icy de cette inclination innocente, que l'on a pour des chiens de chasse de toutes les especes, & des chiens domestiques, qui sont de quelque utilité, mais de ces petits chiens, dont quelques Dames font leurs délices.

Il ne m'est pas bien agreable, je vous l'ayouë, de toucher une matiere de cette nature, dont la seule bassesse devoit faire que je m'en

Eloignasse; mais cela même aussi, parce qu'é-
tant si basse & si indigne, elle est tant aimée,
me porte à faire voir l'abus de cette mode, aux
Dames qui la suivent, & qui en font leur di-
vertissement, & à les tirer de l'aveuglement,
où elles sont dans un usage, qui blesse la bien-
seance, & trop souvent même la conscience &
la piété.

Car il s'en faut bien, que toutes s'attachent
à une chose si basse, & qui est tellement oppo-
sée à l'honnêteté, toutes celles qui ont l'esprit
judicieux & bien tourné, n'ayant que du rebut
& de l'aversion pour une attache si indigne d'u-
ne personne raisonnable.

Je ne veux donc de vous en particulier, Ma-
dame, de vous qui faites vôtre mode, & vôtre
plaisir d'un petit chien, sinon que vous me fas-
siez la grace, de ne vous alarmer pas inconti-
nent, & de m'accorder un peu d'attention &
de patience, & je suis assurée, que vous ou-
vrerez les yeux avec moy, pour voir & pour
condamner l'indignité du sujet....

Est-il rien d'inséparable d'une Dame, comme
son chien? Il est de toutes les parties de diver-
tissement? on le promene en carosse; on le por-
te en compagnie; il est jusques à la table, où
il a sa part, comme les autres; il n'est point de
lieu, où une Dame se voye sans son chien, &
le chien sans Madame; Et l'attache inséparable
en est si étrange, qu'il n'est pas jusques dans
les Eglises, & dans le lieu saint, où elle ne le
porte entre ses bras; J'en appelle tout le monde
à témoin, s'il n'en est pas scandalisé.

Quoy? Pendant que se celebre le terrible Sa-

crifice de la Messe, & que la Cour ceterre
 assiste avec tremblement, une Dame y sera plu
 occupée de son chien, que du divin mystere!
 A-t'elle de la foy? ou, si elle en a, quel châti
 ment ne merite pas une si horrible irreverence?
 Le moindre, qui luy seroit dû, c'est celuy,
 qui est porté dans l'Apocalypse, que les chiens,
 ajoûtons, & celles, qui portent les chiens,
 soient chassés ensemble du saint Temple.

Et puis, où est l'attention à la priere? Elle
 est toute entiere à une bête, qui ne laisse à une
 Dame non plus de modestie pour l'exterieur,
 que de recueillement pour le cœur & l'esprit...

La chose n'en demeure pas là; il faut enco
 re juger du desordre de cette attache, pour tou
 tes les caresses, qu'elle fait à ce petit animal,
 les caresses n'étant que l'effet d'un cœur tendre,
 & transporté....

Dites, Madame, dites-moy, si vous fistes
 gueres jamais de semblables caresses à vos pro
 pres enfans, pour qui vous n'avez souvent, que
 de la dureté, tandis qu'une bête a toutes les
 douceurs de vôtre cœur, & de vôtre parole?
 De quel nom cela se peut-il appeller? Et si
 vous n'avez point encore de famille, avez-vous
 aucune amie, qui a de vôtre part autant de de
 monstration de bonté, qu'en a cette beste, qui
 fait vos delices?

Si après tout ce que je viens de vous mettre
 devant les yeux, qui ne regarde que vôtre per
 sonne, l'on regarde maintenant cette attache à
 vôtre chien, par raport à vos domestiques, il
 est certain que vous en avez des soins infiniment
 plus grands, & plus empressez, & que ces ames

Rachetées du Sang de Jésus-Christ , vous sont beaucoup moins cheres, qu'une bête.

Car où est le soin exact, que vous avez de vos domestiques ? Ne vivent-ils pas pour les mœurs, tout comme il leur plaît, sans que vous vous en fassiez aucune peine ? Apportez-vous le moindre soin, pour les entretenir dans la paix, & dans l'union ? Estes-vous seulement touchée de quelque legere compassion, quand ils sont malades, afin que rien ne leur manque ? Ont-ils jamais eu pour lors, ou dans d'autres tems, un seul mot charitable de vôtre bouche ?

C'est ainsi, que vous abandonnez vos domestiques, tandis que vous avez les soins les plus empressez, pour vôtre chien : Combien de façons n'apportez-vous pas, à l'accommoder de tout, & à l'ajuster ? Combien en donnez-vous, pour sa nourriture ? Quelle inquietude n'avez-vous pas, quand il est malade, pour y faire tous les remedes ? N'usez-vous pas même des termes careffans, qui sont autant indignes, qu'ils sont doux ?

Et tout cela ne prouve-t'il pas, que vous avez des soins bien plus tendres pour vôtre chien, qui n'est qu'une beste, que vous n'en avez point pour vos domestiques, qui sont des Chrétiens, & qui sont encore le soin d'un Dieu ?

Oüy, vous souffrez souvent, qu'ils manquent de cent choses, sans que cela vous tire la moindre parole, qui marque, que vous en avez de la compassion, non plus que s'ils étoient eux-mêmes des bêtes ; Et la moindre chose ne manquera pas à vôtre chien, il n'aura pas la plus legere incommodité, que ce seront aussi-tôt des

impatiences, & des tempêtes dans une maison, & les domestiques n'ont pas peu à faire, d'estre aussi-bien les serviteurs du chien, que de la Dame.

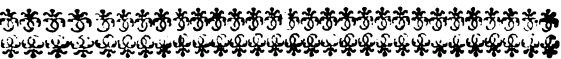
Et c'est icy, que se verifie assez bien le proverbe, (qui m'aime, aime mon chien) car pour avoir les bonnes graces de Madame, ce n'est pas une mauvaise adresse, que d'avoir de l'amitié pour son chien.

Mais ce que j'ay à dire, passe ce qu'un esprit sage pourroit s'en figurer. Je ne sçay pas, si la chose vous est arrivée; c'est à vous, Madame, de juger si vous en estes capable, par l'excès de vôtre attache.

On en a vû, ce qui pourroit paroître incroyable, estre tellement affligées de la mort de leur chien, & en verser tant de larmes, qu'elles n'en auroient pas plus fait, pour les personnes, qui leur devoient être raisonnablement les plus cheres; en sorte que l'on ne sçavoit que dire, pour les en consoler, tant l'affliction paroissoit folle & extravagante; ou il eut fallu devenir presque extravagant avec elles; pour donner des paroles consolantes, à une affliction, qui ne meritoit que du blâme, & de l'indignation.

Je ne sçay, si jamais elles donnerent tant de larmes, pour les crimes de leur vie, & si la mort d'un Dieu a été autant pleurée de leur part, que celle, qu'on ne doit pas seulement nommer: Mais toutes tendres, & inconsolables qu'elles sont, pour la mort d'un animal, leur cœur neanmoins n'a que de la dureté, pour les desordres de leur vie, & pour les tourmens d'un Dieu.

Est-ce là une chose à estre cruë, si elle ne se voyoit, & pourroit-on penser, qu'une Chrétienne pût estre portée, jusqu'à une telle extrémité de passion? C'est là pourtant où va l'amitié, & les delices, qu'une Dame se fait d'un sujet si bas, & si grossier.



ENTRETIEN X.

De la lecture des Romans.

CE qu'on peut compter parmy les divertissemens criminels, ce sont ces histoires fabuleuses & romanesques, dont la lecture fait une occupation de l'oïveté du siecle, & y cause des desordres. Entretien ordinaire des esprits frivoles & des jeunes personnes. On employe les heures entieres a se repaître d'idées chimeriques, on se remplit la mémoire de fictions & d'intrigues toutes imaginaires, on s'applique à en retenir les traits les plus brillans; on les sçait tous, & les sçachant tous, on ne sçait rien. Ce seroit peu neanmoins de n'apprendre rien & de ne rien sçavoir, si c'étoit là le seul mal qu'il y eût à craindre. Mais voicy l'essentiel, & le point capital à quoy je m'attache: c'est que rien n'est plus capable de corrompre la pureté d'un cœur que ces livres empestez; c'est que rien ne répand dans l'ame un poison plus subtil, plus present, plus prompt; que rien donc n'est plus mortel, & ne doit être

par une conséquence bien juste plus étroitement défendu. Experience, confession même de ceux qui en ont fait les tristes épreuves, raison, tout concourt à établir cette vérité. Et je vous demande en effet, vous à qui je parle, & qui vous avez dans vous-même, votre conscience pour témoin de ce que je dis, n'est-il pas vray, qu'autant que vous vous êtes adonné à ces lectures, & qu'elles vous ont plû, vous avez insensiblement perdu le goût de la pieté; que votre cœur s'est refroidi pour Dieu, & que toute l'ardeur de votre devotion s'est rallentie? je dis plus: n'est-il pas vray que par l'usage & l'habitude que vous vous êtes fait de ces lectures, l'esprit du monde s'est peu à peu emparé de vous, que vous avez senti celui du Christianisme diminuer, à proportion & s'affoiblir, que les heureux principes de votre première éducation se sont alterez, que vous n'avez plus eu dans la tête que de folles imaginations, que la galanterie, que la vanité; & que tout le reste, beaucoup plus solide & plus serieux, vous est devenu insipide, ensuite fatigant, enfin odieux & insupportable? Ce n'est point encore assez; ne vous déguisez rien à vous-même, & reconnoissez-le de bonne foy: n'est-il pas vray qu'à force de lire ces sortes d'ouvrages & d'avoir sans cesse dans les mains ces Livres corrupteurs, vous avez donné imperceptiblement entrée dans votre ame au démon de l'incontinence, & que les pensées sensuelles ont commencé à naître, les sentimens tendres à s'exciter, les paroles libres à vous échaper; que la chair s'est fortifiée, & que vous vous êtes trouvé tout autre que

VOUS n'aviez été jusques-la ou que vous ne
VOUS étiez connu? Peut-être en êtes-vous sur-
pris; mais moy je ne m'en étonne pas; & sans
une espèce de miracle, il faloit que cela fût
ainsi. Ayant tous les jours de tels Livres sous
 les yeux, & ces livres étant aussi infectez qu'ils
 le sont, il n'étoit pas naturellement possible que
 vous n'en prissiez le venin, & qu'ils ne vous
 communiquassent leur contagion. Car, pour
 parler le langage du monde, & pour user de
 terme propre, qu'est-ce, à le bien définir, que
 le Roman? une histoire, disons mieux, une fa-
 ble proposée sous la forme d'histoire, où l'a-
 mour est traité par art & par régles; où la passion
 dominante & le ressort de toutes les autres pas-
 sions, c'est l'amour; où l'on affecte d'exprimer
 toutes les foiblesses, tous les transports, toutes
 les extravagances de l'amour; où l'on ne voit
 que maximes d'amour, que protestations d'a-
 mour, qu'artifices & ruses d'amour; où il n'y
 a point d'intérêt qui ne soit immolé à l'amour,
 fût-ce l'intérêt le plus cher selon les vûes hu-
 maines, qui est celui de la gloire; où la gloire
 même, la belle gloire, est de sacrifier tout à
 l'amour; où un homme infatué ne se gouverne
 plus que par l'amour, tellement que l'amour est
 toute son occupation, toute sa vie, tout son ob-
 jet, sa fin, sa beatitude, son Dieu. Dites-moy
 si j'ajoute rien; mais en même-tems faites-moy
 comprendre comment, aussi fragiles que nous
 le sommes & aussi inclinés au mal, on peut se
 retrancher incessamment à soy-même de sembla-
 bles images & n'en pas ressentir les atteintes?
 Les plus grands Saints y résisteroient-ils? un

Angé n'y feroit-il pas furpris ; & l'innocence même n'y feroit-elle pas naufrage ? Ou bien, apprenez-moy comment dans une Religion auf pure que la nôtre , il peut être permis à un Chrétien d'exposer la pureté de fon cœur à une ruine fi évidente & fi prochaine ?

Mais, dit-on, en tout ce que je lis, il ne s'agit que d'un amour honnête. Abus, mes Freres : appelez-vous amour honnête celui qui poffede un homme & qui l'enchanter jufqu'à lui ravir le fens & la raifon ; qui abforbe toutes fes penfées, qui épuife tous fes foins, & qui aux dépens du Créateur le rend idolâtre de la créature ? Appelez-vous amour honnête celui qui fait oublier à un homme les plus faints devoirs de la nature, de la patrie, de la juftice, de l'honneur, de la charité ? Or n'est-ce pas là fouvent que fe termine la prétendue d'honnêteté du Roman ? Mais ces lectures fervent à former une jeune perfonne, & luy apprennent le monde. Ah ! Chrétiens, vous eft-il donc fi néceffaire, de fçavoir le monde, que vous deviez pour cela renoncer à vôtre falut ? & falut-il éternellement ignorer les manieres du monde, ne vaut-il pas mieux à ce prix garder vôtre ame & la fauver ? Oüi, certes, ces Livres vous formeront felon le monde, mais felon qu'el monde ? felon un monde impie & perversi, felon un monde condamné par Jefus-Christ & le plus dangereux ennemy dont vous ayez à vous préférer. Or voyez fi ce font-là les enfeignement que vous voulez fuivre ; s'il n'y a pas un autre monde où vous pouvez vous borner ; s'il n'y a point d'autre politesse dans le Christianisme que celle qui va à

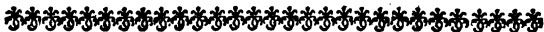
vous

vous damner ; s'il n'y a point d'autres maîtres pour vous instruire & pour vous élever.

Belles leçons pour vous, Peres & Meres : Vous avez des enfans : & après avoir mis vôtre premiere étude à leur inspirer les sentimens de la pieté Chretienne : la Religion, j'en conviens, ne vous défend pas de leur faire prendre certains airs du monde. Mais de leur fournir vous-mêmes, sous ce damnable prétexte, des Livres qui leur tournent l'esprit à tout ce que le monde a de plus vicieux ; mais d'en remplir vôtre maison, & de ne vouloir pas que rien là-dessus de nouveau leur échape & leur soit inconnu ; mais de leur en demander comte & d'entendre avec une secrette complaisance les recits qu'ils en font ; mais de les croire bien habiles & bien avancez, quand ils sçavent répondre aux mots couverts par d'autres bons mots, qu'ils conservent dans leur mémoire des poésies libres, & qu'ils les sçavent rapporter fidèlement sans se méprendre ; mais de les conduire vous-mêmes, (car ceci regarde tous les points de morale que je viens de toucher) de les conduire vous-mêmes a des spectacles d'autant plus capables de les amollir, que ce sont de jeunes cœurs beaucoup plus flexibles & plus sensibles ; mais de leur faire observer les endroits fins & délicats, surtout les endroits vifs & tendres ; mais de les engager vous-mêmes dans des assemblées, où ils ne voyent du monde que ce qu'il a de riant, que ce qu'il a d'éclatant, c'est-à-dire, que ce qu'il a d'attrayant & de séduisant : voilà dequoy vous aurez bien lieu de vous repentir dès cette vie, & dequoy vous serez bien séverement pu-

nis en l'autre. Ce ne sont encore pour eux que des divertissemens ; mais attendez que le feu se soit allumé, & bien-tôt ces divertissemens ne deviendront, & pour eux, & pour vous que trop sérieux. Sera-t-il tems alors d'arrêter l'embrasement ? sera-t-il en vôtre pouvoir de couper cours à des maux dont vous aurez été les auteurs ? vous en gémirez, & vous les déplorerez ; mais en ferez-vous quite devant Dieu pour les déplorer & pour en gémir ? Qu'alléguez vous à son Tribunal pour vôtre excuse, & suffira-t-il de luy dire que vous vouliez dresser vos enfans & leur donner la science du monde ? N'étoit-ce pas vouloir les perdre, & vous perdre vous mêmes avec le monde.

Cet Entretien est tiré du Pere Bourdaloue cy-dessus mentionné.



Permission pour l'impression du Livre, d'on sont tirés les neuf premiers Entretiens.

JE souffigné Provincial de la Compagnie de Jesus, en la Province de France, permets au P. F. GUILLORE' de la même Compagnie, de faire imprimer, par tel Imprimeur & Libraire qu'il voudra, un Livre intitulé, *Re-zraite pour les Dames*, vû & approuvé par trois Theologiens de nôtre Compagnie En foy de- quoy j'ay signé la presente permission. A Paris, ce 23. Février 1684.

CLAUDE COLLET.



TROISIÈME PARTIE

Où l'on traite du faux Bonheur des Gens du Monde, & du vrai Bonheur de la vie Chrétienne, par Monseigneur JEAN JOSEPH LANGUET, cy-devant Evêque de Soissons,

*A Madame la Marquise de ****

VOUS m'en avez assez dit, Madame, & peut-être plus que vous n'avez crû. J'ai senti toutes les inquietudes dont vous êtes troublée, & je pense en avoir pénétré la cause. Apparemment que vous ne vous connoissiez pas vous-même. Ce que le monde a de plus brillant, vous entoure, & présente à vos yeux les spectacles les plus séduisans. Jamais veuve n'eut moins à desirer du côté de la naissance, ou du côté de la fortune. Celle-là vous attire des hommages, & celle-ci vous assure tous les plaisirs dont on est avide à votre âge. A ces frivoles avantages, la nature a ajouté tout ce qui peut vous procurer de funestes bonheurs. Votre air, vos manières, les agrémens de votre conversation, la délicatesse de votre esprit, tout ce qui est en vous, attire les respects de ceux que vous

connoissez , & les empressements de ceux que vous ne connoissez pas encore. Vous plaisez, & vous ne plaisez peut-être que trop, & l'orgueil si vif dans les personnes de vôtre âge, si délicat dans une femme qui sent les talens de son esprit, ne trouve en vous que trop de matière de se nourrir & de se fortifier.

Vous voyez que ce n'est point pour applaudir à ces frivoles avantages, que j'en fais la peinture. Ce n'est pas ici un encens que je prétends offrir à vôtre vanité, c'est une leçon que je crois devoir à vôtre Christianisme. Loin d'admirer tant d'agréments, ils me font trembler pour vous, autant peut-être que vous les aimez. Vous plaisez au monde, & le monde, hélas ! vous plaît également, ou tout au moins vous vous plaisez avec le monde. Malgré le fond de religion que Dieu a conservé en vous, vous l'aimez un peu, ce monde dont il est écrit : *Gardez-vous d'aimer le monde, ni tout ce qu'il renferme ; celui qui l'aime n'a point la charité en lui.*

Mais tandis que le monde présente à vos sens, ce qu'il a de plus attrayant : que vôtre état, vos richesses, vôtre indépendance, vôtre liberté & mille autres avantages, font l'admiration ou l'envie de tout le monde ; je ne sçais quel dégoût s'est emparé de vôtre ame, & y répand quelques-fois une tristesse, qui jusqu'ici nous étoit inconnue. Au milieu des spectacles & des plaisirs, vôtre cœur ne trouve presque rien qui l'occupe, ou qui l'intéresse. La gaieté qui vous étoit si naturelle, est quelque fois pour vous, comme une passion étrangère, qui vous est inconnue, ou dont vous n'avez qu'un léger sou-

venir. Elle cede la place à un ennui réel, qui vous poursuit jusques dans les compagnies les plus amusantes : ou si quelquefois vôtre cœur goûte quelques plaisirs, un chagrin plus durable qui succede à cette joie passagère, en efface jusqn'aux idées. Maître de vôtre cœur, il y exerce un empire qui vous paroît, & nouveau & insupportable. Voilà, Madame, ce que vous ressentez, ce que vous m'avez presqu'avoüé, & ce que vous ne pouvez vous cacher à vous-même. Mais voici ce que vous n'avez peut-être pas encore démêlé, ou ce que vous n'avez fait qu'entrevoir à travers les ténèbres, dont vôtre cœur est envelopé.

Dieu seul est l'Auteur de ces tristesses & de ces ennuis. Oüi c'est lui seul qui répand sur vos amusemens ces dégoûts qui vous paroissent nouveaux. Il ôte aux plaisirs du monde le voile séduisant qui les enveloppoit à vos yeux, pour vous les faire connoître tels qu'ils sont dans leur fond, & vous faire avoüer que tout y est frivole, vain, fragile & incapable de contenter une ame qui n'est faite que pour lui, & qui ne peut être contente qu'en le possédant. *Ainsi répand-il de salutaires amertumes*, dit St. Augustin, *sur les cupiditez qui enchainent nos cœurs, afin de les en détacher plus efficacement*, lorsqu'il veut d'une idole du monde en faire la victime de son amour, & la conquête de sa grace.

Reconnoissez encore plus sûrement ces opérations miséricordieuses de vôtre Dieu, dans le trouble qui agite vôtre cœur, & qui s'est joint à l'ennui que le monde vous cause. Il s'en faut beau coup que vous ne possediez vôtre ame

en paix. Des justes remords sur l'inutilité de votre vie, & de saintes terreurs sur les Jugemens de Dieu, allarment trop souvent votre conscience. La grace de Dieu à laquelle vous résistez, tandis quelle vous presse, vous fait porter, en vous pressant toujours sans relâche, la juste peine de vos résistances.

Cependant vous lui résistez encore, & il est aisé d'en approfondir la raison. La dévotion vous effraie, elle vous paroît aussi triste que l'ennui où vous êtes. La piété & la pénitence vous rebutent. Tout ce qu'elles promettent de consolations & de douceurs vous paroît chimérique, & si vous commencez à être dégoûtée du monde parce que vous le connoissez, vous ne l'êtes pas moins de la dévotion, parce que vous ne la connoissez pas.

Ne dois-je pas travailler à vous désabuser, sur une si fautive & si funeste prévention ? Votre confiance m'en donne le droit, & l'intérêt que je prens à ce qui vous regarde, m'impose l'obligation de vous dévoiler, sans déguisement, des vérités qui vous seront salutaires. Oüi, Madame, düffiez-vous vous irriter d'abord de ma hardiesse; je vous dirai que Dieu demande de vous le sacrifice de ce reste de penchant qui vous attache au monde, & des répugnances que vous avez pour la piété & pour la retraite. C'est à ce double sacrifice qu'il a attaché le repos & la paix, que vous ne trouvez plus sur la terre. Il n'y aura jamais pour vous de tranquille bonheur, de paix, & de contentement, tandis que vous résisterez à la voix de Dieu qui vous appelle, & tandis que sa misericorde armée contre

vos résistances vous poursuivra sans relâche. Il ne souffrira ni partages ni délais. Peut être même qu'aux sollicitations intérieures, il joindra les malheurs temporels qui sçauront bien vous arracher au monde que vous ne pouvez quitter, & vous ne commencerez à goûter le repos & la paix, que lorsque lassée de répandre sur vos chaînes des larmes inutiles, vous aurez pris la généreuse résolution de les briser entièrement.

Mais quoi, direz vous, demanderoit-il de moi une séparation entière de la société du monde? Voudroit-il que je consacre jusqu'à ma liberté dans un Cloître? Non, Madame, je n'ose dire encore si Dieu le demande de vous; mais quand il le demanderoit, hélas, qui êtes vous pour lui résister? Le Cloître, la vie Religieuse, la solitude, sont-ce des états si effraians? Et combien d'ames encore aujourd'hui, qui détrompées du monde qui vous a séduit, y trouvent des délices réelles que vous ne connoissez pas, & qu'elles ne conçoivent pas elles-mêmes? C'est donc pour vous détromper des fausses idées qui vous attachent au monde, & pour vous apprendre à vous en former de plus justes de la piété chrétienne, que je vous adresse ce petit Mémoire. Je veux même m'attacher à suivre l'idée qui avoit fait la matière de notre dernière conversation; sçavoir que le bonheur de la vie ne se trouve point dans la jouissance du monde. Que ce bonheur ne peut se trouver que dans la vraie piété, & dans le service de Dieu. Que tout ce que la vie pénitente a de plus austère, quand même ce seroit celle du Cloître & de la Religion, n'est pas un obstacle à ce vrai bonheur.

Dieu veuille donner à cet Ecrit de l'onction, & de la force, & à vôtre cœur de la docilité. *Aujourd'hui si vous entendez la voix de vôtre Dieu, n'endurcissez point vôtre cœur.*

L'homme sujet à tant de peines sur la terre, n'a pas besoin d'être instruit qu'il doit soupirer après la félicité. C'est du vif sentiment de sa misère même que naît en lui cet empressement si naturel & si general, de chercher sans cesse un bonheur dont il sent la nécessité; mais dont il ignore encore la nature & la source. Cet empressement est juste, il est raisonnable, il est même un don de Dieu; mais voici où commence l'égarement de l'homme. Trop instruit pour ne pas connoître qu'il est malheureux, il est en même tems trop aveugle pour voir par lui-même la connoissance de ce qui peut terminer son malheur. Dans cet aveuglement il s'arrête au hazard à tout ce qui se présente à lui sous un vain phantôme de félicité. Richesses, honneurs, prééminences, santé, volupté, joie, faineantise, jeu, paresse, tout suffit pour amuser son cœur irresolu & aveugle. Je me le représente comme un voyageur qui marche dans les tenebres, & qui ignore la route qu'il doit tenir. Il se livre au premier sentier qu'il rencontre sous ses pas, & il ne trouve en le suivant que de nouvelles erreurs, & peut-être des précipices. C'est de là qu'est venue l'avidité pour gagner, l'avarice pour amasser, la violence pour usurper, l'intemperance pour jouir de tous les plaisirs, & généralement tous les excez dont est capable un cœur qui s'abandonne au gré de ses desirs, parce que trompé par la fausse lueur d'un

contentement passager, il a crû follement trouver dans les biens de la terre, le vrai bonheur dont il étoit avide.

Il s'en est trouvé cependant, qui plus éclairés que les autres, ont connu la vanité de ces biens terrestres, & qui prenant une route nouvelle, pour arriver à la félicité, ont voulu apprendre aux hommes par leur exemple, à la chercher, non dans les choses sensibles; mais dans la vertu, la sagesse & la philosophie. C'étoit beaucoup pour des aveugles; mais ce n'étoit pas assez pour sortir de leurs tenebres. Ils avoient un autre pas à faire pour trouver la lumière & la vérité. Ce pas si nécessaire, c'étoit de sortir non seulement hors des liens sensibles, pour chercher cette félicité fugitive, qui ne peut s'y trouver; mais de sortir encore hors d'eux-mêmes, pour ne la chercher qu'en Dieu seul. Hélas! leur raison trop foible pouvoit-elle s'élever jusques-là? Ils se sont bornés à mettre tout leur bonheur en eux-mêmes, & c'est en eux-mêmes qu'ils ont trouvé mille nouvelles sources de misère, dont leur prétendue sagesse n'adouciroit point l'amertume. *Quelle folie, disoit à ce sujet saint Augustin, que la folie d'un homme mortel, qui pendant une vie si courte gémit sous le poids de tant de misères, de foiblesses, & d'ignorances, de se reposer en luy même pour y trouver la félicité.* L'orgueil seul pouvoit-le lui faire espérer; mais l'orgueil pouvoit-il rendre l'homme heureux, puisque c'étoit l'orgueil même, qui lui avoit fait perdre son premier bonheur?

Or, ce que les sens n'ont pû découvrir, ce

que la philosophie n'a pû développer, ce que la raison même la plus éclairée n'a fait tout au plus qu'entrevoir, le Christianisme nous le montre clairement. C'est dans l'Évangile, c'est dans ses maximes, ses veritez & ses conseils, que nous trouvons le vrai chemin qui conduit à un bonheur solide. C'est lui qui nous apprend que la vraie félicité ne se trouve que dans la possession de Dieu, que cette heureuse possession dont les justes goûtent ici bas les prémices, par la charité qui les unit à Dieu, ne se consummera que dans le ciel; qu'en attendant cette heureuse consommation, nous pouvons éprouver sur la terre une sorte de bonheur, tel que les hommes misérables peuvent le goûter; qu'enfin cette félicité ne consiste, ni dans ce qui est sensible, ni dans ce qui est périssable, ni dans ce qui contente l'amour propre dans l'orgueil & dans les plaisirs; qu'elle ne se trouve au contraire que dans la victoire des passions, l'humiliation de l'orgueil, la destruction de l'amour propre, & le mépris de tout ce qui est périssable.

Telles sont les sublimes lumières, dont nous sommes redevables à Jésus-Christ. C'est-là ce trésor caché dans l'obscurité des siècles, qu'il nous a révélé dans sa miséricorde. Vous êtes trop instruite, Madame, pour ignorer ces grandes veritez, & trop fidèle pour ne les pas croire; mais quelle impression peuvent faire sur le cœur des gens du siècle ces articles de notre foi, que l'on ne connoît, pour ainsi dire, qu'en gros, & qu'on ne croit qu'avec une foi endormie ou languissante? Tâchons de les développer ici d'une manière plus sensible & plus interes-

fante. C'est ce que je vais faire en établissant quatre veritez , dont je prétends pouffer la preuve jusqu'à la démonstration.

Premiere Verité. Si nous avons à goûter sur la terre quelque bonheur, je ne puis le trouver que dans la paix de l'ame, la tranquillité de l'esprit & le contentement du cœur.

Seconde Verité. Le monde ne donne point, & ne donnera jamais ce contentement & cette paix du cœur, dût-il multiplier à l'infini ses prétenduës joies & ses plaisirs.

Troisième Verité. La pieté, la vertu, la religion peut seule nous procurer ce solide contentement du cœur, qui le monde promet en vain.

Quatrième Verité. Tout ce que la pieté, & la vertu paroissent avoir de penible ne détruit point cette paix, & ce contentement du cœur. Ce que le Cloître même & l'état religieux ont de plus mortifiant & de plus austère, ne peuvent mettre obstacle à son vrai bonheur. Avoüez, Madame, que si j'établis solidement ces quatre Veritez, vos résistances n'auront plus de prétextes.

Premiere Verité. Deja la premiere de ces Veritez à dû vous prévenir par son évidence. C'est à nôtre ame seule à décider de la felicité, c'est nôtre cœur qui en doit être le juge. C'est lui qui est le siege de tous les sentimens qui forment le bonheur ou le malheur de l'homme. Inquiétude, chagrin, dépit, crainte, desespoir; voilà ce qui fait tout l'homme malheureux. Pour le faire passer de cet état de malheur, à celui de a félicité, c'est à son cœur qu'il faut rendre la

paix , la satisfaction , le contentement , & les delices , que ces passions cruelles en avoient enlevés.

Non , ce n'est ni la pauvreté , ni la perte des biens , ni l'oubli des hommes , ni les disgraces , qui forment des malheureux sur la terre. Ce n'est que le trouble & le dépit que ces malheurs jettent dans un cœur passionné , qui s'irrite de ses pertes , & qui se desespere dans ses douleurs. Rassemblez toutes ces afflictions sur la tête d'un homme assez vertueux , pour posséder son ame en paix au milieu de ces maux , & assez courageux pour mépriser tous ces prétendus avantages , dont la perte nous fait gemir ; mais laissez dans son cœur la patience & la consolation , vous en ferez un homme souffrant , mais vous n'en ferez pas un homme malheureux.

C'est selon vous un grand mal que la pauvreté , & la privation des douceurs de la vie & de ses commoditez. Combien de pauvres cependant , je ne dis pas de ces pauvres par choix qui ont sacrifié leurs richesses à Jesus-Christ ; mais même de ceux dont la vûë excite votre pitié , qui dans leurs misères sont moins malheureux que vous ? Ils ne sont ni troublez , ni inquiets , ni presque sensibles à la privation des biens , dont la possession vous paroît si essentielle à la félicité.

C'est selon vous un grand mal que l'abjection , l'humiliation , & le mépris du monde ; mais quel mal est-ce pour celui qui ne goûte que la retraite & le silence , qui aime à être inconnu & oublié. N'y eut-il même que de l'humour & du caprice dans son choix ?

C'est selon vous le plus terrible de tous les maux, que la mort. Hélas ! n'y a-t'il pas des gens pour qui elle est l'objet de leurs soupirs, & le terme de leur consolation : en un mot qui la desirent, ou par vertu : ou par desespoir !

C'est au contraire un grand bien, dites-vous, d'être riche, d'être puissant, d'être honoré, de jouir d'une santé parfaite. Réunissez tous ces avantages, que la fortune rassemble si rarement dans une même personne; ajoutez y encore toutes les voluptez sensuelles, & les délices qui peuvent consommer cette prétendue félicité; mais laissez dans l'ame de cet heureux mortel un désir inquiet d'obtenir encore un bien qu'il croit lui manquer, laissez dans son cœur du trouble, de l'agitation, de la crainte ou du dépit, une seule de toutes ces passions suffira pour déconcerter tout ce bonheur apparent. Cet heureux mortel trouvera la vie insupportable. Il sera agité, il poussera les soupirs, fatiguera tout le monde par ses plaintes, il s'abandonnera peut-être au desespoir. Comment cela? parce que ce n'est point ce qui nous entoure qui fait notre bonheur. Ce qui est autour de nous n'affecte que le corps & les sens. Notre ame est la principale partie de nous-mêmes. C'est donc dans notre ame que doit résider la principale portion de notre félicité.

Je dis plus : c'est que non seulement pour être heureux, il faut l'être dans le cœur; mais il faut l'être, (si j'ose m'exprimer ainsi) dans tout le cœur, dans toute l'étendue du cœur : C'est ce que j'ai déjà insinué, en disant qu'une seule passion suffit pour déconcerter le plus parfait

Bonheur. Si toutes les passions sont en paix, & qu'à prendre le cœur par tous ces endroits, on le trouve content, la paix fera son bonheur. Mais il ne peut éviter d'être malheureux, si une seule de ses passions en fureur le déchire par ses desirs & par ses inquietudes. Ainsi l'éprouvoit l'orgueilleux Aman au milieu de la plus éclatante fortune. La seule vüë d'un ennemi qu'il avoit tant de raison de mépriser, déconcertoit son bonheur. Il disoit a ses amis, confidens du trouble dont son ame étoit agitée, non je ne ferai jamais content, tandis que cet homme paroitra devant mes yeux. Je compte pour rien mes richesses, ma puissance, la faveur d'Assuerus. La vüë de cet esclave m'offense plus que tous les biens dont je jouïs ne peuvent me satisfaire. Est-ce là tout? non, il faut encore pour faire un homme heureux, que le bonheur qui remplit tout son cœur, y soit d'une manière durable & solide; enforte que ce cœur paisible dans son repos ne soit pas à la merci des instances du sort, & des vicissitudes de la vie. Qu'est-ce qu'un bonheur qui amuse aujourd'hui, & qui demain sera changé en une vraie désolation? Qu'est-ce qu'une fleur qui brille le matin, & qui le soir même tombe en pourriture? Les sens peuvent s'en occuper un moment. Une joie folâtre, des risimodérés, des délices superficielles enivreront pendant quelques heures un cœur qui s'y livre volontiers. Mais dans quel état se trouvera-t'il, lorsque l'enchantement finira, lorsque tous ces phantômes de plaisirs s'échaperont d'entre ses mains, & qu'il ne lui en restera qu'un léger souvenir? Quoi ce

moment même de plaisirs & de repos, est-il un repos & un plaisir quand on est dans la crainte de le perdre, ou plutôt dans la certitude que ce moment si délicieux va finir ?

Il faudroit donc que ce contentement du cœur, pour être solide, ou fixat les inconstances du sort, où qu'il fut à l'épreuve de ses vicissitudes. J'acheve d'en faire le caractère, en ajoutant qu'il faudroit encore qu'il fut à l'épreuve même de la mort, & que cette ennemie du bonheur des mortels ne pût jamais le troubler. Car qui pourra se flater d'être heureux, quand il sçaura que bien-tôt il doit éprouver la plus étrange de toutes les miseres ? Que plus il aura goûté de delices, plus il aura de richesses & de possessions, & plus il aura de regret de s'en separer ? Cet homme si avantagé de tous les biens de la fortune, est forcé de se dire à lui-même au milieu de son bonheur, il y aura un tems, & ce tems approche, où toute ma felicité fera mon desespoir. Plus elle aura été complete, & plus serai-je affligé de la perdre sans ressource. Qui est-ce qui peut-être heureux avec une telle attente ? Malheureux donc l'homme qui est forcé de penser ainsi ! plus malheureux encore si son ivresse l'empêche de le penser !

Telle est, Madame, l'idée qu'il faut se former du vrai bonheur, non seulement selon les maximes du Christianisme, mais même selon les principes de la raison. Je ne dis que ce que la Philosophie est forcée d'avouer : toute autre idée seroit trompeuse. Voions maintenant si cette felicité peut se trouver dans la société du monde, dans ses richesses, dans ses delices, dans

ses ljeux, dans ses honneurs. Voions si tout ce qui compose ses amusemens ou ses occupations, peut procurer le contentement du cœur, le contentement de tout le cœur, un contentement durable & solide & un contentement qui soit à l'épreuve de la mort; ou même s'il peut s'accorder avec lui.

Seconde Verité. Examinons d'abord qu'els sont les biens que l'on peut appeller véritablement biens & avantages du monde; biens tellement propres aux mondains & aux gens du siecle, qu'ils fassent la difference de leur état d'avec celui des Saints, des Pénitens, des Solitaires, des personnes Religieuses. Ce n'est certainement ni la douceur de la société, ni la droiture du cœur, ni la connoissance de la verité, ni la joie de la conscience, ni le gout sublime de la sagesse, ni même la penetration de l'esprit, ou la gloire de la reputation. Ce sont là cependant les vrais biens de l'ame, qui l'ornent, qui l'enrichissent, qui la contentent, mais bien également partagez entre le grand monde & la retraite; enforte que les gens du siecle n'ont pas plus de droit d'y pretendre ou de s'en arroger la possession, que les ames les plus penitentes. Le monde n'a donc pas le droit de vanter son bonheur, par la jouissance de ces biens, puisque ceux qui ne sont pas du monde peuvent en jouir comme eux. Quels sont donc ces biens qui appartiennent particulièrement au monde, & où le monde croit trouver son bonheur? Remarquez-le je vous prie, tous ces biens sont extérieurs à l'homme, & leurs delices se terminent à contenter les sens. La possession des richesses, ou le droit de les

rechercher & de les acquérir, les honneurs du siècle, la gloire du faste & de parures, la satisfaction des sens, la délicatesse de la table, le goût de la curiosité, & ce qu'on aime encore plus, la liberté de jouir de tous ces biens, de les goûter à son gré, & de contenter la-dessus ses caprices ; voilà tout le bonheur du monde.

Or je n'entreprends point ici de prouver combien ces prétendus biens sont vains, combien ils sont criminels, combien ils sont funestes. Je ne m'arrête point à établir, ce qui me seroit très-aisé à prouver, qu'il n'y a presque personne qui puisse être sur la terre dans la possession de tous ces avantages. Je me borne à ma première idée, & je dis que ce n'est pas là ce qui contente le cœur ; ce qui peut remplir tout le cœur, ce qui doit rassasier pour toujours le cœur. Entrons dans le détail.

Un homme riche, dit-on est un homme heureux ; mais quel est son bonheur ? Son cœur est-il content ? Est-il rassasié ? L'est-il pour toujours ? Pour que son cœur fut heureux dans ses richesses, il faudroit que ce cœur rassasié n'en désirât jamais d'autres : Or combien y en a t'il de ces cœurs tranquilles également affranchis de la pauvreté & des desirs, je ne dis pas seulement parmi les usurpateurs injustes du bien d'autrui ; mais même parmi ces riches qu'on croit modérés & vertueux ? J'interroge leur cœur, & je l'approfondis, & qui trouvai-je autre chose que des desirs ? Vous croiez cet homme riche, & il ne croit pas l'être ; il prétend qu'il lui manque tels & tels avantages. Quelque réglés qu'ils puissent être les desirs quelque petit qu'en puisse

être l'objet qui les irrite , ce font après tout des desirs. Or qui dit desirs, dit en même tems du vuide & de la privation , dans un cœur qui n'est pas rassasié.

C'est-là cependant ce qu'éprouvent communément tous ceux qui possèdent les plus grandes richesses, Le pauvre se contente plus aisément dans sa misere, que l'homme aisé dans son abondance. Ne vous imaginez pas que vous ne desiriez plus rien, si vous aviez acquis ce petit bien qui fait vôtre empressement. Vous songeriez alors à un autre avantage, que vous poursuivriez avec la même inquiétude. Ceux qui possèdent ce qui fait aujourd'hui l'objet unique de vos desirs, desirent eux-mêmes autre chose audeffus d'eux, que vous n'osez pretendre encore; mais que vous espereriez comme eux si vous en approchiez de plus près. Voilà ce que l'experience de tous les siecles ne peut nous laisser ignorer. Il en est de nôtre cœur comme d'un homme devoré par une fievre ardente, il cherche à étancher sa soif, & cette soif, s'irrite de ce qui devoit l'appaiser. Ce pauvre cœur alteré, desire donc sans bornes, & son desir n'est jamais content, & tandis qu'il s'épuise en ces frivoles empressemens, peut-il trouver du contentement dans les richesses dont il est le maître? Non sans doute. Ce qui est plus étrange, c'est qu'indépendamment de ces desirs, il n'y trouve même ni le repos, ni la paix, si nécessaire à la vraie felicité.

En effet, vous l'avouerez vous-même, Madame, que d'embarras, de soins, d'affaires, & d'inquiétudes qu'on moisonne chaque jour dans

ce champ funeste ? combien de fois vous ai-je veu douter vous-même, s'il ne seroit pas plus heureux d'avoir moins de biens, & de vivre plus en paix. Taxes, Procez, Charges, Domaines, Fermiers, Domestiques, Marchands, ce sont autant d'ennemis qui assiegent la porte du riche, & d'importuns qui ne semblent destinés qu'à troubler son repos. Ajoutés les envies, les jalousies, les inimitiez, que l'éclat du rang & celui des richesses entraîne après lui. N'est-ce rien que les malheurs qui vous entourent, & le péril où les plus fortunez sont réduits sans cesse, d'être ruinez, de devenir pauvres. Et qui est-ce, dans ce siècle malheureux, qui n'a pas été troublé par quelque crainte ? Il n'y a pas jusqu'aux saisons inconstantes qui n'alterent votre bonheur prétendu ; parce que c'est d'elles que dependent vos récoltes, & par conséquent la plus grande partie de vos richesses. Le froid & la sécheresse, les frimats & la pluie, tiennent toute l'année vos espérances en suspens, & votre cœur en allarme ; quel misérable honneur, que celui qui dépend ainsi du caprice des vents & des inconstances de l'air !

La gloire, les distinctions, les honneurs sont une autre sorte de bien, où les hommes prétendent aussi vainement trouver une partie de leur félicité. Je demande encore au sujet de ce bien imaginaire, ce que j'ai demandé des richesses. Le cœur en est-il content, en est-il rassasié ? parvient-on sans peine à ces avantages ? les possède-t'on sans crainte ? les perd-on sans émotion ? J'aurois dû plutôt vous demander, qui sont ceux qui jouissent de cette réputation, de ces

distinctions, de ces honneurs, que l'on regarde avec tant d'envie, & où l'orgueil & la vanité n'ont plus rien à désirer? Je vois tous les hommes qui courent, qui s'agitent, qui s'intriguent, qui s'empressent, qui travaillent à s'élever, qui s'épuisent pour y parvenir. Chercher, s'empresfer, travailler, désirer, s'épuiser, est-ce la le repos & le contentement du cœur?

Peut-être croirez-vous trouver une félicité plus solide dans les douceurs de la vie, & dans les délices des sens. Il est vrai que je vois quelquefois ceux qui se livrent à ces plaisirs, transportés par leurs charmes. Des ris immodérés, des joies éclatantes, des instrumens de Musique, des chants mélodieux, des acclamations subites, des voix confuses de gens qui s'excitent à la volupté, m'annoncent le ravissement de leurs cœurs. Alors ce cœur enchanté se dilate & se complaît en lui-même; il semble nager dans le plaisir. Le mondain triomphe dans ce moment. Il insulte à la dévotion & aux dévots, quelquefois même à la Religion. Il dit avec transport qu'il est bien, qu'il est content, qu'il est souverainement heureux. Mais combien dure cette félicité? des momens, des heures au plus qui s'en volent avec d'autant plus de rapidité, qu'elles se passent plus agreablement. Mais quoi? est-ce par des momens, & de momens si courts qu'il faut juger de la félicité? Le contentement du cœur pour être véritable, ne doit-il pas être solide & permanent, & des momens suffisent-ils pour rendre heureuse une ame, qui dans ses desirs est infinie, & qui dans sa durée est éternelle?

Si c'est par des momens qu'il faut juger du bonheur de la vie, il faut donc appeller heureux l'injuste, le voleur, le meurtrier, le vindicatif, quelques horreurs que leurs crimes traînent après eux. En effet, il y a un instant, où le cœur de ces scelerats se complait & se dilate dans la satisfaction funeste de l'iniquité. Mais cet instant rapide perit aussi-tôt, & aneantit avec lui la complaisance du cœur, qui n'a pas de loisir de s'y reposer. Il faut donc appeller véritablement heureux un homme yvre aux milieu des fumées de l'intemperance; parce que dans ce malheureux état, cet homme se croit heureux; qu'il est content; qu'il est libre de toute inquiétude. Il faut donc appeller heureux un homme qui pendant la nuit est amusé par des songes agréables; un homme affamé, qui dans son sommeil croit se réjouir dans des festins imaginaires; mais qui se trouve à son réveil dévoré par une faim réelle, que ces phantômes n'ont point rassasiée. Dans ces heures de sommeil, ou d'ivresse, ces malheureux sont contents; ils sont rassasiés; mais il manque quelque chose à ces prétendus bonheurs, d'être durables. Ce n'est donc pas par des momens passagers, où la raison entraînée ne réfléchit point, qu'il faut juger du bonheur de la vie. C'est par la durée autant que par les délices. Il faut que l'homme pour être heureux possède un bonheur solide, réel & durable. Or ce bonheur durable, réel & solide se trouve-t'il dans ces joies folâtres qui vous transportent quelquefois?

Quel bien vous reste-t'il encore, sur lequel vous puissiez fonder votre prétendue félicité?

La liberté me dirés vous , de goûter , ou au moins de chercher tous les autres biens qui amusent l'homme , s'ils ne peuvent le contenter. Je vois bien que c'est à cette objection que vous m'attendez , & que c'est là vôtre ressource. La liberté selon vous , le plus grand de tous les avantages , & la consolation de toutes les miseres. Liberté qu'on doit acheter au prix de tous les biens quels qu'ils puissent être. qui doit par conséquent dedommager de leur perte , & mettre l'homme , même malheureux , au dessus des esclaves les plus fortunés dans leur captivité. J'avouë que la vraie liberté est de tous les biens celui qui merite la préférence ; mais souffrés que je vous demande d'abord ce que vous entendés par cette liberté. Est-ce la liberté de mal faire , celle de pecher ou de goûter des plaisirs criminels ? mais quoi ! est-ce là un avantage & un bonheur ? N'en est-ce pas un mille fois plus grand d'être dans l'impossibilité de faire le mal , puisque la felicité du Ciel qui doit être le modele de celle que nous pouvons goûter sur la terre , consiste en partie dans le precieux avantage de ne pouvoir pecher. Ce n'est donc pas là cette liberté qu'il faut vanter pour vous defendre. Or à quoi se réduira celle qui fait vôtre consolation ? Elle se reduit aux actions communes de la vie , aux engagements du cœur , à quelques plaisirs legitimes , & aux devoirs de la societé civile. Examinons si cette liberté est aussi réelle que vous vous en flattés. Voions si vous êtes aussi jalouse de la conservation de ce bien , que vous devriés l'être. Hélas ! vous croiés peut-être ne voir dans le monde que de

la liberté, & moi je n'y vois que de la contrainte.

Contrainte dans le mariage. La douceur des alliances les mieux assorties, ne consiste que dans la complaisance & la dépendance. Dépendance & complaisance, est-ce là la liberté ? Encore combien y a t'il de ces mariages si fortunés ? Le monde malin & medisant ne le dira-t'il pas mieux que moi ?

Contrainte dans le celibat, ou dans le veuvage. Dans l'un, des enfans à élever ou à pourvoir ; des droits à poursuivre ; des biens à conserver ou à défendre. Dans l'autre, une réputation fragile à ménager ; des devoirs sans nombre à remplir. Dans tous les deux, des affaires, des infirmités, des bienséances gênantes à observer sans cesse.

Contrainte dans la fortune. Faut-il l'acquérir ou la conserver ? que de dépendances & d'assujettissemens ? Plus on a de protecteurs, plus on a de maîtres dont il faut dévorer chaque jour les injustices & les caprices. Il n'y a pas jusqu'à ses propres ennemis même, ou à ses envieux, auxquels on ne sacrifie sa liberté. On se gêne sans cesse, ou pour leur plaire, ou pour se garantir de leur malignité.

Contrainte dans les Charges, les Emplois, les Dignitez. Le moment qui nous y élève, nous rend en quelque façon esclaves de tous ceux qui semblent nous être soumis. Leurs besoins, leurs plaintes, leurs demandes, quelquefois leurs importunités, deviennent pour nous des Loix dont il faut subir la rigueur. Les yeux pénétrants du Public, attentifs sur nos démarches,

La liberté me dirés vous , de goûter , ou au moins de chercher tous les autres biens qui amusent l'homme , s'ils ne peuvent le contenter. Je vois bien que c'est à cette objection que vous m'attendez , & que c'est là votre ressource. La liberté selon vous , le plus grand de tous les avantages , & la consolation de toutes les miseres. Liberté qu'on doit acheter au prix de tous les biens quels qu'ils puissent être. qui doit par conséquent dedommager de leur perte , & mettre l'homme , même malheureux , au dessus des esclaves les plus fortunés dans leur captivité. J'avouë que la vraie liberté est de tous les biens celui qui merite la préférence ; mais souffrés que je vous demande d'abord ce que vous entendés par cette liberté. Est-ce la liberté de mal faire , celle de pecher ou de goûter des plaisirs criminels ? mais quoi ! est-ce là un avantage & un bonheur ? N'en est-ce pas un mille fois plus grand d'être dans l'impossibilité de faire le mal , puisque la felicité du Ciel qui doit être le modele de celle que nous pouvons goûter sur la terre , consiste en partie dans le precieux avantage de ne pouvoir pecher. Ce n'est donc pas là cette liberté qu'il faut vanter pour vous defendre. Or à quoi se réduira celle qui fait votre consolation ? Elle se reduit aux actions communes de la vie , aux engagements du cœur , à quelques plaisirs legitimes , & aux devoirs de la societé civile. Examinons si cette liberté est aussi réelle que vous vous en flattés. Voions si vous êtes aussi jalouse de la conservation de ce bien , que vous devriés l'être. Hélas ! vous croiés peut-être ne voir dans le monde que de

la liberté, & moi je n'y vois que de la contrainte.

Contrainte dans le mariage. La douceur des alliances les mieux assorties, ne consiste que dans la complaisance & la dépendance. Dépendance & complaisance, est-ce là la liberté ? Encore combien y a t'il de ces mariages si fortunés ? Le monde malin & médisant ne le dira-t'il pas mieux que moi ?

Contrainte dans le célibat, ou dans le veuvage. Dans l'un, des enfans à élever ou à pourvoir ; des droits à poursuivre ; des biens à conserver ou à défendre. Dans l'autre, une réputation fragile à ménager ; des devoirs sans nombre à remplir. Dans tous les deux, des affaires, des infirmités, des bienfaisances gênantes à observer sans cesse.

Contrainte dans la fortune. Faut-il l'acquiescer ou la conserver ? que de dépendances & d'affujettissemens ? Plus on a de protecteurs, plus on a de maîtres dont il faut dévorer chaque jour les injustices & les caprices. Il n'y a pas jusqu'à ses propres ennemis même, ou à ses envieux, auxquels on ne sacrifie sa liberté. On se gêne sans cesse, ou pour leur plaire, ou pour se garantir de leur malignité.

Contrainte dans les Charges, les Emplois, les Dignitez. Le moment qui nous y élève, nous rend en quelque façon esclaves de tous ceux qui semblent nous être soumis. Leurs besoins, leurs plaintes, leurs demandes, quelquefois leurs importunités deviennent pour nous des Loix dont il faut subir la rigueur. Les yeux pénétrants du Public, attentifs sur nos démarches,

corruption & à l'impïeté, qui entassent les crimes les uns sur les autres, & qui avalent l'iniquité comme l'eau. Je méprise les victoires que je pourrois remporter sur ces scelerats, que leur conscience qui les déchire confond assez par ses remords. Ce seroit pour moi un foible avantage d'avoir prouvé que leur état est plus malheureux, que celui des ames saintes & vertueuses. Je parle des gens du monde qui sont, si j'ose le dire, demi-dévots, dont la vie est mêlée de sensualité & des bonnes œuvres ; trop Chrétien pour se livrer au mal ; trop paresseux pour pratiquer le bien ; ils marchent doucement & paisiblement dans un certain milieu, où l'on croit donner à la Religion de quoi appaiser les remords, & à ses sens de quoi satisfaire leurs desirs. On s'habille, on se pare comme les mondains ; on parle, on raisonne comme les gens de bien. On assiste volontiers aux Offices & aux Saluts, & aussi-tôt on se delasse par un jeu long & passionné. On aime à approcher quelquefois des Sacremens, & on ne hait pas la dissipation & les compagnies. On évite également & ce qui pourroit allarmer la modestie, & ce qui pourroit gêner la sensualité. La vie n'est ni criminelle, ni penitente, & l'on prétend la rendre plus douce, en prenant des deux mains les consolations de la pieté, & les joies du monde.

Voilà, si je ne me trompe, Madame, l'idée que vous vous faites du vrai bonheur ; voilà l'état que vous jugez préférable à tout autre ; auquel vous aspirez. Or c'est de cet état même dont le portrait peut vous avoir charmé, état peut être le plus dangereux de tous pour le sa-

lut, dont j'avance que le bonheur est chimerique, parce qu'il est impossible qu'on y trouve le repos & le contentement du cœur, essentiel à la félicité.

En effet, êtes-vous assez heureuse pour être sans aucune passion, sans tentation, sans être susceptible d'aucune des impressions de la sensualité, sans avoir rien en vous-même qui soit comme dans les autres, les tristes fruits du péché du premier homme, & la source de ceux que nous commettons à son exemple ?

Vous êtes trop équitable pour oser le prétendre. Formée avec le reste des hommes d'une même boue, pétrie de la même terre, vous en avez contracté comme eux les foiblesses, les passions, & les périls. Or ce que je ne puis concevoir ; c'est qu'étant au milieu de tout ce qui irrite les passions, vous résistiez sans cesse à leurs mouvemens, & cela sans peine, & sans combat, & par conséquent sans trouble. Être toujours avec ceux qui vantent les grandeurs du siècle, sans que votre cœur soit épris de la vanité, vivre dans la mollesse, & conserver au fond de son ame cet esprit pénitent, sans lequel on n'est pas véritablement chrétien, être toujours dans les liaisons, & les familiaritez ; entendre peut-être le langage de la tendresse & de la galanterie, sans que le cœur en soit jamais épris, être sans cesse environné des gens médisans, ou licentieux, & conserver toujours de l'horreur pour tout ce qui blesse la charité ou la modestie ; c'est-là selon moi un des plus rares prodiges de la vertu, & de la fidélité. Ce miracle si étonnant, le faites-vous sans qu'il vous en coûte ni efforts, ni peines, ni combats ?

Que pouvez-vous me répondre ? Avoüerez-vous, que pour éviter la peine & la contrainte d'un état si gênant, vous vous laissez entraîner à la malignité du siècle dont vous êtes entouré ? Ce seroit mal deffendre vôtre cause, & les douceurs de cet état, que d'en avoüer les desordres. Le contentement de l'iniquité, n'est pas celui qui l'emportera sur les delices de la pieté, pour rendre l'homme solidement heureux. Quoi donc ? résister à des tentations si fréquentes, si pressantes, si vives, si interessantes, est-ce là une felicité dont vous puiffiez vanter les avantages ? Comment accorder la paix du cœur avec une guerre si opiniâtre, & j'ose le dire, si desavantageuse pour vous ?

Je conçois, aisement qu'une ame pénitente est en paix, par le soin qu'elle a pris de s'interdire tout ce qui peut rejeter en elle la vivacité de ses passions. Mais pour vous, au milieu de tout ce qui les nourrit, de tout ce qui les irrite, quelles attaques, quels périls, & par conséquent quelle contrainte !

Quelle plus grande contrainte que celle d'être à tout moment en danger de manquer à son devoir, & de rejeter en même tems & de ne rien laisser échaper qui le blesse ? Quelle plus grande contrainte que d'éprouver à la fois tout ce que les tentations ont de rude, & tout ce que la grace a de reproches ? Etre entraînée par tout ce que les passions ont de violence, & retenue par tout ce que les Jugemens de Dieu ont de terrible ? Quelle plus grande contrainte que de marcher sur le penchant d'un abime, d'être sans cesse dans le péril d'y être précipité, & de

ne se soutenir que par des continuel efforts ? Quelle plus grande contrainte que d'avoir sans cesse la balance à la main , pour n'aller précieusement que jusqu'ou la sensualité n'est pas péché , & jusqu'ou le péché n'est pas mortel ?

Encore une fois cette contrainte, ces combats, ces efforts, s'accorderent-ils avec la paix du cœur, le bonheur du cœur, le contentement du cœur ? Ah plutôt renoncés une bonne fois à tout ce que le monde a de charmes ! sacrifiés-le en gros avec tout ses périls, plutôt que d'immoler en détail, & sans cesse chacune de vos passions irritées, & d'offrir chaque jour des sacrifices si inportuns. Qui me donnera des aîles pour voler avec la colombe loin de ces périls, & pour trouver dans la retraite le repos, & la paix que le monde ne peut donner ?

Non, il ne peut la donner, & j'en acheve la preuve par un dernière réflexion. Je la tire du trouble, & de l'incertitude où ces ames que je viens de dépeindre, doivent être sur leur salut, & sur leur éternité. Car enfin on a beau être enivré du monde & oublier Dieu. La foi a ses lumieres, & la grace a ses momens. Moment heureux pour le pécheur qui se rend, & qui se convertit, mais cruel moment pour celui qui lui résiste ; en qui la douceur de la grace se change en remords desespérans, & en inquietudes mortelles ! Quel moien en effet de n'être pas inquiet sur une affaire aussi importante, dont le succès est si rare, & dont la perte est si intéressante ? Dans cette juste inquiétude, que les Saints même éprouvent quelque fois, qu'est-ce qui peut rassurer ces ames sensuelles & mon-

aines ! Hélas , je ne vois presque rien. Je vois au contraire que tout doit augmenter leur trouble ; heureuses même si rien ne les desespere. Quel trouble en effet quand on envisage d'un côté les maximes de l'Évangile , & de l'autre la mollesse de sa vie : que le premier devoir d'un Chrétien est de renoncer à soi-même , & que cependant , du matin jusqu'au soir , on ne fait que se rechercher soi-même : qu'on rendra compte à Dieu , même d'une parole oiseuse , & que cependant chaque jour on en dit tant de criminelles : qu'un mot injurieux dit à son frère sera puni par le feu , & que cependant l'on multiplie les médisances , les malignitez , & les outrages ; que c'est une loix de faire pénitence , & de porter sa croix chaque jour , & cependant qu'on n'a d'autre attention qu'à éviter le mal & la peine , & qu'au lieu de porter avec courage les croix involontaires que Dieu nous envoie , on ne les reçoit qu'avec dépit , on les traîne avec dégoût , & on irrite le Ciel par ces murmures. Réfléchissez , Madame , au milieu de vos délices sur ces importantes vérités , & dites-moi après cela , si votre cœur y est insensible. Hélas ! pourroit-il l'être ? Or un cœur agité , touché , inquiet avec tant de raison , sur le plus grand de tous les malheurs qui le menace , est-il un cœur heureux & content dans ses plaisirs ?

Mais quel sera l'excez de ses justes inquiétudes aux approches de la mort ? C'est ici la consommation de la misere des gens du siècle , & la dernière épreuve de leur prétendue félicité. Je ne m'arrête pas à vous dire que quelque heu-

reux qu'on ait pû être, ce bonheur n'en est plus un, quand il faut le perdre. Je me renferme dans mon dernier raisonnement ; & je dis, quels troubles & quelle crainte pour celui qui voit qu'il n'y a plus pour lui de ressource dans tous les biens dont il a été enivré si longtems ? Je connois qu'elle peut être alors la paix d'une ame fervante, elle quitte un monde qu'elle n'a point aimé, elle approche d'une vie après laquelle elle a toujours soupiré. Son esperance la soutient, & la miséricorde de Dieu la console. Mais pour un ame sensuelle & mondaine, tout ce qui a pû faire son honneur & ses délices, ne doit-il pas faire alors son amertume & son desespoir.

Reprenons ici tout mon raisonnement. Le vrai bonheur de l'homme doit être dans le cœur & ne peut consister que dans la paix, & le contentement du cœur. L'homme du siècle ne le trouve point dans les biens dont il est avide. Il ne le trouve pas même dans sa prétendue liberté. S'il possède quelques biens, ces biens sont partages, ils sont perissables, leur jouissance est mêlée de troubles, elle finit nécessairement à la mort. Ce n'est donc point lui qui possède la vraie félicité. Voions si nous pouvons la trouver dans la ferveur, la piété, la pénitence & la vraie dévotion.

Troisième Verité. Si je ne trouvois point un bonheur réel dans la pratique de la piété, je ne laisserois pas de conclure que le parti de la vertu est mille fois préférable à tout autre. Il est vrai que je conclurois en même tems, que la félicité ne se trouve nulle part sur la terre,

puisqu'elle ne se trouve ni dans le monde, ni dans la retraite. Ainsi obligé de choisir entre deux états pleins de miseres & d'afflictions, je préférerois celui dont les miseres sont moins périlleuses, & dont la couronne est plus assurée. Forcé d'abandonner, pour quelques années qui nous restent à vivre, un vain phantôme de bonheur que je ne trouve nulle part, je me bornerois à choisir entre les miseres de la vie, celles qui me conduiroient à une éternité bienheureuse.

Mais il s'en faut beaucoup que j'abandonne ainsi le bonheur de la vertu, & les douceurs du service de Dieu. Je le dis hardiment, & je ne crains point d'être démenti par aucun raisonnement solide, que s'il est possible d'être heureux sur la terre, si Dieu dans sa miséricorde nous a laissé quelque consolation, & quelque plaisir solide à goûter parmi les miseres qui nous environnent, ce n'est que dans la pieté & dans la ferveur qu'on peut trouver ces avantages, que le monde ne mérite pas de connoître.

Rappelons ici les principes évidens que j'ai établi d'abord. Le vrai bonheur, ai-je dit, est celui qui est dans le cœur, & qui le contente, qui fixe les desirs du cœur, & qui apaise ses inquiétudes. Celui-là seul est heureux qui est à l'abri des troubles, des agitations du dépit, & du desespoir, qui possède ce qu'il desire, & qui ne desire que ce qu'il peut posséder. Son bonheur est consommé quand a cette paix du cœur, il joint les délices de l'esprit, le goût de la sagesse, les douceurs de l'amour, la joie de la charité, la connoissance de la vérité, la gloire

des combats, & la consolation de l'esperance.

Tel est le vrai bonheur, tel est le celui que l'on trouve dans la pieté, soit qu'on l'envisage du côté de la paix solide qu'elle procure, soit qu'on l'envisage du côté des douceurs qu'elle fait goûter.

Paix veritable & solide, premier appannage de la vertu. Le trouble & l'agitation ne nous viennent que par les passions; & ce qui les irrite, ce sont les interêts de l'avarice & de la cupidité. Or le premier pas que l'on fait dans la route de la verité, c'est de détruire cette cupidité, de combattre l'avarice, & de n'avoir plus devant les yeux d'autre interêt, d'autre ambition, ni même d'autre affaire que l'heureuse Eternité. C'est sur ces débris des passions & de la cupidité, que se jettent les premiers fondemens de la vraie pieté. Les uns pour y réussir plus sûrement se dépouillent volontairement de tout ce qu'ils possèdent de biens terrestres. Ils portent même leur précaution jusqu'à renoncer au droit d'en posséder jamais. Les autres attachés à ces mêmes possessions par des liens que la providence ne leur permet pas de briser, détachent soigneusement leur cœur de tous ces liens qui les entourent, pour ne l'attacher qu'à Dieu seul. Les uns & les autres uniquement charmés de tout sacrifier à Dieu pour lui plaire, lui présentent sans cesse la précieuse offrande d'un genereux renoncement à eux-mêmes, & de l'anéantissement de leur amour propre.

Pour mieux juger de la paix que ces saintes dispositions doivent operer dans une ame solidement vertueuse, faisons ici la comparaison de

son état avec celui des mondains, que je viens de vous dépeindre. L'homme du monde est agité sans cesse par des desirs qu'il ne peut contenir. Quel autre desir dans cette ame fidèle que celui de plaire à Dieu ? desir, qui se contente par lui-même, puisque c'est plaire à Dieu que de le désirer.

Le mondain a des maîtres imperieux ; il a des envieux, il a des ennemis dont il a tout à craindre. L'ame fidèle ne craint rien, ni des ennemis, ni des jaloux. Elle ne possède rien, elle n'est attachée à rien ; Dieu seul est son appui & sa gloire, que ni jaloux, ni ennemis, ne peuvent lui ravir.

Le mondain est inquiet, parce que ses biens sont fragiles, ses devoirs sont sans nombre, ses occupations sont partagées, ses esperances sont incertaines. L'ame fidèle réunissant tout en Dieu, elle y trouve le repos que le monde ne connoît pas. Il fait seul tout son trésor, il est son esperance, & pour tous les devoirs dont elle est chargée, c'est de lui qu'elles les reçoit, c'est pour lui qu'elle les remplit, & c'est lui qui les couronne.

Le mondain est troublé dans ses pertes ; il est agité jusques dans ses plaisirs. L'ame fidèle renonce aux plaisirs des sens, & ne s'attend sur la terre qu'à souffrir. Contente de son sort, elle benit Dieu lors même qu'il appesantit sa main sur elle. Souvent elle se charge par choix de rigueurs volontaires ; comment seroit-elle troublée, ou par des souffrances qu'elle aime, ou dans des plaisirs qu'elle ne recherche point ?

Enfin le mondain au milieu des peines qui le

tourmentent, ne trouve point de consolation solide; mais le bonheur de l'ame fidèle ne se borne pas au repos & à la paix. Il est consommé par des joies véritables & de solides délices.

Quelles délices en effet d'approfondir la sublime sagesse de la Loi de Dieu, de jouir de la contemplation des choses célestes de se nourrir de la vérité, de vivre dans la pureté, de goûter les douceurs de la charité? Quelles délices pour cette ame d'obtenir le seul bien qu'elle desire, & qu'elle desire de toute sa vivacité, & de l'obtenir par les desirs mêmes qu'elle forme. Toute cette ardeur se termine à aimer Dieu tendrement, à être aimée de lui, à le posséder en l'aimant, & c'est dans cette ardeur même qu'elle trouve cette possession desirable, puisque le cœur ne pousse ces desirs, que parce que c'est Dieu même qui les forme en lui. Dieu est donc dans cette ame comme dans son sanctuaire; & cette ame a son tour est en Dieu comme dans son centre. Elle lui parle, elle l'écoute, elle s'unit à lui, elle s'abîme en lui. En elle Dieu prend ses complaisances, en elle Dieu se plaît à répandre ses trésors. C'est ce que le Prophète exprime par la douceur de la société de l'époux & de l'épouse. Tel est le titre dont Dieu honore une ame fidèle, telle est la qualité que sa tendresse lui fait prendre pour elle. Quelles délices, & quelles consolations ne doivent pas promettre des titres si aimables? *Dans ces lieux, dit-il, que vous appelez déserts, & qui vous effraie par sa sécheresse, & par sa solitude; c'est la même que se trouvent les plaisirs les plus purs, les chants d'allégresse, les cris de joie, les accla-*

mations de ceux que la consolation transporte, y retentissent de toutes parts. *On y entend la voix de l'épouse qui retrouve son époux, & la voix de l'époux qui se plaint dans son épouse.* L'épouse fait entendre sa voix lorsqu'elle gémit, qu'elle invoque, qu'elle combat, qu'elle soupire. L'époux fait entendre la sienne, lorsqu'il encourage, qu'il console, qu'il applaudit, & qu'il couronne.

Il nous faudroit, Madame, à vous le cœur des Saints, & à moi le langage des Anges, pour nous entretenir plus longtems, de ces sublimes délices, qui sont si fort audessus de nos sens, & de nos expressions. Mais le témoignage de tous les Saints, ne peut nous laisser ignorer combien ces consolations que l'on goûte dans l'amour de Dieu sont réelles. J'ajoute qu'elles sont encore solides & durables; autre avantage que l'on ne trouve point dans les folles joies du monde.

En effet, le bonheur de Justes est fondé pour ainsi dire, sur Dieu même, sur sa bonté, sur sa providence, sur sa tendresse pour nous, sur sa miséricorde. Il est soutenu par la foi qui ne change point, par l'espérance qui ne confond point, par la charité, qui, selon saint Paul, ne finira jamais. Ce bonheur peut-il être établi sur des fondemens plus solides? De là vient que tout ce qui trouble les mortels, & ce qui les afflige, n'altère point le bonheur du Juste, parce que ces malheurs ne viennent à lui que par le canal, pour ainsi dire, de la providence de Dieu, & qu'ils ne se présentent à ses yeux, que couverts de l'orde de Dieu, dont il adore les jugemens, & dont il aime toutes les volontez.

C'est ce qui me fait comparer ces ames solidement vertueuses, & les solitudes où elles se renferment, à des isles élevées au milieu de la mer, où l'on vit en paix, quoiqu'entouré des tempêtes les plus affreuses. On y voit la mer en courroux élever jusqu'aux nuës des vagues menaçantes, & bien loin d'en être effraïé, on fait de ce spectacle le sujet de son amusement. Tel est aux yeux d'une ame détachée le spectacle des agitations du monde, de ses combats, de ses iniquités, & de ses fureurs. Elles les voit sans en être troublée. Elle en est entourée sans que la solidité de son bonheur en soit ébranlée. En vain le monde paroît-il quelquefois menacer son repos, & vouloir la troubler par ses persécutions. Que peut-il contre ceux que Dieu lui-même à entrepris de soutenir & de deffendre? Non, non, Grands du monde, puissances de la terre, vôtre pouvoir ne s'étend pas sur un cœur détaché du siècle, & uni étroitement à Dieu. Vous pouvez désoler des Provinces, jeter la terreur parmi les nations, conquérir des Roiaumes, triompher de la terre entière, mais vous n'ébranlerez pas un ame que Dieu a solidement établie dans la paix. On a vû des tirans en fureur épuiser leur cruauté sur les Martirs, & la fermeté des Martirs triompher des efforts des tirans. On verroit encore la patience des Saints triompher de vos persécutions. C'est pour tous ses serviteurs que Dieu a dit, *le mal ne vous touchera point, & les sieaux n'ap-procheront point de vôtre demeure.* Telle est la parole de Dieu. Quel bonheur plus solide que celui qui est fondé sur une si favorable promesse?

Je dis plus. Ce bonheur est si solide, & si invariable, que je puis le nommer en un sens, un bonheur éternel. En effet les délices que l'ame a déjà goûtées dans le service de Dieu, ne sont point pour elle des délices passées. C'est là le sort des plaisirs des sens. Le même moment les voit naître & périr, & comme il n'en reste rien, il faut à toute heure en chercher de nouveaux. Mais ceux que goûte l'ame fervente dans la priere & dans la pénitence ne passent pas de même, parce que la charité en est le principe. Les douceurs que l'ame a ressenties ne sont point pour elle des douceurs passées, ce n'est qu'un avant-goût des mêmes douceurs quelle éprouvera encore. La consolation en reste avec le souvenir, & le mérite, & la récompense ne finiront jamais. J'ajoute même que cette douceur, de sa nature peut être appelée en quelque façon éternelle. Jem'explique. Le bonheur d'une ame qui s'unit à Dieu, & qui se console en lui; est en un sens le même bonheur que goûtent dans le Ciel les Elûs de Dieu. En effet, ce qui rend ceux-ci heureux, ce n'est pas seulement d'être à couvert des miseres de cette vie, c'est principalement d'être avec Dieu, de posséder Dieu, d'être abîmé en Dieu. Or c'est, pour ainsi dire, une portion de cette même félicité que Dieu communique par avance aux ames saintes qu'il veut favoriser, & c'est ce qui fait la durée, & si j'ose le dire, l'éternité de leur bonheur; bonheur qu'elles commencent à éprouver en cette vie, qui ne les quitte point à la mort, & qu'elles retrouvent dans le Ciel. C'est toujours la même charité qui fait leurs délices;

& il me semble qu'on pourroit dire en un sens, que ces différentes délices ne diffèrent entr'elles que par la mesure & par l'abondance; mais que le fond est le même: en sorte que ce bonheur qui commence dans la retraite, qui se perfectionne dans la pénitence, qui triomphe dans la mort, & qui se consume dans l'éternité, est de sa nature une félicité éternelle.

Il est juste de vous faire remarquer encore ici dans le bonheur, que je décris, un nouveau caractère de supériorité, sur celui que le monde peut vous vanter. Je l'ai dit, & je le répète encore, la mort est une terrible épreuve pour cette prétendue félicité du siècle. Qu'elle soit réelle si vous voulez, quelle soit abondante, qu'elle soit solide, hélas! que devient-elle à ce terrible moment? Or ce qui fait le desespoir de l'homme du siècle, quels sentimens doit-il produire dans le cœur de l'homme véritablement vertueux, qui aiant passé ces jours à désirer de s'unir à Dieu, voit consumer ses desirs avec sa vie? le dirai-je à une personne éprise de l'amour du siècle, hazarderai-je de parler encore un langage qu'elle ne pourra comprendre? Cependant il faut le dire à la gloire de la grace de Dieu, qui opère ces prodiges. Oui, la mort même à ses consolations & ses délices. Les Saints nous l'ont appris. Ceux de l'ancien Testament ont connus, & tous les jours on trouve encore parmi les Justes, & dans les communautés ferventes, de ces âmes détachées & célestes, contre lesquelles la mort désarmée semble n'avoir aucun pouvoir, & qui finissent avec délices une vie, qu'elles ont supportée avec patience.

Le bonheur des Saints sur la terre est donc réel, il est solide, il est à l'épreuve des peines, des vicissitudes, & de la mort. Sera-t'on étonné après cela de trouver tant d'ames qui vivent dans la mortification, & dans le mépris du monde, qui disent encore hardiment & constamment qu'elles sont contentes, qu'elles sont heureuses, qu'elles ne desirent rien? Sera-t'on surpris de remarquer le contentement, la gaieté même peinte sur leur visage, & dans leurs manieres; de voir ces nobles sentimens de joie se perpetuer de siecles en siecle parmi tant de millions Solitaires, & de Religieuses, qui volontairement & par choix ont embrassé l'état de la pénitence, preferablement à tout autre, qui l'ont choisi avec connoissance & avec reflexion, après des examens & des épreuves severes, & qui contents de leur sort font par leur humeur aimable & presque enjouée l'envie des mondains les plus heureux.

C'est en effet dans ces saintes retraittes que Dieu perpetue un prodige que le monde croit à peine, & qu'il conçoit encore moins. Plus ces maisons sont solitaires, pauvres & austeres, plus on remarque cette ferveur pleine de gaieté, & ce contentement dont Dieu seul peut être le principe. Je ne parle pas de ces Religieuses imparfaites & mondaines qui murmurent contre leur état, qu'elles n'ont peut-être embrassé que par necessité; qui portent tout le poids de la Regle sans y trouver la consolation que Dieu y attache, parce qu'elles ne remplissent pas la mesure des graces qu'il répand sur elles. De telles Religieuses ne doivent point être écoutées

sur le bonheur d'un état, qu'elles ne connoissent point. Est-il même étonnant qu'elles n'en ressentent point leurs douceurs, puisqu'elles n'en ont pas l'esprit ? Je ne parle ici que des âmes véritablement Religieuses d'esprit & de cœur, qui sont telles par leur ferveur, leur courage, & leur fidélité. C'est à celles-là que le bonheur est promis. Ce sont celles-là qui le goûtent dans toute son étendue. Ce sont celles-là qui ont droit de dire, & qui le disent en effet, je suis heureuse, je suis contente, je ne changerois pas ma solitude contre tous les avantages du monde. Oui, Seigneur, je l'éprouve sans cesse, que vôtre joug est doux, que le poids de vôtre loi est léger, & que vôtre service est aimable. Elles le disent en entrant dans la retraite, elles le ressentent dans le cours de leurs travaux, elles le goûtent encore plus purement dans la consommation de leur sacrifice.

Qu'on cherche parmi les esclaves du monde; en trouvera-t'on qui rendent à ses vanités, un témoignage pareil ? En trouvera-t'on qui osent dire qu'ils sont heureux, qu'ils ne desirerent rien, que rien n'est plus doux, ni plus consolant que le joug qu'ils portent, & que les devoirs dont ils sont accablés ? Or ce que le monde ne dit point, ce qu'il n'a pas droit de dire, ce qu'il n'ose même dire, ou ce qu'il ne diroit tout au plus que par ostentation, je le trouve dans la bouche de plusieurs milliers de personnes de tout sexe, de tous les états, de tous les âges, de tous les païs, de tous les tems, de tous les différentes caractères, d'esprit & d'humeur, qui jusques dans les rigueurs de la mortification, &

au milieu des supplices du martyre, rendent à la vertu ce glorieux témoignage. Des hommes distinguez par leur naissance, de leurs dignitez, des filles jeunes & naturellement enjouiées, des veuves nobles, riches & delicates; de jeunes gens, héritiers uniques de riches possessions; des gens d'un âge mûr & renommées pour leur sagesse, des Princes même accoutumez à l'abondance, à l'indépendance, & à la mollesse: tous ceux-là détrompez des vanitez & des biens du monde, livrez à la pénitence & aux pratiques de la vie chrétienne, ont rendu & rendent encore à la douceur de leur état un témoignage non suspect. Ils le rendent après l'avoir embrassé avec précaution, par un choix fait à loisir & avec reflexion, après des épreuves & des combats; après avoir examiné & goûté, même pendant plusieurs années, ce que le monde a de plus séduisant & de plus doux. Des gens si sages, si instruits, si éprouvez, & en si grand nombre, qui ne jugent que de ce qu'ils ont eux-mêmes senti, qui ne parlent que selon leur expérience, & une expérience de longues années, dont le témoignage est uniforme depuis tant de siècles, ne seront ils pas croiables, lorsqu'ils prononcent sur leur bonheur de la vertu, sur les délices de l'amour, sur les consolations de la pénitence, & qu'ils disent avec transport comme le Prophète. *Oùi, Seigneur, un jour dans votre maison, vaut mieux que mille dans les tabernacles des pécheurs.*

Pesez avec moi, Madame, la force de ce témoignage, & voiez si on en peut trouver un plus complet & plus convaincant. Que faut-il

en effet, pour assurer une vérité par la déposition de ceux qui l'attestent ? Faut-il que ces témoins soient en grand nombre ? Or quel nombre plus grand que celui des témoins que je vous cite, tous les Saints, tous les Martyrs, tous les Solitaires, depuis l'établissement des Monasteres de la Thebaïde & de l'Egypte, jusqu'à nous ? Faut-il que ces témoins ne se soient pas concertez ? Mais comment tant de millions d'ames solitaires & pénitentes auroient ils concerté leur langage, vivans dans des siècles & dans des pais si éloignez ? Faut-il que des témoins ne soient prévenus d'aucuns préjugés ? Or par quel préjugé ces ames si pures auroient-elles pû être aveuglées ? Si elles ont apporté quelques préjugés à l'étude de la vertu, ce ne sont que ceux que le monde leur avoit donné comme à vous. C'étoient les préjugés de l'amour propre contre l'obéissance, ceux de l'orgueil contre les humiliations, ceux de la sensualité contre la pénitence. Ces ames genereuses n'avoient elles pas avant leur conversion autant d'horreur pour ces vertus, que vous en pouvez ressentir vous-même ? Faut-il que le témoignage ne soit pas intéressé ? Mais quel intérêt pourroient avoir ceux dont je parle, de se figurer un bonheur prétendu, dans un état qui n'auroit que des préventions & des chagrins ? A-t'on jamais crû qu'il y eût du profit & de l'intérêt selon le monde, à trouver du bonheur & de la joie dans la sujétion, la mortification, & la pénitence ? Que vous faut-il encore pour assurer ce témoignage, & pour le rendre irréprochable ? Je donne un champ libre

à votre incredulité ; si tant est qu'il vous en reste. Dites encore, si vous voulez, que c'est stupidité, insensibilité, simplicité, deffaut d'esprit & de lumieres, qui fait imaginer ce prétendu bonheur. Combien pour vous confondre vous produirai-je de ces ames ferventes, qui dans tous les tems ont etonné le monde par la sublimité de leur esprit, & par la superiorité de leurs lumieres, en même tems qu'elles l'édifioient par l'austerité de leur vie ?

Si après cela, vous n'en voulez croire que vous-même, & en juger par vos sens, vos yeux, votre experience, approchez-vous, dirai-je, & voiez ce qui se passe parmi les Saints, qu'elle est leur fidelité, leur constance, & leur douceur. Entrez dans ces maisons célèbres par leur ferveur & par leur solitude. Examinez, interrogez, demandez, approchez de ce buisson ardent, & vous verrez qu'il n'est point consumé. Entrez dans ce désert qui vous paroît aride, & vous verrez avec étonnement que la manne y couvrent la terre, & que les rochers les plus durs s'y changent en fontaines. Examinez de près ce que vous appelez des croix & des épines, & vous trouverez sur ces croix une onction sainte qui les adoucit, & dans des épines, des roses qui les rendent aimables. Parlons sans figure au milieu de ces dehors recueillis & penitens, vous verrez avec étonnement des humeurs gaies sans dissipation, une joie sainte sans legereté, & l'on vous dira sincèrement, naïvement, cordialement, que l'on est content, qu'on est heureux, qu'on ne changeroit pas son état contre celui des Rois, ni la solitude contre tous vos amusemens.

Epuisons encore toutes les défaites de l'incrédulité, & poussons-la aussi loin qu'elle mérite de l'être. On dit quelque-fois, que c'est par dissimulation que les dévots parlent ainsi, qu'on reste par honneur dans des pratiques qu'on a embrassées par legereté ou par dégoût : que sur tout dans le Cloître ou la Religion, il faut bien montrer qu'on est content, quand on ne peut changer d'état, que quoi qu'on dise, les regrets y sont communs ; mais qu'on les dissimule par vanité, ou par bienséance. Tel est le langage ordinaire de monde.

Mais si les regrets, & l'ennui de la pénitence, sont si communs parmi ceux qui en font profession, comment est-ce qu'ils s'appliquent si souvent, non seulement à se priver des frivoles plaisirs ; mais à ajouter dans le secret mille sortes de mortifications & d'austerités, dont Dieu seul est le témoin, comme lui seul en est le motif ? Pourquoi faut-il que ceux qui les conduisent dans les voies du salut veillent sur eux, pour retenir & moderer leur ardeur pour la pénitence. Cette sainte ardeur ne se trouve-t-elle pas de même parmi les personnes Religieuses, qu'on croit attaquer avec plus d'avantage ? Comment est-ce qu'on les voit ajouter à l'envi à leur règle, déjà assez austère, mille sortes de pratiques de pénitence, qui ne sont pour elles d'aucune obligation ? Mais quoi, pousse-t-on le déguisement aussi loin, sur tout, quand il est si gênant ? Pourroit-on le soutenir pendant des cinquante & soixante années, pendant la vie entière ? Peut-on le porter jusqu'au fond des cachots, & dans les supplices où les

Martirs ont goûté les consolations de la grace? Tant de Communautéz remplies de jeunes personnes pleines de feu & de vivacité, qui seroient pour la plupart mécontentes sous une regle si dure par elle-même, s'accorderoient-elle à dévorer constamment & uniformement, le chagrin qui les rongeroit sans cesse? Tous auroient-ils le même interest à déguiser leurs vrais sentimens, ou auroient-ils le même esprit pour les cacher avec tant d'artifices. Tous ceux qui dans le monde ne s'occupent que des pratiques de la vie chrétienne & penitente, porteroient-ils le même esprit de déguisement & d'artifice dans le tribunal de la Confession, dans les confidences de l'amitié, dans les conversations privées avec les parens les plus chers? Est-ce que les regrets & les soupirs n'échappent pas mille fois d'un cœur affligé, lors même qu'il est déterminé à diffimuler, & ne manifeste-t'il pas malgré lui les sentimens secrets qu'il cherche à étouffer? Cette diffimulation si constante, & si universelle qu'il faudroit supposer, me paroît un prodige, mille fois plus incroyable, que celui de la consolation & de la joie, au milieu des travaux de la penitence.

Si cependant, il est si aisé de diffimuler ses vrais sentimens; si ce profond déguisement est si facile & si commun, d'où vient que les mondains n'ont pas la même adresse pour déguiser leurs dépits? Pourquoi les voit-on si souvent gémir auprès des serviteurs de Dieu, des chagrins cuisans dont ils sont dévorez, & chercher dans les prieres, ou les conseils des Solitaires, un remede à leur amertume? Si le

point d'honneur peut faire ce prodige étonnant d'un silence & d'une violence si constante, comment est-ce que le même point d'honneur ne fait point tenir aux gens du monde le même langage ? D'où vient que chacun d'eux ne dit-il pas aussi dans le secret, je suis content, je suis heureux, je ne voudrois pas changer de richesses & de fortune contre celles des Rois ? Tous se plaignent, tous s'affligent, tous se désespèrent, dans le lieu même où regne la dissimulation & l'artifice. On est forcé d'avouer sincèrement ses dégoûts & son amertume. N'est-ce pas là, ô mon Dieu ! la preuve de ce que votre parole nous apprend, que le joug du monde est accablant par son poids ; *mais que le vôtre est doux*, qu'il est léger, qu'il est aimable, & que vous êtes seul *le Dieu de toute consolation*.

En vain direz-vous que vous n'avez que trop connu, & que vous connoissez encore bien des personnes qui se sont repenties de la vie devote qu'elles avoient embrassée, & qui dans des Communautés saintes gemissent en secret sur la rigueur de leur engagement, & de leur contrainte. Il est vrai qu'il y a des ames qui sont infidèles à la grace qui les avoit attirées, & qui se sont dégoûtées de la piété dont elles avoient fait profession, peut-être avec trop d'appareil. Il est vrai qu'il y a des Religieuses mécontentes, qui victimes de la politique plutôt que de l'amour de Dieu, deshonnorent par leur infidélité, & par leurs plaintes, le bonheur de leur état. Il est vrai même qu'on trouve des Monasteres presque entiers, où l'esprit du monde meslé à quelque dehors de regularité ne domine que

trop, où l'on trouve plus de goût pour les plaisirs des sens, que pour les suavités de l'oraison, & où les vraies délices de la piété sont aussi inconnues, que dans les palais des Grands. Mais bien loin que ces Epouses infidèles, & ces dévotes inconstantes affoiblissent ma preuve, elles en découvrent au contraire toute la force: En effet, s'il est possible, & aux ames vertueuses de tomber dans l'inconstance, & aux religieuses de se livrer au goût des plaisirs du monde, qui est-ce qui en soutient tant d'autres dans la fidélité & dans la ferveur? Qui forme en elles ce contentement du cœur auquel elles rendent témoignage, si non la consolation de l'amour de Dieu, & la force de sa grace, supérieure à l'inconstance, & à toutes les austeritez?

D'ailleurs que prouveriez-vous par le témoignage des personnes dont vous connoissez les regrets & l'indevotion? Est-ce que parce qu'elles sont mécontentes, il est impossible que d'autres plus saintes & plus ferventes possèdent le vrai contentement du cœur? Vous ajoutez foi à ces ames doubles & hypocrites, quand elles vous disent qu'elles sont dévorées par un chagrin secret qu'elles dissimulent au-dehors: pourquoi ne croiez-vous pas de même des ames droites & sincères, incapables de dissimuler & de tromper, lors qu'elles protestent à leurs amis les plus confidens, qu'elles sont contentes dans leur état, & qu'elles ne le changeroient pas contre tous vos plaisirs?

Qu'est-ce encore, que ces dévotes infidèles, ou ces solitaires mécontents, dont le témoignage vous paroît si concluant? C'est des personnes

sonnes imparfaites & volages , pleines de passions , d'humeurs , & des deffauts , qui ont fait profession de pieté , par caprice ou par interest , & qui ont eû plus d'orgueil , & de vanité dans leur devotion mal-entenduë , que de vrai amour de la penitence. Ce sont ces Religieux déso-béïssans & indociles , qui secoüent tant qu'ils peuvent le joug de leur regle , & les devoirs de leur Profession. Ce sont ces filles engagées dans le Cloître par surprise ; par contrainte , ou par stupidité , qui n'ayant point l'esprit de leur état , n'en connoissent point les douceurs. Est-ce donc des personnes de ce caractère , dont j'ai prétendu exposer le bonheur , & dépeindre les consolations ? Non , sans doute. Je parle des personnes fidèles à la grace & à leurs devoirs , ferventes dans leur exactitude , appliquées à la priere & à l'oraison , qui dominant sur leurs passions , ou qui travaillent à les assujettir , qui se privent des plaisirs que leurs cœurs peuvent désirer , & qui se détachent interieurement de tous les biens du siecle. C'est de celles-là que j'ose prononcer sans crainte d'être démenti jamais , qu'il n'y en a eu aucune depuis l'Orient jusqu'à l'Occident , depuis la Création du monde jusqu'à nôtre siècle , qui n'ait été contente de son état , & qui ne l'ait jugé préférable au monde , & à toutes ses vanitez.

Mais quoi , direz-vous encore , est-on heureux au milieu des croix , des afflictions , & des souffrances ? Peut-on l'être dans la dépendance , la contrainte & la captivité ? Cela est-il possible ? Oüï sans doute , cela est possible , & c'est la quatrième verité que je dois établir , pour

consommer la preuve de la misère du monde, & du bonheur qu'on trouve dans le service de Dieu.

Quatrième Vérité. Pour établir que tout ce que la pénitence a de rude, tout ce que la dévotion a de pénible, tout ce que le Cloître même a de contrainte, n'empêche pas de goûter le vrai bonheur, je ne prétends pas dissimuler ces contraintes, ces peines & ces austérités. Ce seroit vous tromper, Madame, & non pas vous convaincre. Ainsi, bien loin de vous les cacher, je le dis sans crainte, & je le dis après le saint Esprit, qu'il y a dans le service de Dieu des combats à soutenir, & des victoires à remporter: qu'il faut renoncer à soi-même & porter sa croix; qu'il est essentiel à la vraie piété d'être pénitente; qu'il n'y a point de sainteté dans le Cloître sans solitude, sans assujettissement à sa Règle, sans la contrainte d'une obéissance absolue. Bien loin d'affoiblir ma cause par cet aveu, c'est cela même qui fait la force de ma démonstration.

En effet, le vrai bonheur des hommes consiste principalement, comme je l'ai dit, dans la paix du cœur, & cette paix du cœur dépend de l'anéantissement des vains désirs qui le troublent, de la tranquillité des passions, de la subordination des sens à la raison, & de la raison à Dieu. C'est là ce qui attire avec la paix, le calme de la conscience, l'espérance des miséricordes de Dieu, la consolation de son amour & le goût de l'éternité.

Cependant l'homme trouve dans son fond tout ce qui peut mettre obstacle à ce bonheur.

Il est né inquiet, orgueilleux, avide, intéressé, impatient, sensuel, libertin. Quel moyen avec de si grands obstacles d'obtenir la félicité qu'on lui montre? C'est d'anéantir ces sentimens déreglez par des pratiques contraires, c'est de combattre l'orgueil par une humiliation sincère & constante; c'est de contredire l'avidité naturelle pour le bien, en se détachant de tout; c'est de faire cesser ses desirs en ne les contentant point; c'est de dompter la sensualité par la privation des plaisirs. & par l'abstinence. Voilà ce que fait la mortification. Plus elle est complète, & plus les principes du trouble & de l'agitation sont détruits dans le cœur de l'homme, Dieu établit plus solidement le bonheur de ce cœur fidèle, sur les ruines de toutes les cupiditez qui pourroient le troubler.

C'est ce qui se vérifie plus sensiblement dans l'état Religieux où la multitude des Observances régulières vous paroît si importune. Cependant quelques légères que soient en elles ces observances, elles sont importantes, parce qu'elles tendent toutes à fonder l'humilité, à inspirer le détachement, à conserver les droits de la charité, à éloigner le tumulte des passions, & sur tout à nourrir la ferveur de l'amour de Dieu. Chacune de ces observances, est un frein aux passions, ou un souvenir de la vigilance, qu'il faut apporter à les vaincre. C'est une arme pour se défendre, ou contre la séduction du monde, ou contre les tentations du démon, & de l'amour propre. C'est là *cette Citadelle invincible*, dont parle le Prophète, que *mille boucliers environnent de toutes parts*. Quelque

petits que soient ces boucliers, leur nombre forme une deffense supérieure aux efforts des ennemis. C'est ainsi que ces petites observances que vous appelez gêne & contrainte, font la sûreté de l'ame Religieuse, parce qu'elles l'entretiennent dans la paix, en réprimant tout ce qui pourroit l'y troubler.

Ne dites donc plus que le joug de la Loi de Dieu est assez rude, sans l'appesantir encore par des observances, & des pratiques, qu'il n'a point commandées. Non, ce n'est pas là appesantir le joug de la Loi de Dieu, que d'y ajouter la pratique des conseils, c'est au contraire, le rendre plus doux & plus facile à porter.

En effet, qu'est-ce qui cause ce que vous osez appeller la dureté & la severité de la Loi de Dieu? Est-ce la loi en elle-même? *Non, le Commandement est saint, & la Loi est juste*, elle est bonne, elle est pleine de douceur. *Le joug du Seigneur*, tout joug qu'il est, *est doux est léger*, & si vous doutez de cette verité, il faudroit douter de la verité de l'Écriture, & de la parole de Jesus-Christ. Qu'est-ce qui cause donc cette austerité apparente de la Loi de Dieu? c'est le combat de la convoitise qui est gênée par cette Loi, & qui ose lui résister. Le joug est dur & fâcheux à des animaux qui se tourmentent, & qui se débattent pour le secouer. Il l'est bien moins à ceux qui plus dociles, le portent en paix, & se laissent conduire. C'est ainsi que nos passions qui résistent à la Loi, en font le poids & la pesanteur. C'est le penchant que nous avons à le violer, qui fait nôtre peine & nos combats. - Otez ces penchans criminels,

ces passions immodérées , cette cupidité sans bornes , la Loi nous paroîtra douce & facile à pratiquer.

Or que fait la piété chrétienne par les pratiques qu'elle inspire, & la vie religieuse par les règles qu'elle impose? Elle travaille à anéantir la cupidité, à affoiblir les passions, à détruire les funestes penchans de la nature, & par-là à rendre la Loi plus facile & plus douce. C'est l'orgueil qui nous revolte contre la Loi, & qui empêche l'homme superbe de croire avec simplicité, d'obéir avec docilité, de respecter l'autorité legitime. C'est cet orgueil qu'on attaque dans la racine, par les pratiques humiliantes que la piété inspire, & que la Religion prescrit. Quand on a domté l'orgueil, quelle peine après cela trouve-t'on à se soumettre & à obéir, à supporter même l'oubli & les mépris des hommes? C'est la colere & l'humeur qui rendent si difficile la pratique de la douceur chrétienne. Or toutes les pratiques de la vie chrétienne & religieuse, contribuent à détruire dans sa racine cette humeur fâcheuse & incommode. Quand on y a réussi, la patience ne devient-elle pas, & plus facile & plus douce? C'est ce que prouve sensiblement la facilité avec laquelle on s'accoutume, par exemple dans les Maisons religieuses à se passer de mille commoditez, à captiver sa langue, à obéir avec promptitude, à se rendre exactement à tous les exercices, sans même que ces privations ou ces devoirs paroissent gênans & importuns. Mille choses qui vous paroissent incomprehensibles, ne coûtent rien ou presque rien, à ces ames

que la grace soutient , & que le ferveur anime. Elles souffrent presque sans reflexion ce qui vous paroît insupportable, elles ne croient presque pas mériter devant Dieu par ces petites observances journalieres, tant elles y trouvent de facilité. Une nourriture sans delicateffe prise avec sobriété, un sommeil court ou interrompu, pris sur un lit dur & incommode, une dependance continuelle, une clôtüre étroite, & une assiduité continuelle aux Offices de l'Eglise, tout cela devient coûtume & habitude. Quand on est accoutumé à se priver des commoditez innocentes & des plaisirs permis, est-il difficile de se passer de ceux que la Loi de Dieu a si étroitement deffendus ? Aussi voions-nous par l'experience, qu'un Religieux fidele à contracter ces saintes habitudes ne conçoit presque plus qu'on puisse vivre autrement, & que s'il lui falloit rentrer dans le monde, il lui en coûteroit plus pour devenir pécheur, qu'il ne lui en coûte dans sa retraite, pour devenir un saint.

Mais quoi, direz-vous encore, une pauvreté qui ne possède rien, une mortification qui ne se permet rien, une captivité qui ne dispose de rien ; N'est-ce pas là un martyre continuel & insupportable ? Qu'on soit heureux dans la pratique de la vertu, m'avez vous dit quelquefois, j'y consens. Mais pour le Cloître & la Religion, c'est ce que je ne puis vous passer; c'est ce dont je ne conviendrai jamais. Je pourrois, Madame, m'en tenir à cet aveu, & je souhaiterois qu'il fût assez sincere pour vous engager à chercher dans cette sorte de pieté, qui

n'est pas incompatible avec votre état; le vrai bonheur que le monde ne vous donnera point. Mais ce n'est pas assez; il faut rendre ma démonstration complète. J'ai même trop d'avantage à défendre le bonheur de la Religion, pour en abandonner ainsi les intérêts. Entrons pour vous convaincre dans le détail.

Pour que la pauvreté fût un malheur en ceux qui en font profession, il faudroit que les richesses, & l'abondance fussent un vrai bonheur. Or ne l'avez-vous pas déjà conçu, que c'est en vain qu'on y cherche la félicité, & qu'on n'y trouve jamais qu'une misère, & une inquiétude continuelle, incompatible avec le repos & le contentement du cœur; en sorte qu'il est mille fois plus aisé de se consoler dans la pauvreté, que de fixer ses desirs dans l'abondance. C'est-là ce que la seule raison nous découvre, ce que le Paganisme a connu. Les Socrates, les Diogenes, ont été plus respectés dans l'antiquité que les Cresus & les Alexandre. Est-il possible que des vertes respectées par les Païens, soient si inconcevables aux Disciples de Jesus-Christ, eux qui doivent trouver dans cet état une gloire, & des avantages que ces faux sages de l'antiquité ne pouvoient y chercher? Car enfin le prétendu bonheur de ces prophanes ne consistoit que dans l'exemption des chagrins & des troubles de la vie. Mais pour nous, il y a dans la pauvreté un bonheur réel fondé sur la ressemblance avec Jesus-Christ, sur l'esperance du Ciel, sur la victoire des passions, & principalement sur cette douce consolation qui ressent l'amour, lorsqu'il peut faire à son Dieu un

sacrifice parfait de tout ce qui lui seroit le plus cher.

Que dis-je, puis-je convenir que ces pauvres volontaires souffrent dans leur état une vraie pauvreté ? Quel est celui qui est le plus riche, ou de celui qui desire tout, qui est avide de tout, & qui n'est jamais content, ou de celui qui ne desire rien ? C'est par les necessités qu'il faut juger de la pauvreté. Celui qui s'est affranchi du joug des necessités importantes, n'a plus que faire des richesses. Il en a toujours assez pour subvenir aux besoins indispensables de la vie. D'ailleurs si ces ames courageuses ont sacrifié la possession de quelques biens terrestres, elles en possèdent d'autres, cent fois plus avantageux, plus consolans, & qui meritoient d'être achetés par la privation de tous les autres. L'amitié, la société, la cordialité, la charité, la sincerité, la liberté même & l'affranchissement de tous les soins d'un menage, & des embarras des affaires domestiques, ce sont-là, selon moi, les vraies richesses. Richesses de l'esprit, richesses à l'épreuve de tous les malheurs qui peuvent ravager celles que vous possédez. Les voleurs, les procès, les incendies, ne peuvent point toucher à ces sortes de richesses. Votre fils, disoit S. Chrisostome à un homme affligé de la retraite de son fils unique, votre fils devenant solitaire est devenu plus riche que vous. Voulez-vous connoître ses richesses, allez lui ôter le manteau qui le couvre. Renversez sa cellule, il vous laissera faire sans être troublé, il vous remerciera même, comme Tobie rendoit grâces à Dieu chaque jour de la pau-

vreté où il étoit réduit. Mais vous , continue ce Pere , qu'on vous enleve dix pieces d'argent, vous en ferez irrité. Vous êtes donc plus pauvre que lui.

Les Pauvres de J. C. ne possèdent-ils que ces sortes de richesses ? Je puis ajouter ici qu'ils sont Maîtres de tous les richesses terrestres d'une maniere bien plus noble & plus sublime , qu'elles ne sont possédées par les Grands de la terre ? N'est-ce pas être en quelque sorte le Maître de tout , que d'offrir tout , se dépouiller de tout , & sacrifier tout à Dieu. Celui qui possède les biens du monde, n'en possède qu'une portion legere, quelques terres , quelques maisons , quelques rentes , & il ne sent ses richesses que dans l'usage qu'il en fait, pour les répandre. Mais que cet usage est borné par la petitesse de ces possessions : Au contraire celui qui renonce à tout, fait à Dieu un sacrifice aussi genereux que s'il lui offroit effectivement l'Univers entier, parce que la possession de l'Univers ne le retiendroit pas dans son sacrifice , & qu'il a le desir de n'y rien reserver. Avec ce qu'il possède il sacrifie ses prétention , ses esperances, ses desirs mêmes ; sacrifice plus grand que l'Univer entier, puisque cet Univers ne rassasieroit pas nos desirs. Cet homme genereux sacrifie donc tout ; mais quelles richesses infinies n'acquiert-il pas par ce sacrifice ? Ce n'est plus la terre qu'il possède , c'est Dieu même qui se donne à lui, pour être tout à la fois , & son bien & son esperance , & sa possession , & son héritage. Tel est le sort heureux de cette pauvreté genereuse. Ce n'est pas sans ressource qu'on

donne tout à Dieu. Seroit-il vrai-semblable que ce Dieu si puissant & si liberal . qui n'ambitionne pas nos richesses , & qui n'en a que faire , souffrît qu'on s'en dépouillât pour sa gloire , sans recompenser un sacrifice si héroïque ? *Negotiez* , disoit-il à ses Disciples. Quel est , selon Tertulien , ce negoce si admirable , & si avantageux pour nous ? *Abandonnez des biens frivoles , pour acquérir des richesses immenses & éternelles.* Croiez vous après cela que la pauvreté soit un mal , & qu'elle puisse alterer le bonheur de l'état Religieux ? N'est-ce pas au contraire la source , & la cause d'une partie de sa félicité ?

Je dis dans le même sens , & avec autant de vérité , que la mortification a le même avantage ; que bien loin d'alterer le bonheur , elle le conserve. Elle le conserve , elle le confirme , elle le rend plus durable , plus sensible , plus consolant. Remarquez toute l'étendue de ce Paradoxe. En effet , je ne dis pas seulement que la pénitence est un mal bien moindre que les peines qu'on souffre dans le monde , où au milieu des plaisirs mêmes , on éprouve des chagrins & des dégoûts que la religion ne connoît point ; je ne dis pas seulement que c'est un mal nécessaire que l'on supporte avec patience , que la raison fait soutenir avec courage , de même que cette même raison a fait embrasser aux Philosophes l'abstinence , la vie dure , la privation des plaisirs ; je ne dis pas seulement qu'on est bien dédommagé de la peine attachée à la mortification par l'humiliation de la chair , & par la victoire sur les passions ; je ne me borne pas non plus à dire que la vie pénitente est adoucie

par la coutume, par l'habitude, & par l'exemple. Quand je le dirois, je dirois vrai; mais je me tiendrois beaucoup au-dessous de la vérité, & j'affoiblirois la gloire de la penitence chrétienne.

Non, je ne crains point de le dire, il faut qu'il y ait dans la mortification même, dans les austérités de la penitence, & dans la privation des plaisirs, quelques délices réelles que vous ne comprenez pas, mais que les âmes ferventes éprouvent, au moins quelque fois. Je les vois non pas affligées de la mortification, mais joyeuses & contentes d'y être assujéties. Je les vois ambitionner comme une grâce d'en augmenter les rigueurs, désirer, demander, importuner, pour obtenir la liberté d'ajouter aux penitences de la règle, de nouvelles sortes d'austérités, que la règle n'ordonne point. Plus je trouve de ferveur parmi ces saintes âmes, plus ce désir est vif & empressé. Il faut donc qu'il y ait dans la penitence une certaine douceur que vous n'osez espérer, & une consolation céleste qui est au-dessus des idées que nous donnent nos sens. En effet, quelque supportable que soit un mal, on l'évite si on peut, quelque indispensable qu'il soit, on ne le reçoit qu'avec repugnance, & c'est beaucoup de le souffrir avec patience. Mais ce qu'on desire avec empressement, ce qu'on ambitionne avec vivacité, il faut que ce soit un bien réel, & qui porte avec soi une consolation véritable. Si vous connoissez la nature du cœur de l'homme, vous conviendrez aisément qu'il est incapable de désirer autre chose que ce qui lui paroît aimable, & qui porte avec soi quel-

que caractère de consolation & de bonheur. Mais quelle peut-être cette consolation & cette douceur ? C'est celle qu'éprouvoit S. Paul, lorsqu'il s'écrioit, *Je suis comblé de joie & de délices dans toutes mes tribulations.* C'est celle qu'éprouvoient les Martirs, lorsqu'ils disoient au milieu des supplices même, *jamais festin ne nous a paru plus délicieux.* C'est celle que répand la grace de Dieu, *qui prenant dans le cœur la place des voluptez sensibles, les surpasse mille fois,* dit saint Augustin, *par la consolation qu'elle y porte.* C'est celle que donne la certitude pour ainsi dire, d'être dans l'état où Dieu nous veut, parce qu'il nous a predestinés à être conformes à son Fils souffrant & penitent sur la terre. C'est celle que cause la sainte haine qu'on a conçue contre son corps criminel, qu'on punit avec toutes les douceurs de la vengeance. C'est enfin la consolation que l'amour trouve à se faire connoître à son bien-aimé, par des témoignages non suspects. L'amour profane & criminel a sçeu trouver du plaisir à souffrir & à mourir, pour l'objet dont il étoit transporté. L'amour divin n'aura-t'il pas le même goût dans la pénitence, puisque c'est dans la souffrance qu'il donne à son Dieu la marque la plus forte & la moins suspecte, qu'il l'aime véritablement, courageusement, plus que toutes choses, & plus que soi-même ?

Pour vous, Madame, qui aimeriez à servir Dieu dans les commoditez & dans l'abondance, oseriez vous assurer que vous l'aimez véritablement, & d'un amour qui ne soit pas suspect de partage ou de foiblesse ? Vous croiez cepen-

dant l'aimer, vous le protestés, vous croiez le sentir. Mais qui ne peut vous persuader que vous ne vous aimez pas encore plus vous-même que vôtre Dieu ? Tel est le doute raisonnable que vôtre vie sensuelle doit vous causer. Or ce que vous n'oseriez peut-être pas affûrer, l'ame fervente & penitente, le dit avec vraie semblance, je dirois volontiers avec assurance, parce que *la preuve de l'amour*, dit S. Gregoire, *ce sont les œuvres*, & que les œuvres les plus penibles doivent prouver le plus grand amour.

C'est de là que plusieurs Théologiens ont conclu que la profession religieuse, où on se livre à toutes les austéritez de la penitence, est une marque du parfait amour, qui égale en quelque façon, selon eux, celle que l'on trouve dans le martire. Le sacrifice paroît presque semblable. On pourroit dire même en un sens, qu'il renferme quelque chose de plus difficile. Dans le Martire, la veüe de la recompense prochaine, & la fin prompte des supplices peut aider à soutenir le courage & l'amour. Mais dans le Martire continuel de la vie penitente, la recompense éternelle ne se montre que de loin, & l'austerité journaliere oblige à chaque pas de redoubler sans cesse un sacrifice, dont le renouvellement augmente continuellement l'amour, & perpetuë pour toujours sa force & sa consolation.

Ces dispositions, direz vous peut-être, sont bonnes pour les Saints. Mais est il possible qu'on puisse atteindre à cette perfection ? Oüi sans doute il est possible, & non seulement il est possible; mais il est certain qu'on y arrive, &

même plus souvent que vous le croiez. Il n'y a que le peu de commerce que vous avez avec les gens de bien, la négligence dans laquelle vous vivez, & le peu de connoissance que vous avez de la sainteté de quantité de Maisons religieuses, qui puisse vous empêcher de le croire. Oüi, ce qui vous regardez comme un miracle presque incroyable, est commun parmi ceux qui servent Dieu avec ferveur, dans les solitudes, & dans ces lieux de retraite que je puis nommer des sanctuaires de l'amour divin. Je puis même assûrer avec confiance, & une longue experience m'en l'a appris, qu'il n'y a presque point de Monastere, je parle même des relâchez, où il ne se trouve quelques-unes de ces ames fidèles dont la ferveur, le courage, & la consolation, seroit capable de confondre vôtre incredulité. C'est en effet, le propre de la Loi de Dieu de produire ces miracles dans ceux qui aiment à la pratiquer; parce que cette Loi est tout à la fois une Loi de grace, & une Loi d'amour. Parce qu'elle est une Loi d'amour, celui qui la remplit doit être rempli lui-même de toute la consolation que l'amour peut inspirer, & parce qu'elle est une Loi de grace, celui qui l'aime, doit être soutenu de toute la force que la grace peut donner.

Enfin, ajoutez-vous, l'obéissance, la dépendance, la captivité peut-elle s'accorder avec ces consolations & ce bonheur? Me prouvez-vous qu'une prison soit un séjour heureux?

C'est à vous-même, Madame, à répondre à cette objection. Si vous prétendez encore pouvoir être heureuse dans le monde, il faut bien

qu'on puisse trouver le bonheur dans la captivité, puisque vous êtes vous-mêmes dans la captivité, & que vous prétendez cependant pouvoir y être heureuse sous le poids des chaînes qui vous accablent. Ainsi raisonnaient autrefois Tertulien, lorsqu'il comparoit les chaînes, & la servitude des esclaves du monde avec les prisons, & les cachots où l'on jettoit les Confesseurs de la foi, & qu'il trouvoit cette captivité des Martirs plus supportable & plus douce, que celle des gens du siècle. Vous êtes, disoit-il à ces courageuses victimes de la foi, vous êtes dans des cachots ténébreux; mais les ténèbres du siècle sont mille fois plus facheuses & plus tristes. Vos mains & vos pieds sont resserrez par des chaînes de fer; mais les liens qui captivent l'esprit & le cœur des gens du siècle sont mille fois plus funestes. J'ai droit, Madame, de vous tenir un langage pareil, & de faire retomber sur vous-même l'objection que vous croiez faire avec tant d'avantage. La captivité prétendue de ces ames fidèles, n'est rien en comparaison de celle que vous éprouvez vous-même, & dont la rigueur vous fait pousser tous les jours tant de soupirs. Elles sont en quelque sorte dans les ténèbres, par l'ignorance où elles vivent de tout ce qui passe dans le monde. Elles ne connoissent point ses amusemens. Heureuse ignorance qui les met a couvert de la séduction! Mais pour vous, dans quelles épaisses ténèbres n'êtes-vous pas plongée, & le monde avec vous? On n'y connoît ni son Dieu, ni sa loi, ni les douceurs de son amour. On s'y méconnoît soi-même. Quelles funestes ténèbres!

Elles sont resserrées dans les bornes étroites de leur Clôture ; mais leur cœur est libre , leur volonté est contente , & Jesus-Christ, a qui elles ont consacré l'une & l'autre, les dédommage assez de leur sacrifice, pour leur en ôter le regret. Pour vous esclaves de vos sens , de vos passions, de vos désirs, y trouvez-vous de quoi vous dédommager d'une captivité si continuelle ?

Elles dépendent d'une Superieure, dont l'autorité est bornée par la Regle, & adoucie par la charité. Mais vous, Madame, & les mondains avec vous, de combien de Maîtres ne dépendez-vous pas ? Maîtres impitoyables qui tyrannisent les hommes sans égards, & auxquels on obéit sans merite. Vous êtes donc plus gênée, & plus captive que ces heureuses esclaves de l'amour de Dieu. Votre esclavage est sans borne, il est sans consolation solide, il est sans merite devant Dieu. Est-ce donc à vous à reprocher aux personnes Religieuses une captivité qui se borne aux sens, & qui met le cœur en liberté ?

Mais que dis-je, doit-on appeller chaînes & captivité les engagements de l'état Religieux ? Celui-là seul est esclave qui est enchaîné contre ses désirs. Le mondain dans son esclavage chargé de mille chaînes, se croit libre, parce qu'il aime ces chaînes sous lesquelles il devoit gémir. Il est content de les porter, il y reste par son choix, & il craindroit d'en être délivré. L'ame religieuse conserve bien mieux sa liberté au milieu des engagements qu'elle a contractés. C'est par son propre choix qu'elle a pris ces saints engagements. Ils font la consolation & son bon-

bonheur. Elle les prendroit encore si elle étoit en pouvoir de le faire. Elle seroit affligée si on entreprenoit de les rompre. Ainsi assujétie à une Règle qu'elle aime, & l'observant avec fidélité; elle suit son penchant, elle contente son désir, elle s'occupe de ce qu'elle aime, elle reste dans le lieu qui lui plaît. Faisant tout ce qu'elle doit, elle ne fait que ce qu'elle veut, parce qu'elle n'a d'autre volonté que son devoir.

Il est vrai qu'il y a dans son état quelque sorte de captivité, mais elle n'en rougit point. C'est au contraire sa consolation & son bonheur. Ses sens sont captifs, ses désirs sont enchaînez, ses passions sont dans l'esclavage, c'est-là la source de la vraie liberté dont jouit son cœur, puisque son cœur seroit lui-même captif, si ses sens, étoient libres d'exercer sur lui l'empire tyrannique, qu'ils ne font que trop sentir aux amateurs du monde.

Consommons la preuve de cette dernière vérité, & pour y réussir avec plus d'avantage, avoüons encore aux amateurs du monde, s'ils le veulent, que la pauvreté, la penitence, la contrainte, quelque volontaires qu'elles soient dans les âmes ferventes, sont en elles des obstacles réels au repos de leur vie, que leur état est plein de peines & d'amertumes, autant & plus que celui des gens du siècle. Il reste à ces âmes généreuses des ressources que le monde ne connoît point, l'espérance du salut, le repos de la conscience, la recompense éternelle, la consolation aux approches de la mort. Ce sont là des biens qui peuvent dédommager ces âmes pénitentes, de tout ce que leur état pourroit avoir

depenible. L'homme heureux selon le monde ne l'est plus, lorsqu'il envisage les années éternelles qu'il sacrifie à ses plaisirs, les jugemens secrets qui les suivront, les rigueurs des flâmes vangeresses qui en feront la punition. Point de joie à l'épreuve de ce souvenir; mais point de peine, de souffrance, de captivité, & de contrainte, qui ne soit adouci à la vuë d'un bonheur prochain, & d'un bonheur presque assuré. Avec des vuës si sublimes, & des esperances si solides, les privations sont douces, les douleurs supportables, & la mort même est une consolation.

Ai-je rempli, Madame, le dessein que je m'étois formé, & vous reste-t'il encore quelque ressource pour le combattre? Ne ferez-vous pas maintenant forcée d'avouër, que le seul bonheur qu'on peut goûter sur la terre, ne se trouve que dans le repos & le contentement du cœur: que ce contentement ne peut prendre sa source dans tout ce que le monde possède de biens & de plaisirs: que la vertu seule & la pieté chrétienne nous offrent les moiens d'acquérir cette felicité: enfin que bien loin qu'elle soit incompatible avec la regularité des mœurs, & l'austerité de la penitence, c'est de là même qu'elle tire sa douceur & sa perfection.

Mais que vous servira de l'avouër, si vous ne prenez en même tems une courageuse resolution de suivre Jesus-Christ qui vous invite, & de rompre avec le monde qui vous tyrannise? Hélas! vous ne sentez que trop ses chaînes qui vous serrent. Votre cœur en soupire en secret. Vous les voiez avec dépit, vous les arrosez de

vos larmes. Vous bornerez-vous donc à ces sentimens passagers d'un cœur ému, qui marquent peut-être plus de foiblesses que de conversion? Jesus-Christ qui vous appelle, & qui ne vous appelle que pour vous rendre solidement heureuse, attend de vous autre chose que des larmes. Il demande un genereux effort, il exige des sacrifices, il veut que ce cœur, qu'il pretend rendre parfaitement heureux, soit entierement à lui. Est-ce trop demander après ce qu'il a fait pour vous, est-ce trop pour ce qu'il a dessein de faire encore.



A P P R O B A T I O N.

LE *Traité du faux bonheur de Gens du monde, & du vrai bonheur de la Vie chrétienne,* démontre parfaitement que l'on ne peut trouver de veritable felicité sur la terre, que dans la vertu, & dans la piété. A Paris le seize Août mil sept cent dix-sept.

Signé, AUVRAY.



FAUX BONHEUR
DES GENS DU MONDE,
 Decouvert par trois Meditations
 sur les funestes derniers d'une
 Dame mondaine.

I. MEDITATION.

De la mort d'une Dame.

I. POINT.

Pensez attentivement, ce que c'est que la mort d'une Dame, qui a eu des soins déreglez pour son corps, car le spectacle de cette Dame mourante est quelque chose de bien surprenant ; approchez, je vous prie, & voyez.

Helas ! où sont toutes ces beautés ? une palleur hydeuse lui couvre le visage ; sa bouche ouverte n'exhale plus que puanteur ; ses yeux éteints & enfoncés, font peur à les voir ; son nez & ses joues ne sont plus qu'une peau tendue sur des os ; ses cheveux ne sont plus qu'un amas

confus d'ordure; ses mains sont d'un squelette; tout son corps est déjà une voirie anticipée du tombeau; on n'y voit plus en un mot, que l'horreur répandue de la mort: Voilà où se réduisent toutes les graces, toute la beauté, & tous les charmes d'une Mondaine.

Que lui sert alors d'avoir aimé, & idolâtré un corps, & un visage, qui ne lui laissent que la dernière laideur horrible, & que de la confusion! Quel spectacle! Quel objet de contemplation! Qu'est-ce donc, qu'une beauté charnelle & périssable! Ô l'aveuglement! Ô la folie! Ô l'amour effroyable d'une chose si horrible!

Contemplez bien ce spectacle, Madame, voyez ce que c'est qu'une beauté idolâtrée, & déplorez les soins misérables qu'on y donne: Et puis, entrant dans la conscience de cette Dame mourante, considérez-y les reproches épouvantables, qui la déchirent, pour avoir eu soin d'une poignée de pourriture, plus qu'elle n'a eu de son ame.

I I. P O I N T.

Helas! Madame, c'est là justement le tableau de ce que vous serez. 1. Quelque grace que vous ayez sur le visage, tout cela sera quelque jour un sujet d'horreur, avant même que vous mourriez; vous serez vous-même insupportable à vous-même, &, malgré vous, vous en sentirez la mauvaise odeur: Penseriez-vous avoir une beauté plus privilégiée que les autres; pour être hors des atteintes, & des disgraces de la mort?

2. Mais presentement regardez, si vous n'êtes point du nombre de celles, qui cultivent si curieusement ce je ne sçay quoy de beauté de terre & de bouë? N'est-ce pas là vôtre grand soin? N'y donnez-vous pas toutes vos pensées? Y épargnez-vous rien de tout ce que la mollesse & la vanité vous peuvent inspirer? Et tout cela se fait pour une chose, que la maladie même fletira bien-tôt avant la mort, ne laissant aux yeux qu'un objet difforme à ne pouvoir être supporté.

3. O que vous avez à vous considerer là-dessus! mais ne vous examinez pas moins si ce visage, si cette beauté, si tout cét éclat ne vous prepare pas à la mort de cruels reproches; faites-vous-en juger vous-même, & écoutez la voix de vôtre conscience.

I I I . P O I N T .

1. Concluez donc sagement, qu'il ne faut point aimer en vous les graces d'une beauté passagere, laquelle doit se terminer à une si grande difformité. 2. A quoy bon vous amusez-vous, de donner des soins si precieux pour une superficie, & une petite peau, qui ne fait que couvrir beaucoup de fumier? 3. Voiez souvent cette beauté, & ces graces naturelles dans le lit de la mort, qui vous attend. 4. Negligez davantage, ce que pendant la vie même vous ne pouyez absolument défendre des rides, & en mourant, d'une laideur intolerable. 5. Pensez, que plus vous aurez donné de soin, & de fard, à ce bel exterior, il en sera à la

mort plus horrible aux yeux ; Et où est ceteint, dira-t-on ? où est cet éclat ? où sont ces yeux ? où sont ces charmes ? O ! que d'horreur, mais ô ! que de folie gagne, & renverse les esprits !



II. MEDITATION.

Du jugement, que Dieu fera d'une Dame.

I. P O I N T.

CONsiderez bien cette vérité, que les femmes damnent la plus part des hommes, & qu'elles sont pour cet effet l'instrument le plus dangereux du Demon. 1. Ou en les tentant à dessein, par leurs attrait. 2. Ou en les tentant seulement, par leur luxe, & par leur maniere molle, & affectée. 3. Ou en les tentant, par une simple vanité d'être aimées, & regardées. 4. Ou en succombant, par une grande facilité à leurs poursuites.

Maintenant pensez ; 1. Que telle Dame rendra compte au jugement de Dieu, de cent & cent hommes, qu'elle a pouffez dans les Enfers.

2. Que Dieu luy demandera ces ames, qu'elle luy aura ravies, par la mollesse de ses charmes.

3. Que ces ames mêmes demanderont à Dieu vengeance de leur damnation.

C'est ainsi, qu'une infinité de pechez, commis par les hommes, seront imputez aux fem

mes, qui en auront inspiré le poison, par leurs attraits : C'est ainsi, que la damnation de tant d'hommes fera la plus grande matiere de leur jugement.

Elles seront donc jugées d'une maniere toute particuliere, autant qu'elle sera terrible, puis qu'elles seront jugées, comme les plus pernicious supports de Sathan à la damnation du genre humain. Pense-t'on à cette verité.

I I. P O I N T.

Rentrez dans vous-même, Madame, & voyez le jugement, qui se fera de vous, pour les pechez, que vous avez fait commettre, regardez-vous fort serieusement, & répondez.

1. N'avez-vous pas tâché de vous faire aimer, jusqu'à la passion ? N'avez-vous pas tâché de donner dans les yeux, pour vous en rire après, par une vaine fierté ? 3. N'avez-vous pas permis cent legeres libertez, pour vous assujettir les cœurs ? 4. Mais aussi, combien avez-vous déjà peut-être poussé d'ames dans les Enfers, qui seront à jamais les victimes de vos apas ? Vos yeux, vos paroles, vos habits, votre gorge découverte, votre air vain, & coquet, tout cela n'a-t'il pas travaillé à les y précipiter ?

Si vous en avez tant damné, quel jugement pensez-vous donc, que Dieu fera de vous, où les voix de tant d'ames perduës s'éleveront contre vous, & où vous n'aurez pas seulement à répondre, pour vous-même ? Vous avez id grand sujet de mesurer votre jugement, sur la mollesse de votre vie; examinez-vous y bien.

III. POINT.

Voicy donc les conclusions qu'il en faut tirer. 1. Soyez beaucoup retenuë avec les hommes, sans vous familiariser, & que vôtre air & vôtre contenance leur inspire plutôt pour vous tout le respect, leur apprenant ainsi ce que vous êtes, & ce qu'ils doivent être en vôtre présence. Retirez-vous de toutes ces conversations folâtres, & enjouées, qui ne blessent pas moins le bon sens, & la sage conduite qu'elles intéressent facilement la pureté. Couvrez-vous le visage d'une grande modestie, laquelle vous soit comme un rempart, qui arrête tous ceux qui pourroient n'avoir pas toujours des pensées pures, & honnêtes. 4. N'ayez rien dans vos habits, dans vos ajustemens, & sur vôtre visage, qui ne ressente la pudeur, & qui ne l'inspire même à tous ceux qui vous regarderont.

C'est par-là, que vous retrancherez l'occasion de bien des crimes, & la matiere de vôtre jugement: Et puis, Madame, gemissez dans la vue des ames, que vôtre vanité, que vôtre mollesse, que vos libertez ont pu damner jusques ici, afin que Dieu ne vous juge pas comme elles, dans la rigueur de ses jugemens.



III. MEDITATION.

De l'Enfer d'une Dame.

I. P O I N T.

A Prés vous être représenté tout ce que l'esprit vous pourra figurer de plus horrible dans les Enfers, les feux, les desespoirs, les cris de rage & du fureur, les demons, l'éternité, la privation de Dieu, & tout ce qui peut concevoir de plus terrible, & de plus cruel.

Dites ensuite, que tout ce que votre esprit en peut concevoir, & tout ce que l'imagination est capable de s'en figurer, n'est pas seulement une ombre foible de la verité, & cela est universellement pour toutes les ames qui sont en Enfer.

Mais, par rapport aux Dames, representez vous en quelqu'une dans ce lieu, autant que la foiblesse de l'imagination peut s'en former quelque idée, avec tous les tourmens qui la distinguent des autres ames infortunées.

1. Elle y est assiegée de tous ceux, qu'elle y a precipitez, par le doux poison de ses charmes, & qui sont ses bourreaux, bien plus que ne le sont pas Demons. 2. Elle en entend les voix cruelles, qui lui reprocheront à jamais, qu'elle a plus fait, que les Demons, pour les damner, que sans elle ils jouiroient de la gloire des Bienheureux, & qu'elle en souffrira aussi de leur part

des déchiremens éternels. 3. Les feux brûlent son corps par la plus vive pointe de leurs flâmes, autant qu'il a été le siege de toutes les impuretez, sans le pouvoir néanmoins éternellement purifier, ni consumer. 4. Pour les habits superbes & sensuels, elle est revêtuë & pénétrée de flâmes devorantes. 5. Et sa langue empoisonnée, qui n'a point épargné le Prochain, n'aura jamais une seule goutte d'eau, pour la rafraichir.

C'est là quelque trait fort grossier & fort imparfait, de l'état d'une Dame dans les Enfers.

I I. P O I N T.

Mais revenant sur vous-même, confiderez, Madame, si vous en particulier, après tout ce que vous venez de contempler, vous ne laissez pourtant pas de courir à vôtre perte, par le dérèglement & le desordre de vie, où vous êtes?

1. Vôtre conscience ne vous dit-elle pas, que vous en avez fait bien plus qu'il n'en faut, pour vous perdre à jamais? 2. Ne vous marquer-t-elle pas, jusqu'où est allé l'excès de vos égaremens? 3. Ne vous fait-elle pas souvenir des âges, le tems, & des lieux, où vous avez fait de pas, qui devoient vous precipiter dans les abîmes? 4. Vôtre vie est-elle maintenant meilleure, pour ne vous pas damner? 5. N'en faites-vous pas encore assez pour cela?

1. Au moins pensez, que vôtre place vous est marquée là-bas, parmi tant d'autres Dames, qui n'ont fait, que ce que vous faites, & qui en ont fait peut-être bien moins que vous. 2.

Penſez qu'au moment que vous contemplez ces veritez, vous devriez être dans les Enfers, comme une victime de la colere de Dieu, pour en ſouffrir toutes les rigueurs, & pour n'en voir jamais la divine face. 3. Penſez encore, que vous y tomberez infailliblement, ſi au plutôt vous ne changez la vie, que vous avez menée juſques ici.

N'eſt-ce donc pas la, avoir abuſé des inclinations favorables qu'ont celles de vôtre ſexe, pour ſe ſauver? Et la maniere dont vous avez vécu juſqu'à preſent, n'a-ce pas été comme une courſe continuelle à vôtre damnation? Vous ſçavez ce que vous en dit la vie, que vous menez, molle, vaine, médiſante, & dans le luxe; c'eſt à vous d'écouter ici la voix de vôtre conſcience.

I I I. P O I N T.

1. Une femme damnée avec la delicateſſe de ſon ſexe; ô comment le ſouffrir! les plus legeres incommoditez lui étant d'ordinaire intolerables; cela n'eſt-il pas vray? 2. Pouvoir éviter ce malheur, en laiſſant tant de folles vanitez, & ne le pas faire, cela ce peut-il comprendre? & ne faut-il pas avoir le ſens bien égaré & l'eſprit perdu? 3. Au reſte, l'on ne vous en demande pas tant pour vous ſauver, c'eſt que Dieu eſt bon, qui a beaucoup d'égard à vos foibleſſes, comme il en a pour vos infidelitez. 4. Vous travaillez bien plus pour vous damner; n'eſt-ce pas ce que vous m'avouerez, puis que tout ce que vous faites vous y conduit

5. Pensez aux choses que vous aimez, & qui vous perdent, & voyez si elles valent un Dieu; voyez si elles vous doivent coûter si cher qu'un Enfer éternel? 6. Entrez-y souvent toute vivante? pour temperer les grands épanchemens de vôtre esprit, & des plaisirs, qui vous évaporent, dont vous éloignez vous même tout ce qui en peut diminuër la douceur. 7. Pensez bien, Madame, que l'Enfer ne finira jamais, & que toutes les vanitez criminelles, qui vous emportent, ne sont que comme un soufle, qui s'entend; & qui passe en un moment; comme un éclair, qui frappe les yeux de sa lumière, & qui s'éteint en un instant; comme un beau nuage qui paroît & disparoît presqu'en même tems; comme un ombre qui fuit, & qui ne revient plus; comme un postillon qui court, & que vous perdez aussi-tôt de vûe; comme un vaisseau qui vogue & qui ne me laisse après lui aucune trace sur les flots; comme une flèche poussée vers son but, sans qu'on puisse remarquer par où elle a passé; comme un oyseau qui fend l'air avec vitesse, & dont on entend le bruit des aîles qui battent l'air, sans trouver aucun vestige du chemin qu'il a tenu: Ce sont les pensées que vous presente le saint Esprit, pour vous montrer la brieveté des plaisirs de la vie. Ah! comment donc se damner pour si peu! Mais comment ne se pas sauver pour si peu! Comment se damner pour des choses agreables, qui n'ont qu'un point de consistance, & de durée! Et comment ne se pas sauver pour des souffrances, qui ne durent gueres plus que des éclairs!

APPROBATION.

J'Ai lû avec beaucoup de satisfaction le Livre intitulé : *Sentimens de Monseigneur JEAN JOSEPH LANGUET, Evêque de Soissons, & de quelques autres Savans & Pieux écrivains de la Compagnie de Jesus, sur le faux Boubeur & la vanité des plaisirs mondains, spécialement des Bals, des Comedies, &c.*, & je l'ai trouvé très conforme à l'Esprit du Christianisme, qui nous est enseigné par la sainte Ecriture & les SS. Peres; & fort propre à confondre ceux, qui ont crû, que l'Autheur ou Compilateur de ce Livre étoit singulier & outré dans les pensées touchant les Verités, qu'il a données au public au commencement de cette année. Il seroit sûrement à souhaiter, qu'un chacun voulût se donner la peine de lire ce present Livre avec attention & sans prejuge, afin qu'on se persuadât une bonne Foi, qu'il n'est rien de commun entre les maximes de JESUS-CHRIST & celles du Monde. C'est pourquoi je le juge très digne d'être mis en lumiere. Donnè à Gand le seizième de Novembre 1738.

Æ. F. A U D E N A E R T
 Licentié en Théologie, Chanoine
 Gradué & Archiprêtre de l'Eglise
 Cathedrale de S. Bavon, Censeur
 des Livres.

T A B L E

Des Entretiens contenus dans
ce Recueil.

PREMIERE PARTIE.

Entretien I. *Sentiment du R. P. Bourdaloue touchant les Bals & les Comedies en general.* f. 1.

Entretien II. *Sentiment du R. P. Claude la Colombiere, sur le même sujet.* f. 16.

Entretien III. *Discours de l'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne touchant les mêmes matieres.* f. 26.

Entretien IV. *Sur la vanité & les danger des Bals & des Danses en particulier, par le R. P. Vincent Houdry.* f. 57.

Entretien V. *Le danger de la Comedie en particulier, decouvert par le R. P. F. Guillore.* f. 67.

DEUXIEME PARTIE.

Qui contient des Entretiens sur divers Sujets de la vanité des Dames. par le R. P. Guillore de la Compagnie de Jesus.

Entretien I. *Sur la brieveté des plaisirs.* f. 80.

Entretien II. *Sur les soins dereglez du corps.* f. 93.

Entretien III. *Sur l'amour deregé de son visage.* f. 106.

Entretien IV. *Sur le luxe des Habits.* f. 122.

Entretien V. *Sur le Ameublemens.* f. 137.

Entretien VI. *Sur les respects humains.* f. 148.

T A B L E.

Entretiens VII. <i>Sur le Cercle & les Conversations.</i>	f. 161.
Entretiens VIII. <i>Sur le Jeu.</i>	f. 179.
Entretien IX. <i>Sur les Modes.</i>	f. 190.
Entretien X. <i>Sur la lecture des Romans.</i>	f. 205.

TROISIE'ME PARTIE.

Du faux Bonheur des Gens du Monde, & du vrai Bonheur de la Vie Chrétienne, par Monseigneur Jean Joseph Languet, cy-devant Evêque de Soissons. f. 211.

Feaux Bonheur des Gens du Monde, découvert par trois Meditations sur les funestes Derniers d'une Dame Mondaine.

Meditation I. *De la Mort d'une Dame.* f. 276.

Meditation II. *Du Jugement que Dieu fera d'une Dame.* f. 279.

Meditation III. *De l'Enfer d'une Dame.* f. 282.

F I N.

